

INFORMATIONS

CORRESPONDANCE

OUVRIERES

Rencontre nationale

« 1969 »

Les 14 et 15 Juin 1969, une  
centaine de camarades isolés  
ou groupes d'un peu partout  
se sont rencontrés.

Voici ce qu'ils ont discuté  
et convenu.

LE NUMERO

I F

Numéro spécial

AOUT 1969

n° 84

mensuel

# celle brochure contient

## POURQUOI ETIONS-NOUS ENSEMBLE

*Ce n'est qu'un début, à chacun de continuer.*

## TEXTES ET LETTRES.

*échangés avant et pendant la rencontre.  
c'est sans ordre précis et tel que les camarades l'ont écrit.*

## LES GROUPES SE PRESENTENT

*chacun a donné un aperçu de ce qu'il faisait, de ce qu'il voulait, de ses "problèmes". Mais nous n'en avons tiré qu'une vue d'ensemble assez succincte. Il paraît aussi que certains n'ont pas dit la moitié de leur activité réelle...*

## LE DEBAT THEORIQUE

*ce fut assez confus et ce fut hermétique pour beaucoup. A dégoûter beaucoup de toute réflexion théorique.*

## THEORIE ET PRATIQUE

- 1/ la théorie doit-elle ou non précéder la pratique.*
- 2/ déterminisme ou non déterminisme.*
- 3/ l'idéologie ultra-gauche.*

## CLASSE OUVRIERE ET CONSEILS OUVRIERS

*qu'est-ce que la classe ouvrière?  
Comités d'action, conseils ouvriers, et le problème de la violence.*

## CRISE DU CAPITALISME

- 1/ signification de la période actuelle*
- 2/ le cas particulier de la France : mai 68.*

## SENS ET BUT DES LUTTES ACTUELLES.

- 1/ que faire? le sens d'une question*
- 2/ le niveau d'une pratique*
- 3/ pourquoi on est ensemble.*

## COMMENT POURSUIVRE LE DEBAT THEORIQUE

## PRATIQUE ET THEORIE

- une orientation- l'information et les liaisons.  
le sens d'une organisation et d'une recherche théorique  
une pratique: les organes d'expression autonome de chaque groupe- ICO imprimé - Réalisation matérielle- les problèmes d'une publication.*

## LES LIAISONS INTERNATIONALES

*ce qui a été échangé à ce sujet est reporté au début du compte-rendu de la rencontre internationale qui paraîtra courant septembre.  
La solidarité.*

# POURQUOI

Pourquoi nous étions ensemble

les 14 et 15 juin, une certaine de camarades venus d'un peu partout en France.

Pour nous rencontrer, apprendre à nous connaître, raconter ce que nous faisons, exposer nos conceptions, dire nos préoccupations, chercher "autre chose"?

Avons-nous trouvé ce que nous voulions?

Sommes-nous repartis déçus ou satisfaits, ou nous contentant d'un "ce n'était pas si mal que ça" ?

Ce compte-rendu des échanges de cette rencontre ( ce n'est ni une conférence, ni un congrès) n'en donne qu'une idée très imprécise. Aux uns, il paraîtra "mieux que la rencontre", à d'autres bien incomplet et exprimant mal les courants divers qui peuvent s'affronter au sein d'I.C.O.

Pour diverses raisons, essentiellement matérielles et de circonstance:

- il a été rédigé par quelques camarades et n'a pas été revu, comme nous en avons fait le projet par les participants. Il est donc inévitablement orienté. Ce n'est pas grave, car ainsi que nous le dirons plus loin, chacun peut écrire pour contester, discuter, préciser. Un seul conseil: si c'est trop long, tape ça sur un steno et si tu le peux, tire le toi-même.

- Nous avons éliminé toutes références précises. Mais ceci ne doit pas empêcher les liaisons: à chacun nous communiquerons nom et adresse pour qu'il puisse correspondre directement avec ceux qui auront émis textes ou idées, si ça l'intéresse: les liaisons horizontales et les échanges sont une des raisons d'être d'I.C.O.

A un compte-rendu chronologique dans un débat, assez confus, nous avons préféré regroupé par thèmes de discussion, les interventions; à chacun de préciser, rectifier, ajouter, s'il estime que nous avons trop condensé, déformé, ou omis ce qui lui paraissait essentiel.

L'ensemble - textes échangés- discussion théorique- problèmes pratiques- premières impressions- se présente comme un recueil de documents bruts sur lesquels nous devons travailler.

Car, dans l'esprit de la majorité des camarades, il ne s'agit pas d'en rester là. Ce n'est pas tant des questions pratiques qu'il s'agit - c'est le plus facile à mettre en oeuvre. C'est la poursuite d'un débat permanent. Qu'en sortira-t-il? Qui peut le savoir? Mais ce qui est certain, c'est qu'une telle rencontre n'aurait pas de sens et nous décevrait tous profondément, si elle était autre chose qu'un début, par exemple deux journées passées au vert à des jeux de l'esprit, et à refermer le livre jusqu'à l'an prochain.

Contents ou pas contents, c'est finalement à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. I.C.O. n'a jamais eu d'autres prétentions qu'être ce que la font tous ceux qui y participent. Ce ne sont pas les autres qui doivent nous apporter ce que nous attendons tous. C'est de nous-mêmes que nous devons d'abord tirer ce que nous espérons des autres. C'est difficile, et c'est tellement plus facile d'attendre des autres qu'ils fassent l'effort de penser, d'expliquer, de bâtir un système, même de justifier ce que nous "agissons".

Se rencontrer, communiquer des expériences et des réflexions, tenter de formuler par cet échange une explication cohérente plus ou moins totale, cela signifie

d'abord cet effort personnel de compréhension et de réflexion, mais cela signifie aussi qu'on l'exprime dans un langage accessible à tous, d'une manière qui ne soit pas un coup de massue qui assomme, un air docte qui fait rentrer dans leur coquille les plus timides, bondir ou partir ceux qui détestent les professeurs

Le danger qui guette toujours un groupe, c'est la chapelle, le ghetto, la fermeture: il vient par la pratique qui fait qu'on est toujours ensemble et qu'on finit par trouver une économie de gestes et de pensée, qui nous distingue et nous coupe du reste; il vient aussi par la pensée, soit qu'on l'exprime par les vocabulaires traditionnels, soit qu'on découvre un nouveau langage, tout aussi fermé et incompréhensible que les autres, même s'il apparaît plus moderne.

Nous espérons que ce qui suit ne sera pas de l'hébreu pour le camarade qui tombera sur cette brochure pour la première fois. Nous souhaitons que les camarades qui reprendront le débat s'expriment aussi clairement et simplement que possible, qu'ils ne pensent pas que leur "vérité" (ou leurs vérités) les autorise à considérer les autres comme des hérétiques ou des cancrés.

Quelque prétention qu'on en ait, la lutte de classe et le mouvement d'émancipation qui poussent cette société vers un monde nouveau, se chargeront bien vite de nous ramener à la mesure du réel: il vaut mieux prendre cette mesure avant.

---

AVANT  
LA RENCONTRE

Lexles et lettres

## PROPOSITIONS RENCONTRE NATIONALE

+++++

En novembre, à M , un certain nombre de camarades isolés ou embragés dans les "avant gardes" (et insatisfaits, déçus) ont éprouvé le besoin de se regrouper. Ils ont donc formé un C.A au niveau de la ville.

Il y avait là une trentaine de personnes : une majorité d'étudiants plus quelques enseignants et quelques travailleurs, transfuges de la J.C.R ou du P.S.U, anarchistes, "situationistes".

Après quelques réunions mouvementées il est apparu deux tendances à propos des moyens ou nécessité d'action. L'un rejetant toute forme d'organisation, toute discussion théorique, débouchait sur le seul activisme, l'autre éprouvant le besoin d'une recherche plus cohérente dans la pratique s'est regroupé autour de la revue I.C.O. Ce nouveau groupe (une quinzaine d'étudiants, enseignants, travailleurs) est généralement d'accord avec I.C.O en ce qui concerne la lutte des classes. A titre individuel, des éléments participent à des actions directes au niveau de la ville.

Nos réunions hebdomadaires régulières ont aboutit surtout :

- 1) à établir une liaison avec les abonnés I.C.O du département
- 2) à décentraliser des tâches matérielles du groupe de Paris (tirage N° spécial, secrétariat rencontre nationale).

Actuellement nos discussions tournent autour du la définition ou nécessité de l'organisation. Ce problème peut et doit être posé à la rencontre nationale.

Pour les prochaines réunions nous envisageons un cycle de discussions théoriques portant sur l'autogestion, les conseils ouvriers, le syndicalisme.

### Eléments de discussions sur le problème de l'organisation :

1) Au niveau des activités du groupe de M il est apparu un certain nombre de nécessités :

- Nécessité, tout d'abord de mettre au point une base théorique minimum sur laquelle les camarades du groupe réalisent un accord
- Nécessité, ensuite de réaliser un travail de réflexion susceptible de guider l'action du groupe.

En d'autres termes les camarades de M ont ressenti le besoin de fonctionner comme un groupe politique.

2) La position d'I.C.O de refus plus ou moins marqué d'organisation pour ne pas intervenir de l'extérieur nous paraît d'une part fausse d'autre part constituer un faux problème.

FAUSSE car elle ne tient pas compte du rapport dialectique existant entre la lutte des classes de la masse et le groupe politique. Aucun groupe politique n'est totalement extérieur au prolétariat, ils sont tous plus ou moins secrétés, engendrés par la lutte des classes (voir par exemple l'évolution d'I.C.O et des autres groupes depuis Mai). La lutte des classes ne se développe pas de façon parfaitement autonome sans intervention de groupe politique (cf. Mai). Les positions théoriques et pratiques d'un groupe font partie de la lutte des classes et l'influencent ; si ces positions correspondent aux nécessités de la lutte le groupe se développera obligatoirement. Les nécessités de la lutte sont quelquefois telles qu'un groupe a une pratique en contradiction avec ses principes théoriques (en Mai par exemple, les léninistes de la J.C.R et M.L ont eu une pratique ant-parti en étant contraints d'impulser les C.A ; ce n'est que plus tard qu'ils sont revenus à leurs principes et ont pratiqué la récupération.

FAUSSE car le prolétariat peut avoir une pratique révolutionnaire même s'il n'a pas la "conscience" et sans élaborer la théorie révolution-

naire. La conscience et la théorie lui sont ensuite cependant nécessaire : il a besoin, en effet, de l'expérience historique de la lutte des classes, toute tentative révolutionnaire s'appuyant sur la précédente pour la dépasser. Les différents groupes transmettent cette expérience chacun à sa façon et sont tous nécessaires. Il n'est pas question que des élites élaborent des théories pour les offrir comme des "recettes" au prolétariat. Il est évident que les formes d'organisation et d'action sont issues des expériences du prolétariat ; la fonction des groupes politiques est de transmettre les leçons de ces expériences.

FAUX PROBLEME car lorsqu'on nous dit que le révolutionnaire doit intervenir en tant qu'individu et non en tant que membre d'un groupe il s'agit de la théorisation d'un état d'impuissance : deux militants I.C.O de la même boîte se concertent pour agir dans leur milieu. S'ils étaient dix il en serait de même ; agiraient-ils alors en tant qu'individus ou en tant que groupe? Ces révolutionnaires prendraient évidemment contact avec les autres usines de la firme ; leur action commune serait guidé par leurs positions communes en fonction des nécessités du moment : ils agiraient en tant que groupe politique.

### Les tâches :

1) faire un travail de réflexion théorique (analyse de la société dans laquelle nous vivons, étude critique du mouvement ouvrier, Partis et Syndicats, qu'est-ce que le socialisme, processus révolutionnaire, critique de la vie quotidienne, etc...) Pour cela il faut une revue de discussions, cette revue pouvant se présenter sous forme de numéros spécialisés sur le problème. Un journal : la séparation entre revue d'élaboration et journal de diffusion n'est qu'apparente car la diffusion exige une grande cohérence et contribue à cette cohérence par la clarté qu'elle nécessite.

2) "L'action exemplaire" : la diffusion de la théorie révolutionnaire peut se faire par une certaine forme d'activisme, surtout en période favorable; cet activisme suscitant des réactions et des actions allant dans le même sens révolutionnaire.

3) Intervenir dans les luttes selon un mode en accord avec la théorie. Pour nous il s'agira d'œuvrer pour l'autogestion des luttes et l'auto-organisation des travailleurs (former des comités) d'entreprise et des C.A.). L'information faite à l'intérieur du lieu de travail par les militants de l'entreprise est la meilleure façon sensibiliser et garder le contact avec l'ensemble des travailleurs.

### Les formes organisationnelles :

Dans l'immédiat, nous proposons donc la formation de groupes locaux autonomes agissant au niveau de la ville.

Les groupes mettant leur force en commun pour avoir un journal, se réunissant le plus souvent possible au niveau des régions et envoyant des délégués à des réunions nationales pour confronter les différentes expériences et les leçons à en tirer.

ce texte

est le premier reçu de camarades

# RENCONTRE

nationale

- d'un camarade du Havre:

propositions pour la rencontre nationale:

" 1/ afin de rompre avec un certain style de rencontres où rien ne se passe nous proposons que la rencontre soit l'objet d'un certain nombre d'actions, d'une pratique liée à l'environnement. Je pars en effet du principe que l'environnement- la ville de M est riche de nombreuses possibilités qui pourraient être l'objet de nos découvertes et de notre esprit créatif. Donc un emploi du temps, nous pourrions décider de nous chercher dans la ville, il pourrait être recommandé à chaque participant de se munir de quelques moyens de se faire reconnaître et de se manifester dans la ville afin que les autres participants aient quelques signes de son existence et de ses actions. Il serait peut-être utile de limiter le périmètre des interventions au moins au départ. Ces deux dernières recommandations pourraient être étudiées par le groupe de M car je connais très peu la ville.

" 2/ dans le cas où cette première proposition serait repoussée pour un certain nombre de raisons pratiques sans que le fond de la proposition soit repoussée je propose une autre démarche. Après une reconnaissance préalable de la ville et de ses possibilités, les participants se regrouperaient autour d'un certain nombre d'actions qui seraient entreprises. A titre d'exemple j'indique un certain nombre d'actions que j'aurais envie de faire au Havre: détourner les panneaux publicitaires avec une certaine convergence et en fonction de l'environnement social de ces panneaux, caricaturer un certain nombre d'édifices publics, mettre à sac un super-marché.

" 3/ dans le cas où les deux propositions ci-dessus seraient repoussées je proposerais de commencer par discuter de ces propositions et en outre de discuter des thèmes suivants:

" - pourquoi les informations contenues dans ICO ne font généralement référence qu'à des luttes ouvrières de façon assez dépersonnalisée (j'ai toujours l'impression en lisant ICO de retrouver le même style journalistique absolument neutre du Monde, cela signifie pour moi que les gars qui écrivent sont prisonniers d'une certaine expression et ne disent pas ce qu'ils pensent, ce qu'ils imaginent, les à-côtés anecdotiques des luttes; ils en restent trop à un niveau institutionnel.

" - pourquoi les informations contenues dans ICO ne font généralement référence qu'à des luttes ouvrières sur les lieux de travail. Il me semble que la vie quotidienne est un terrain de lutte aussi important et il serait intéressant de connaître les expériences des luttes sur ces terrains (rapports avec les autres, multiples trucs pour se débrouiller, expériences multiples). Est-ce que personne ne fait rien? Ou alors reste-t-on simplement prisonnier d'un certain style d'information?

" - pourquoi la critique des syndicats est-elle privilégiée? Le syndicat est pour moi une institution qui dans le contexte actuel ( par rapport à l'idéologie dominante) est parfaitement intégré, et je vois mal l'existence de syndicats non intégrés. De plus tout action qui se situe au niveau de l'aménagement de la survie (augmentations de salaires, conditions plus favorables de calendriers, de promotions, de travail, aménagements d'horaires,...) est parfaitement intégrée, même si en apparence cette intégration est l'objet d'une lutte, et, même si cette lutte se fait en dehors



ou contre les syndicats.

" Je proposerais à la discussion de favoriser des actions de critique partant sur l'ensemble des institutions de l'organisation de la survie ( de l'école maternelle à l'hôpital psychiatrique en passant par des offices d'HLM, les supermarchés, les centres de loisirs organisés et les maisons de la culture).

"- pourquoi le travail n'est-il jamais critiqué? Faut-il que chaque membre (?) d'ICO lise le Droit à la paresse. Pourquoi une critique du travail ne déboucherait-elle pas sur une stratégie révolutionnaire nouvelle? Pourquoi dès le départ les luttes ouvrières restent-elles sur le terrain récupéré de l'aménagement de la survie? Pourquoi ne pas leur donner des objectifs plus radicaux, puisqu'on peut toujours se retrouver sur le terrain de l'aménagement de la survie?

" - est-ce que le réseau des correspondants d'ICO est vraiment utilisé? J'ai l'impression que l'on retrouve à ICO ce que l'on retrouve ailleurs: quelques metteurs en scène et de nombreux spectateurs-consommateurs. Que faut-il faire pour changer ce rapport?

- d'un camarade de Paris:

".. je ne suis pas particulièrement contre une fédération des groupes autonomes de tendances conseilliste, mais je me méfie un peu sur le contenu de ces groupes et je préfère personnellement l'organisation pratique d'une minorité de travailleurs plutôt qu'une fédération qui transforme les conseils ouvriers en idéologie pour étudiants. "

- d'un camarade de Vesoul:

"..en feuilletant rapidement le N° d'ICO je me suis aperçu qu'il était plus ou moins question d'une "organisation" d'une fédération ICO et C.C. Dimanche dernier, il y avait un congrès de la JAC-TAC, etc.. à Paris, pour tenter de mettre sur pied une organisation. Etiez-vous au courant? Y avez-vous participé? Si oui, pourquoi une autre organisation? Si non, ne pourriez-vous contacter la JAC ou cette fédération?

- Réponse d'un camarade de Paris:

".. en ce qui concerne la question de "l'organisation" qui doit faire l'objet d'une partie des discussions de notre conférence nationale, certains camarades, dont celui qui a écrit la lettre figurant dans le dernier numéro d'I.C.O. la pose sous la forme d'une fédération de groupes.

" Cependant, ce n'est là que l'opinion d'un seul camarade de province; les camarades du groupe de Paris, qui assurent les tâches matérielles et la centralisation des informations, pensent qu'il appartient à l'ensemble des camarades et groupes en liaisons avec ICO, de définir (si tant est qu'ils veuillent le définir) le mode de liaisons et de coordination qui doit exister entre leurs différentes activités.

" Cette coordination devrait se faire à la fois en vue de la publication d'un organe de liaison qui actuellement est en partie ce que fait ICO, mais également dans l'établissement de liaisons horizontales entre tous les groupes, sans passer par le canal du groupe plus ou moins centralisateur.

" Cet ensemble de problèmes posés par l'existence d'un certain nombre de groupes en liaisons avec ICO sur des bases que chacun de ces groupes a définies lui-même et ayant des activités qui ne se recoupent pas nécessairement, doit être résolu par ces groupes eux-mêmes et non par quelques camarades, ou les seuls camarades du groupe de la région parisienne

" Il est bien exact qu'il existe actuellement un certain nombre de tentatives de regroupement entre les différents noyaux (comités d'action, comités de base, ou groupes informels), qui ont pu se constituer à la suite de mai 68. Le plus connu est celui de "Rouge" ou la constitution de la Ligue Communiste, affiliée à la 4<sup>ème</sup> Internationale. Mais il en est d'autres moins connus notamment celle d'une organisation marxiste qui tenterait de se constituer sur la lancée du mouvement révolutionnaire (action) qui présentement a défilé en divers courants. Il semblerait d'après certaines informations que les mouvements JAC et TAC seraient sollicités par cette

nouvelle organisation.

"... ce que nous voulons tenter de concrétiser n'est pas pour nous le produit d'une idée préconçue ou d'une tentative de parvenir à un certain but, mais seulement, à partir de la réalité présente, d'analyser cette réalité, c'est-à-dire les besoins et les aspirations de chacun des groupes qui peut être en contact avec ICO et d'essayer de voir dans quelles mesures une partie des activités d'ICO, celles-là même qui tendent à en faire un groupe centralisé, peuvent être assurées par une véritable communauté de groupes et non par un seul groupe.

" Comme nous te l'avons indiqué plus haut, nous ne possédons pas de solution, et nous espérons que la rencontre nationale permettra de dégager certaines lignes d'orientation à la fois théoriques et pratiques. Si ces lignes ne peuvent pas se dégager ce qui est fort possible, nous continuerons notre activité comme par le passé. "

GROUPE DE F /

PROPOSITIONS D'ORDRE DU JOUR de la rencontre:

- Trois lignes directrices de la discussion:

-1/ Pourquoi on est ensemble?

-2/ qu'est-ce qu'on veut faire?

-3/ Comment le faire?

① POURQUOI ON EST ENSEMBLE? /: que faisons-nous? que pensons-nous?

Vendredi soir et Samedi matin:

au fur et à mesure de leur arrivée, les camarades isolés ou groupes exposeront brièvement ce qu'ils sont, ce qu'ils font, et leurs propositions sur ce qu'ils pensent de la discussion.

Le nombre de participants obligera sans doute à limiter le temps de parole. Il est souhaitable, dans la mesure du possible, que chacun donne ou fasse un résumé de son exposé. Immédiatement après l'intervention de chacun, il doit être prévu un temps pour que les autres puissent demander des précisions et qu'il puisse leur être répondu, mais il ne doit pas y avoir de débat.

ISOLES et GROUPES ONT LA MEME POSSIBILITE D'EXPRESSION.

Ce débat doit se terminer au plus tard, samedi matin par:

-- un ordre du jour des discussions.

-- une division des discussions si le nombre l'exige et une répartition matérielle des tâches de secrétariat.

THEORIE et PRATIQUE: /

QU'EST-CE QU'ON VEUT FAIRE? / :

Si la reunion nationale doit permettre de resoudre un certain nombre de problemes materiels, elle ne doit pas en rester à ce seul stade. Au contraire elle doit conduire, comme l'ont déjà demandé un certain nombre de camarades de province, à la création de liaisons entre les différents groupes et les camarades isolés qui seront représentés à cette reunion.

Cependant une telle creation de liens ne peut se faire sans qu'il y ait une discussion préalable, théorique, pour dégager les points d'accord et de désaccord entre les divers participants. Sans doute l'accord est réalisé sur les points essentiels, fondamentaux, que l'on peut résumer en une phrase: rejet du léninisme et mise en valeur des principes d'autodétermination. Pourtant des divergences existent, et il est vital qu'elles existent ( car la progression ne peut resulter que d'une discussion de positions voisines sans doute mais différentes ), sur d'autres problèmes qui touchent tant à l'évaluation de la situation qu'à la conception de l'action.

Les points de discussion théorique ci-dessous sont proposés par quelques camarades de Paris, non pas dans le but de proclamer une doctrine mais de fournir un point de départ pour des discussions futures, permettant de démarer l'échange d'idées. Il n'est pas nécessaire d'arriver à un accord sur tous les problèmes soulevés, mais il est utile de les aborder pour dégager les lignes de force au sein de la reunion, pour définir les groupes d'affinité. Il est certain que cette methode, outre qu'elle doit servir à clarifier les idées, facilitera le regroupement des camarades à l'échelle nationale.

1) SIGNIFICATION DE LA PERIODE ACTUELLE.

Entrons-nous dans une période de crise mortelle du capitalisme? Suivons-nous un cours vers la guerre ou vers la révolution? Y a-t-il une relation automatique entre crise et révolution? Quel est le rôle de la prise de conscience dans le processus révolutionnaire? Y a-t-il une crise monétaire? Si oui quel est son rôle et sa caractéristique?

Si on ne croit pas à la crise mortelle, y a-t-il alors une récession? ou une simple stagnation liée à l'impossibilité de créer de nouvelles productions telles que les matières plastiques et l'électronique, qui, à la fin de la guerre, ont permis d'extraire davantage de plus value?

S'il y a tout simplement un phénomène de réarrangement après la deuxième révolution industrielle, celui-ci s'accompagne néanmoins de phénomènes secondaires: dégradation de la fonction des intellectuels et du rôle des matières premières. Ceci entraîne directement à discuter le problème des pays arriérés et celui des révoltes universitaires.

2) SENS ET BUT DES LUTTES SE DEROUlant ACTUELLEMENT.

Dans la perspective de la crise mortelle et d'une relation automatique entre celle-ci et la révolution, nous entrons dans la phase révolutionnaire. Au contraire on peut penser que les buts poursuivis actuellement par les travailleurs sont essentiellement réformistes et liés à la réorganisation du capitalisme. Les /prennent une forme parcellaire ( grèves thromboses ) ou des formes de masse ( mai 1968 ) sans pour autant/une mise en question sérieuse du Capital. Celui-ci ne trouve plus des moyens réformistes adéquats pour faire cesser de tels mouvements tout simplement parce qu'il les a déjà utilisés ( sécurité sociale, retraite, congés payés, etc. qui existent déjà dans tous les pays avancés à l'exception des Etats-Unis ). L'absence de mise en question du Capital résulte de l'absence de conscience de classe. Dans cette perspective on peut penser que nous entrons pourtant dans une période nouvelle pour laquelle la conscience du passé

/ luttés /+ déboucher sur

est inadéquate et sert d'instrument de mystification.

Il faut noter de ce point de vue que la crise de mai en France ne s'est accompagnée d'aucun renforcement des syndicats et partis.

### 3/ SENS ET BUT des ACTIONS des REVOLUTIONNAIRES:

Dans la perspective de la crise mortelle, on doit se poser dès maintenant le problème de l'organisation des révolutionnaires, de l'action directe. Dans l'autre perspective, on doit se poser davantage le problème du développement de la nouvelle conscience de classe, de la clarification des buts de la lutte, de l'approfondissement des conceptions de la société sans classe.

Cette manière de voir est abordée à la fin de la brochure de la "Grève Généralisée" en particulier dans la 4ème thèse de Parnokov.

### 4/ CAS PARTICULIER DE LA FRANCE:

Une discussion est nécessaire sur les événements de mai 68, ceux qui ont suivi et les perspectives qui s'ouvrent.

Tout ceci n'est que le début d'une discussion qui doit se poursuivre par écrit tout au long de l'année. Le but n'en est pas de définir des positions mais de parvenir, par un débat permanent, à fixer les points d'accord et de désaccord, à approfondir ceux-ci et à voir à tout moment dans quelle mesure nos explicitations et notre action correspondent bien au monde dans lequel nous vivons.

Il faut à tout prix éviter le déballage entre leaders et que chacun s'efforce de dire chaque chose en un langage accessible à tous. C'est plus qu'une pieuse recommandation. Chacun a à apprendre de chacun. C'est un des efforts d'ICO de tenter un échange réel entre tous, d'abolir la division intellectuels-travailleurs, penseurs et activistes. Y parvenir signifie l'abolition de toute hiérarchie.

3

## PRATIQUE et THEORIE: / COMMENT LE FAIRE?

### Dimanche matin:

Depuis mai 68 des groupes se sont formés dans différentes villes de France; ils sont "entrés en liaison" avec ICO sans que cette liaison soit exclusive de liaisons identiques avec d'autres groupes; ils fonctionnent, semble-t-il, sur des bases identiques à celles d'ICO mais leur activité peut différer sensiblement, plus orientée vers la théorie, ou vers la pratique, ou les deux à la fois.

Ces groupes apportent une contribution certaine au travail d'ICO tel qu'il se fait actuellement (diffusion, apport d'informations); ils gardent toute leur autonomie (pas de spécialisation locale ou professionnelle, pratique ou théorique), c'est-à-dire qu'ils abordent tous les domaines de l'action, de la réflexion et de la critique. Une division importante semble toutefois se dégager: pour les uns c'est d'abord l'expérience, la pratique, qui constitue le lien au sein du groupe et avec d'autres groupes, pour les autres, c'est d'abord la définition d'une position théorique au sein du groupe, les liaisons étant conçues comme une sorte d'exercice pratique.

Les seules caractéristiques communes que l'on peut relever sont leur origine étudiante ou enseignante, leur dominante jeune, et le dépassement du rattachement formel à un groupe ou un système de pensée (c'est ce dernier trait qui les a rapprochés d'ICO.).

L'existence de ces groupes pose une situation nouvelle. Elle correspond à une des aspirations des camarades qui se retrouvaient au sein d'ICO, mais jusqu'à présent, c'était resté de la théorie et non une pratique. Différents facteurs (origine politique, routines de pensée et d'action, situation géographique, et impératifs matériels) ont fait qu'ICO, animé par les camarades de Paris, a une tendance centralisatrice. Le développement autonome des groupes, l'établissement de liaisons non

centralisatrices, suppose qu'ICO (groupe et bulletin) soit ramené au niveau des autres groupes. La discussion des liaisons et d'un travail commun suppose que les camarades de Paris se soient préalablement dégagés de cette centralisation, ce qui apporterait également une réponse aux problèmes matériels.

Dans les activités d'ICO, assurées principalement par le groupe de Paris (on pourrait dire aussi groupe ICO car il n'y a pas de limites géographiques) il importe de distinguer ce qui est propre à ce groupe, et ce qui est activité de liaisons.

A/ Activités propres du groupe de Paris (ou ICO) spécifiques d'un groupe.

- a) échange d'informations sur les entreprises, facultés de la région parisienne (réunions, contacts, correspondance) et partie du bulletin consacrée à ces informations.
- b) études plus générales ou théoriques faites par des camarades de Paris publiées soit dans le bulletin, soit en brochure.
- c) reproduction d'articles ou études extraits de tracts ou publications françaises ou étrangères que les camarades de Paris ont jugé intéressantes.
- d) critiques d'autres publications, d'articles ou de livres.
- e) tâches matérielles de publication et de diffusion concernant ces activités propres.
- f) en principe (parce qu'en pratique..) discussions théoriques, contacts avec d'autres groupes, réunions élargies.

B/ Activités de liaisons: ( qui pourraient être assurées par tout groupe).

- a) collecte et rediffusion d'informations de province. Ces informations peuvent venir de camarades isolés ou de groupes, qui n'ont pas d'organe propre d'expression (rediffusion totale) ou de groupe ayant un bulletin (présentation locale avec adresse pour liaisons horizontales).
- b) collecte et rediffusion d'informations de l'étranger comme précédemment il peut s'agir d'une rediffusion totale ou d'une simple présentation.
- c) organisation de discussions inter-groupes - nationales ou internationales.
- d) travail matériel de publication de ces informations.
- e) tenue d'une librairie bibliothèque pour la rediffusion de matériel qui ne peut être assuré par le groupe émetteur.

Il ressort:

- que les activités définies sous le titre A supposent des choix, alors que celles définies sous le titre B sont purement matérielles.

- que pratiquement le groupe des camarades de Paris assure -tant bien que mal- l'ensemble de ces tâches et se trouve ainsi en position privilégiée par rapport aux autres groupes.

- que l'activité propre des groupes entrés en liaison avec ICO a modifié sensiblement le caractère d'ICO (place plus grande accordée aux informations et aux publications de groupes).

Le fait que les camarades du groupe de Paris soient occupés par les tâches matérielles dues au développement des liaisons et de la diffusion d'ICO montre que la tendance centralisatrice existe "objectivement".

Parallèlement dans ce même groupe, l'accomplissement rituel des tâches et la recherche de solutions dans le cadre de ce groupe marquent les problèmes plus importants à savoir l'analyse réelle des expériences et l'approfondissement théorique.

La solution de tout cela doit être recherchée dans la séparation des activités propres et des activités de liaisons.

Chaque groupe existant sur une base quelconque - base affinitaire plutôt que géographique - doit continuer d'exister sur ces bases et chercher à préciser quel mode de liaison il entend avoir au sein d'ICO c'est-à-dire finalement quelle part il entend prendre dans les discussions théoriques et dans les tâches matérielles résultant de l'établissement de ces liaisons.

Un des buts d'ICO doit être, par la multiplication des liaisons, de permettre à chacun de trouver le groupe d'affinités qui correspond à son expérience et à sa réflexion, d'en changer s'il n'est plus à l'aise là où il est, d'en former un autre s'il l'estime nécessaire. Et que chacun puisse en être informé au même moment. Cela doit permettre de préciser les contours d'une forme de liaison et d'organisation nouvelle. Aucune limite théorique, d'action géographique, ne serait donnée à ces groupes seulement celles qu'ils se définiraient eux-mêmes.

Dans la mesure où la discussion ferait ressortir des positions communes et une activité commune, la plate-forme d'ICO devrait en tenir compte pour refléter la situation nouvelle existant depuis mai.

④ FAIRE LE POINT DES DISCUSSIONS : /

Dimanche après-midi :

d'une manière ou d'une autre, il devrait être alors précisé :

- ce qui a donné la discussion théorique et comment elle se poursuivra.
- ce que peuvent être les liaisons et comment peuvent être résolues les tâches matérielles qu'elles impliquent.
- ce qui sera présenté à la rencontre internationale des 12 et 13 juillet.

REFLEXIONS

de camarades de Paris en vue de la rencontre (chaque point exprime une intervention).

- § il est impossible de parvenir à quoi que ce soit en discutant sur tout pendant deux jours. Ce ne doit être qu'un point de départ les débats devant se poursuivre par écrit en vue d'autres rencontres.
- § Il ne faut pas se noyer dans la discussion des problèmes pratiques et pour cela il faut limiter cette discussion à une demi-journée.
- § Des groupes très différents participent à la rencontre. Le débat théorique est nécessaire avant d'aborder les problèmes matériels pour savoir où l'on va, définir des lignes de convergence et dégager des unités de travail. Procéder autrement serait mettre la charrue devant les boeufs.

- 1) Une "ligne politique" d'ICO s'est définie au cours des années, peut être plus précise que nous le pensons. Certaines critiques affectent de considérer que nos liaisons que nous avons définies au départ sur la base de notre expérience de travailleurs sont la marque d'un refus de la théorie. Elles tendent à définir un groupe théorique nécessairement distinct d'un groupe pratique reproduisant la division entre intellectuels et travailleurs.
- 2) Beaucoup ne trouvent pas ce qu'ils cherchent dans les idées du passé: ils sont à la recherche de quelque chose qu'ils ne peuvent souvent pas formuler exactement. Ils sentent en eux-mêmes ce qu'ils ne veulent plus, d'où une critique de ce qui est fait sans l'apport de propositions ou d'une autre pratique. Des camarades ont ainsi participé à ICO puis en sont repartis pour n'y avoir pas trouvé ce qu'ils cherchaient.
- 3) Le mouvement conseilliste est de plus en plus important et l'extension de l'influence d'ICO (plus grande que les camarades d'ICO paraissent eux-mêmes -- le penser) en est la marque. Les formations politiques "de gauche" se tassent vers la droite. Le PC prend la place de la SFIO, les trotskistes, le PSU, et les pro-chinois prennent celle du PC. Beaucoup sont déçus par les groupuscules, et cherchent autre chose. Le mouvement doit s'organiser sur la base d'une fédération. ICO tel qu'il existe comporte une ambiguïté: à la fois organe de liaison centralisateur et groupe d'études. Donner des informations d'entreprises ou se limiter à des discussions théoriques est insuffisant. La réduction de la durée du travail donne de plus en plus d'importance aux autres secteurs de la vie de "loisirs" où l'individu subit d'autres formes de dominations. Alors que dans l'entreprise on peut trouver une base de lutte, celle des travailleurs, à l'extérieur, l'individu est isolé et incapable de lutter. Il faut examiner le problème de l'organisation à l'extérieur de l'entreprise pour fixer sur ce plan les possibilités d'un regroupement, d'une discussion et d'une action.
- 3) il faut prendre garde dans la discussion à ne pas couper les cheveux en quatre, chercher à voir les points communs qui sont nombreux, éliminer les incompréhensions dues au langage ou à la manière d'aborder les problèmes, exprimer le plus simplement possible les divergences.

#### D'UN CAMARADE du Hic i:

" Les camarades qui vont venir à la réunion - à titre individuel ou en tant que membres de petits groupes constitués depuis mai-juin 68- ont certainement l'espoir de créer une "organisation". Bien sûr pas de type hiérarchisé, bureaucratique, centralisé, à vocation dirigeante. Mais une organisation tout de même, qui ne peut donc être que du style fédératif. Son but: rassembler les informations, les diffuser. Diffuser également les contributions des individus et des groupes à une discussion permanente ce que l'effort des publications de chaque groupe ne suffit pas à réaliser, car il y a des groupes trop jattés et trop isolés.

Mais, même pour se fédérer il faut une base commune, une charte, un texte rassemblant les quelques principes et constatations à partir desquels un travail commun est possible. Je pense que la charte d'ICO est un point de départ, la déclaration de principes de R.I. remaniée pouvant en être un autre.

En fait le problème (ce n'est pas le seul) qui va diviser les camarades de la conférence est de décider s'il y a lieu de proclamer un rattachement aux courants et idéologies qui ont inspiré ou se sont inspirés des luttes ouvrières passées ou actuelles. Pour les uns, cela peut apparaître une nécessité. Pour les autres, dont je suis, un dépassement est la seule voie, sans que cela implique un reniement des conceptions des maîtres à penser qui ont contribué à la formation de chacun d'entre nous. Il serait en tout cas souhaitable que la charte dont pourrait accoucher la conférence ne soit pas restrictive et laisse à chaque groupe ou individualité la possibilité d'affirmer une filiation différente, l'essentiel étant à mon avis que groupes et individualités soient d'accord sur les problèmes posés par la lutte des travailleurs actuellement.

La question d'un organe de la Fédération (journal ou revue, ou bulletin) peut être réglée en principe ou même être reprise en octobre après discussion dans les groupes qui décideront de se fédérer.

Je crains que les camarades de R.I. entraînent la conférence dans une discussion sur la "crise générale du capitalisme". Sans une bonne préparation, ça ne mènerait à rien. Mai-juin 68 a certes prouvé la fragilité du système mais l'Italie connaît depuis l'automne des luttes incessantes et l'économie n'en est pas ébranlée. Malgré les histoires monétaires, les poussées inflationnistes, etc.. L'année 1968 n'a pas été mauvaise pour les principaux pays industriels et les échanges commerciaux internationaux. Bref ce qui nous intéresse le plus, ce n'est pas tellement les problèmes économiques que les coups de butoir de la lutte des travailleurs: Italie, Grande-Bretagne, Amérique latine, etc.. Il devient de plus en plus clair que seule la lutte de classe peut ébranler les régimes d'exploitation et non les difficultés internes des pays industriels dont l'économie s'adapte tant bien que mal aux contradictions qu'elle secrète. Même les rivalités entre puissances impérialistes ne débouchent pas obligatoirement dans une "crise générale" quand bien même la guerre serait au haut. Guerre qui serait une fois de plus la plus cruelle défaite de la lutte de classe.

Notre attention doit donc avant tout se porter sur les luttes ouvrières -et des jeunes- et beaucoup moins sur quelque inéluctabilité de crise générale du capitalisme. Il n'y a rien d'inéluctable, de fatal, pas même "la mission historique" du prolétariat. Il y a seulement qu'en se défendant contre l'exploitation les travailleurs des pays industriels et du tiers monde peuvent être amenés à dépasser les luttes réformistes et s'engager dans des luttes révolutionnaires. En tant que travailleurs nous sommes dans le coup.. et nous faisons.. ce que nous pouvons. "

---

---



- un camarade de P. -

" J'avais lu quelques numéros d'I.C.O., mais j'avais l'impression que vous ne preniez pas une attitude assez nette dans la critique du militantisme, du travail, de l'idéologie (vers une "idéologie de conseils?") etc.. Peut-être avais-je été malveillant ou inattentif, mais je trouvais cela un peu vieillot.. En tout cas ce que j'ai lu dans le numéro de juin m'a fait changer d'avis: par exemple la lettre du "camarade du Havre" ou de celui de Poitiers. Cela me semble un abandon des idées de la tradition révolutionnaire (l'Age d'or du mouvement ouvrier?) pour un affrontement de la réalité prosaïque de l'aliénation moderne. Et puis je suis tout à fait d'accord avec l'idée d'une fédération de groupes autonomes, formés par "affinités", c'est-à-dire à partir de l'accord sur quelques objectifs immédiats (théoriques et pratiques), cette formule permettant le mouvement de chacun si l'activité que développe tel ou tel groupe l'attire. Une organisation ayant pour base, pour pivot, l'"attraction passionnée" de Fournier. Je crois alors que le problème qui va se poser de plus en plus dans les pays "développés" c'est l'usage de l'abondance", cela est beaucoup plus réaliste que la "construction du parti révolutionnaire".

- de L. -

"Ce que nous étions, ce que nous sommes:

Préhistoire du groupe:

- A la rentrée de septembre, quelques étudiants et enseignants, dans la lancée de mai, se sont regroupés pour agir. Un regroupement informel (ou groupe-non-groupe) dont le nombre variait suivant les circonstances de 5 à 50, a ainsi vu le jour. Ce groupe-non-groupe comprenait entre autre chose: des "léninistes inorganisés", des communistes de conseil, des anarchistes "traditionnels" ( pour qui l'anarchisme n'est qu'une Idéologie, un ramassis de slogans du genre "ni dieu ni maître"..). La seule base d'accord tacite étant quelques idées libertaires, une certaine sentimentalité "d'anciens compagnons d'armes du mois de mai", et une attitude résolument antigroupusculaire. Donc aucun semblant de cohésion.

- ce groupe-non-groupe fréquente un moment les comités d'action et après un long chemin de croix, les quittèrent ( quiconque a déjà rencontré de près ou de loin les macistes nous comprendra!). L'unité voulue à tout prix par les représentants locaux (au sein des C.A.) du P.C.M.L. ( "L'Humanité Rouge") ayant toujours été jugée par nous comme le Fossoyeur de tout mouvement révolutionnaire.

- le besoin de mieux se définir s'est à un moment fait sentir: les seuls contacts entre nous étant jusqu'à présent tournés vers l'activisme (actions tendant à démystifier le rôle de la presse (cf. I.C.O.) et autres modes d'aliénation) activisme devenu peu à peu synonyme de bordel dans les réunions (conférences de Cogniot, d'un consul polonais, sur la sexualité, sur Marcuse, etc..) Le couronnement de cette situation ayant été la publication par nos soins d'un tract interdisant toute conférence dans les facs.

- le premier essai de définition théorique (à travers des bases d'action) de notre groupe a été "Les Enfants d'Ubu et de Coca-Cola à la reconquête de leur espace vital" texte écrit par 6 ou 7 camarades qui a été loin d'être satisfaisant: d'une part aucune répercussion dans la pratique, d'autre part, les points théoriques abordés étant encore trop imprécis.

Période de gestation de deux à trois mois:

avec toujours de l'activisme, de l'inefficacité, de l'irresponsabilité... de l'inactivité, d'où ... des histoires de cul....

Annnonce de la réunion nationale d'I.C.O.

A travers les problèmes d'I.C.O. se sont posés les problèmes de la nature et de l'organisation de notre propre groupe.

Cinq d'entre nous pour qui ces problèmes se posaient de façon plus aigüe se sont mis vers Pâques à en discuter.

Le problème de la composition du groupe-non-groupe a été un des premiers points soulevés : nous sommes tous des étudiants qui refusons de l'être mais le demeurant cependant; d'autre part, nous sommes complètement coupés de la réalité ouvrière: comme à tous les révolutionnaires étudiants (mais en d'autres termes) la liaison avec les travailleurs s'est immédiatement posée à nous. En majorité, refus du prosélytisme aux portes des usines et du militantisme traditionnel, mais d'autre part, incapacité matérielle (réunions dans des bistrotts à des heures incongrues, folklore impénétrable (frisant la secte) etc..) d'entrer en contact avec la minorité de travailleurs intéressée d'elle-même à nos idées. D'où nécessité de définir au niveau le plus matériel la forme et les bases d'un nouveau groupe (réunions à jours et heures fixes, locaux, etc..).

L'essai de mise en place de bases théoriques a été esquissé lors d'une réunion (vendredi dernier) générale (une vingtaine de participants) qui a suivi les discussions des cinq.

Au cours des réunions suivantes, les différents points de cette base théorique seront vraisemblablement précisés.

Pour le moment, voici ce qui a été décidé:

- 1/ lutte contre toutes les formes d'aliénation et d'exploitation.
- 2/ groupe travaillant dans le sens de l'Autogestion généralisée (dont la réalisation dans le domaine strict de la production nous paraît actuellement devoir passer par les conseils ouvriers). Cette autogestion ne pourrait être ni dirigée, ni parachutée par une direction quelconque.
- 3/ multiplicité des tendances et groupes affinitaires souhaitables au sein même du groupe.
- 4/ le but du groupe est: se dissoudre dans le mouvement révolutionnaire dès que le processus révolutionnaire sera réellement engagé.
- 5/ parallèlement, le groupe n'attendra pas la révolution pour essayer de créer des rapports nouveaux entre les individus (le problème de l'incompatibilité entre certaines attitudes dans la vie quotidienne et l'appartenance au groupe a été soulevé).
- 6/ cela implique pour l'individu une certaine responsabilité vis à vis du groupe.
- 7/ nécessité d'un essai de synthèse entre théorie et pratique. (suppression de la division entre théoriciens et activistes).

Les problèmes précis d'I.C.O. et de l'organisation n'ont pu être jusqu'à présent abordés.

Les réflexions qui suivent n'engagent que les signataires de cette lettre:

= divers groupes de province s'étant mis en contact avec le groupe initial I.C.O. de Paris, ceux-ci ne sauraient assurément rester plus longtemps de simples lecteurs d'I.C.O. ~~→~~ I.C.O. ne doit en aucune façon rester ce qu'il est ni dans le fond ni dans la forme.

= à la suite de la rencontre nationale, quel que soit le mode d'organisation (si organisation il y a) qui aura pris naissance, deux points nous semblent primordiaux:

- autonomie des groupes.

- multiplicité des tendances (et multiplicité des publications).

= la discussion sur le problème de la fédération nous paraît nécessaire (la nécessité d'une fédération et son "bon" fonctionnement n'étant d'autre part, pas évident pour tout le monde).

= nécessité minimale et absolue d'établir dès à présent, une coordination horizontale entre les divers groupes affinitaires (relation jugée particulièrement intéressante quant à nous avec des groupes mixtes travailleurs - étudiants).

En conclusion, nous vous demandons de nous tenir le plus précisément possible, au courant de ce qui aura été dit et décidé lors de cette rencontre.

Tous les groupes désireux d'entrer en contact avec nous peuvent écrire à I.C.O.

- de D.

Chaque individu, chaque groupe connaît la tentation constante, d'une part, d'approfondir sa situation en ce qu'elle a de particulier et d'irremplaçable, d'autre part de la comprendre c'est-à-dire de la confronter et de la rapprocher avec d'autres situations, surtout de l'insérer dans un cadre global d'interprétations.

Chacun cherche comme il est normal, à faire valoir son expérience; il y a alors le danger d'en rester à un niveau trop fragmentaire, partiel.

Chacun cherche également à généraliser; il y a alors le danger - dans la mesure où les bases des expériences concrètes sont vraiment trop partielles - de faire un saut considérable par delà ce que chacun vit dans un système idéologique, quel qu'il soit, trop abstrait, où plus personne ne peut se reconnaître.

Le plus clair résultat de cette situation est que chacun, selon ses préférences et ses options, essaie de trouver dans la position de l'autre une cohérence qui n'y existe d'ailleurs pas. Les partisans du témoignage partiel flaireront un certain marxisme-léninisme dans l'autre courant. Ces derniers tenteront d'expliquer les premiers par la "spontanéité" de mise dans l'anarchisme "traditionnel".

Mais tous deux participent de la même situation: à enquêtes trop limitées correspond toujours une théorisation trop hâtive; et s'entendent au fond sur une solution de compromis qui semble être le climat moyen de l'organisation (ici, I.C.O.). On communique, on rapproche, on confronte, on "informe" et on "correspond": c'est-à-dire qu'on s'en tient pratiquement à une sorte de mi-chemin entre la pratique et la théorie, le particulier et l'universel, le vécu et le scientifique.

Je n'ai pas de solution miracle, et je n'ai pas à critiquer cet effort; mais je pense que le problème peut être posé autrement.

Il me semble que dans un tel groupe déjà constitué, il n'y a que des "intellectuels": bien entendu je ne prends pas ce mot au sens de la division bourgeoise du travail en manuels et en intellectuels; je l'utilise à partir des recherches du révolutionnaire italien Gramsci, pour qui est intellectuel tout organisateur de la société. Il est normal que des "intellectuels" traditionnels soient des organiseurs; ils sont faits pour ça (professeurs, médecins, avocats, etc.); mais un militant syndicaliste dans une entreprise, un dirigeant politique - quel que soit leur degré de "culture" bourgeoise - sont également des intellectuels.

La ligne de partage ne passe donc pas entre les manuels et les intellectuels, les praticiens besogneux et les théoriciens arrogants, etc.. Il me semble qu'elle passe plutôt entre la situation actuelle dans sa totalité (dont tout le monde est coresponsable) et une nouvelle situation à mettre sur pied.

Je m'explique: il me semble que la situation actuelle ne fait que reproduire le compromis en adoucissant la contradiction qui existe entre les observations partielles et les interprétations universelles. Il faut noter qu'"anarchisme" et "marxisme-léninisme" s'appuient réciproquement sans pour autant donner quelque chose de nouveau et de créateur, style v rai anarcho-communisme, etc..

En généralisant, nous pensons tous que là est la solution: un peu de particulier, un peu de généralisation et tout le monde est content; personne n'est trop froissé.

Moi je nie une chose et je propose, d'abord à la discussion, une autre.

Je nie qu'une accumulation, aussi fidèle soit-elle de détails, d'anecdotes, parvienne à donner la possibilité d'une démarche universalisable, alliant harmonieusement et sans qu'on perde des yeux les maillons de la chaîne le concret du vécu et l'abstrait de l'interprétation.

Je propose plutôt, qu'au lieu d'accumuler les données concrètes et finies pour en composer un tout, on décide de séparer radicalement les deux. Je m'explique.

Je ne nie pas que les petits faits concrets de telle ou telle entreprise aient une signification. AU CONTRAIRE. Je pense qu'il n'y a pas de faits isolés et que tous sont significatifs. Mais justement pour dire de quoi ils sont significatifs, nous sommes renvoyés à la position préalable d'une idéologie, ne serait-ce au moins que sous la forme d'hypothèses à vérifier: le plus petit fait n'a de sens que dans un langage avec toutes ses présuppositions; à la limite les faits n'existent que par ce langage: pour le bourgeois qui ne "croit" pas à la lutte des classes, il y a des foules de "faits" qui passent inaperçus.

Je ne veux pas non plus que l'information et la correspondance cesse: ce serait insensé et absurde. Il me semble que l'on peut l'utiliser autrement et même bien mieux.

Nous avons d'une part, l'auto-développement de la société et de ses contradictions internes qui en sont le moteur.

Nous avons d'autre part, l'auto-développement de la science (ici je parle évidemment des sciences sociales), des idéologies en général, scientifiques ou non.

Or, l'anarchisme, tout théorique, qui consisterait à "laisser faire ou laisser aller", et le "léninisme" non moins théorique, qui se réduirait à une série de "coups de pouce" sont tous les deux illusoire. Je pose au vu de la situation politique actuelle, et en raison de certaines considérations de philosophie des sciences et des idéologies, que les deux auto-développements mentionnés n'ont rien à s'apporter directement et immédiatement ( je dis bien directement et immédiatement ! )

Il me semble qu'à vouloir trop vite et trop directement tirer la science des luttes réelles ou inversement injecter la science infuse ( le "socialisme scientifique" ) pour "impulser" ces luttes, on fait tort finalement aux deux : aux luttes réelles et à la science; aux situations particulières et à l'analyse.

Je ne veux pas couper I.C.O. en deux évidemment: les praticiens d'un côté, les théoriciens de l'autre: ce serait encore absurde. Mais si je pense que nous n'avons pas à jouer la comédie, ni les uns ni les autres, à essayer de nous "mettre à la place" des voisins, c'est que pour moi il y a d'ores et déjà une division du travail: l'organisation des luttes dans leur élément; l'analyse et la prospective dans le leur.

Il ne faut pas nous contenter de marcher un peu les uns vers les autres: les ouvriers généralisant, les intellectuels concrétisant. C'est là un faux compromis, et une fausse union de nos forces.

Nous devons assumer la division de fait qui consiste très simplement en ce que beaucoup de petits faits particuliers ne suffisent jamais à constituer le tout de l'interprétation qui leur donne un sens.

Il faut donc qu'il y ait accumulation de ces petits faits; il faut aussi qu'il y ait un effort systématique et conscient de faire une recherche théorique dans telle ou telle direction. Il ne faut pas tout d'abord se presser de vouloir que ces deux efforts se servent mutuellement. Les résultats devront arriver à moyen terme et à long terme.

Car je propose maintenant ce qui permettra l'union réelle de tous les efforts la fameuse alliance des intellectuels et de ceux qui ne le seraient pas, selon la division bourgeoise du travail, reprise partout les bureaucraties...

Il s'agit d'un effort et d'un élément intermédiaire, qui viennent- mais pas immédiatement- assurer l'unité des recherches pratiques et théoriques. Cet élément intermédiaire, cette médiation, sera intellectuelle et elle ne peut pas être autre chose puisque je prends ce mot au sens d'organisateur. Il doit s'agir d'un effort pour interpréter notre monde.

La science, en effet, n'est pas expression, imitation, copie de la réalité, elle est production, et la bonne science, c'est celle qui produit les meilleurs outils capables de rendre compte des situations particulières. C'est en ne collant pas trop exclusivement, ni trop immédiatement au réel que l'on se procure le plus de chances de le restituer et de le modifier, de le restituer modifié.

Concrètement, ça veut dire qu'il ne s'agit pas de se lancer sur tel ou tel Pannekoek, Reich, Coeurderoi, etc.. (il y en aurait un nombre infini!), mais qu'il faut dégager les besoins théoriques mis au jour dans les luttes concrètes pour aller les piocher avant de revenir avec des modèles de solution, de les proposer, de les vérifier, de les modifier suivant le résultat de l'expérience, etc...

Ainsi seulement nous échapperons à tout dogmatisme (la plupart du temps purement imaginaire et renvoyant à des potiches cassées depuis bien longtemps), à la séparation et au train-train. On ne modifie pas le monde sans l'interpréter et l'interprétation est elle-même révolutionnaire.

Merlin de D..-

P.S.- Dans la pratique concrète, il me semble qu'un effort devrait être fait pour échapper au langage stéréotypé de telle ou telle tradition. Chacun devrait pouvoir arriver à s'exprimer dans le langage de l'interlocuteur: en cas d'impossibilité absolue, c'est très intéressant, c'est qu'il n'y a plus qu'une question de langage seulement, mais autre chose.

- Groupe C.L. - appelé aussi groupe d'A..-

Des camarades constatant:

- 1°/ le manque de théorie et de réflexion dans le "mouvement"
- 2°/ le besoin de faire éclater les groupes (groupes constitués depuis trop longtemps, groupes trop refermés sur eux-mêmes, impression de tourner en rond...)

se proposent de faire " C.L..- "

Ce que ne sera pas "C.L."

- un nouveau groupe, mais un lieu et un moyen de réflexion.

Ce que ne fera pas " C.L. "

- une revue ou des brochures donnant des faits ou des informations mais des brochures ou des livres qui dégageront un minimum théorique à partir des faits.

Ce que pourrait être " C.L. "

- une équipe (renouvelable, interchangeable..) qui ferait paraître tous les mois une brochure. Chaque brochure ne sera pas un élément théorique inattaquable: plusieurs opinions contraires pourront être

exposées, elle devrait à chaque fois susciter une contre brochure.

Voici une liste non limitative de brochures proposées:

les fluctuations de l'autogestion- l'enseignement- le comportement sexuel de la police  
le conflit israélo-arabe- contre la famille- l'armée- la paupérisation- les communistes  
au gouvernement- Raymond la science- le syndicalisme américain- le mouvement japonais-  
l'édition- les banques- l'industrie culturelle- l'objet- les sociologues- la paysannerie  
l'argent- le fédéralisme- la médecine- les fous- l'espace- la cybernétique- la pharmacie-  
l'enfant- l'urbanisme- le Viet-Nam- travail manuel et travail intellectuel- ....

- de P..-

Aucun marxiste conséquent ne niera que depuis mai la question centrale de l'organisation du mouvement se pose encore avec plus d'acuité. Nous reconnaissons naturellement d'autres nécessités en vue de la dictature du prolétariat. Cependant, le problème n'est pas pour nous de développer l'organisation comme une vertu à porter à son summum ce qui amène toujours un effacement du sens de la démocratie ouvrière et de se réaliser au profit d'un centralisme "rigoureux" mais qui n'est que le reflet de la séparation de la base des différents secteurs.

Pour introduire le problème sous son vrai jour, il faut donc considérer que l'organisation du mouvement ouvrier, ne peut donc être qu'une forme déterminée de son unification qui est constante selon la fin auquel celui-ci va finalement instituer la dictature du prolétariat sur l'ensemble de la société. A ce propos le but de l'organisation ne saurait donc être de fournir des réponses stratégiques face à un tableau immobile de la situation considérée comme un échiquier par quelques révolutionnaires professionnels, grands penseurs et ingénieurs du mouvement ouvrier. Ceci pour la raison que cela reviendrait à placer la politique et la théorie du mouvement ouvrier sur le terrain de la méthodologie bourgeoise. Quoique la bourgeoisie soit la classe dominante de notre société, elle est continuellement déchirée en son sein par la contradiction fondamentale entre capital social et capital privé. Le fait que les intérêts de l'ensemble de la classe soient à tous moments contradictoires avec chacun des intérêts des capitalistes privés pris séparément, ceci fait que la théorie comme la pratique de la bourgeoisie sont incapables d'envisager la société sous les auspices de la catégorie de totalité. Cette incapacité condamne cette classe à ne pouvoir envisager ni les contradictions, ni par conséquent les processus d'ensemble à laquelle la société est soumise.

Incapable donc de prévoir la crise économique d'ensemble de la société car ne mettant à l'épreuve qu'une somme de faits qu'elle considère soit comme contingents soit comme naturels, alors qu'ils sont liés organiquement, il est donc pour la bourgeoisie du plus grand intérêt de soumettre le prolétariat à la même vision des choses et à le priver ainsi de son arme essentielle.

C'est l'avantage de l'organisation en classe ouvrière de pouvoir prendre conscience de la tendance générale des processus de crise et de pouvoir s'organiser de manière à clarifier au mieux par son intervention, c'est-à-dire à apparaître aux yeux des classes qui ne sont pas directement liées au capital comme la seule classe capable de résoudre de manière non contradictoire l'ensemble des contradictions par l'établissement du socialisme.

Son rôle est donc le renforcement du processus qui consiste à se retrouver objectivement au centre des décisions historiques ou peut répondre à sa mission selon la mesure exacte de sa cohérence pour apporter la conclusion consciente et volontaire au processus objectif.

Le renforcement doit donc être tel que toute contribution en vue d'augmenter les contradictions sont pour la classe ouvrière un mouvement vers l'unification et la clarification de sa conscience de classe. Pour cela il s'agit de construire l'organisation en se fondant à la base à partir de laquelle la classe ouvrière intervient nécessairement dans le processus économique; elle est donc le point de départ de la prise de conscience de son rôle et de sa puissance.

Le point de départ est celui de l'usine, de l'ensemble de la production pour l'ensemble de la classe car c'est par son intervention à ces niveaux qui sont à même de renforcer le processus et de se comprendre objectivement comme classe que se fixe la construction de la société socialiste. L'organisation doit donc permettre de réaliser l'unité de la classe ouvrière sur la base de ce qui concrétise effectivement son pouvoir révolutionnaire. La possibilité de son intervention organisée dans l'économie de la production, par conséquent sur l'ensemble de base pour les conseils ouvriers.

Il est bien évident que si pour la méthodologie bourgeoise, l'organisation est différente des conseils, pour les marxistes elle n'est rien d'autre que ces mêmes conseils en marche vers leur développement et leur réalisation en tant qu'ils ne rallient pas les fleurs spontanées de la grève générale, mais l'aboutissement véritable des luttes selon lesquelles la classe se renforce et s'unifie.

- Intergroupe.

Des camarades réunis le 31 mai se sont mis d'accord sur la nécessité d'améliorer I.C.O.

- pour avoir un journal plus facilement diffusable
- pour permettre une discussion constante entre les diverses tendances du mouvement conseilliste et la diffusion de ces idées.

Nous pensons que cette amélioration devrait essentiellement porter sur les moyens d'impression et sur la nécessité d'intégrer aux informations sans prise de position explicite des rédacteurs des articles théoriques et des analyses des actions menés par les camarades ou en dehors d'eux. Une revue d'élaboration théorique est souhaitable.

Les participants à la rencontre s'engagent à soutenir financièrement et rédactionnellement cette nouvelle formule et à participer à la diffusion de ce journal.

- Groupe N..-

Après la sortie du numéro de N. en mai 69, le groupe éprouve la nécessité de faire le point: pourquoi sommes-nous un groupe (anarchiste) ou encore qu'est-ce qui nous réunit? Que faire? Comment le faire? Autant de questions posées et auxquelles nous devons maintenant répondre, si nous ne voulons devenir une vraie chapelle ou bien une sorte de "salon de thé" où l'on papote de tout et de rien (un copain emploie cette expression en réunion de groupe fin mai) ou au contraire un noyau activiste comme il en existe tant.

Comme le sujet est un ... vaste, le groupe décide de partir de l'article de K. intitulé "chers camarades" qui a au moins le mérite de soulever quelques lièvres même si la formulation est parfois difficile à suivre pour certains passages de l'article (opinion de quelques camarades du groupe et de certains lecteurs, voir lettre sur le bulletin ...).

L'article sur les chapelles de M.-... , dans le même numéro, peut également nous servir de matériel pour la discussion, est-il remarqué. Après ces discussions préliminaires, une autre réunion nous permet de procéder à une analyse encore très imprécise, générale, de l'article de K. et par retour, de notre situation de groupe.

#### METHODE EMPLOYEE:

Le 16 nous avons jugé préférable de procéder à une sorte de débat préliminaire, pour dégager certains axes de discussions, si possible. Des questions matérielles et urgentes ayant absorbé une partie de la réunion (toujours ce problème des tâches dites concrètes et de la discussion...) le débat ne peut commencer que tardivement. Il nous permettait toutefois de constater qu'un débarras général d'idées ne suffisait pas et qu'il nous fallait sérier, si possible, les questions. Sérier, c'est-à-dire dégager des urgences, en somme commencer par un bout. D'où la décision de démarrer par l'article de K. De plus il semblait préférable à plusieurs d'entre nous d'amener quelques réflexions écrites avant le débat, tentant de dégager des lignes de force de l'article de K. et les nôtres ensuite. Enfin le problème était de collecter ledit débat (compte-rendu) pour le ronéoter et le transmettre au maximum de copains.

Disons tout de suite que nous butons sur les mêmes obstacles "pratiques." Si tout le monde ou presque, est d'accord pour discuter, il y a peu de volontaires pour prendre des notes, collecter, résumer nos positions.. Idem pour la préparation écrite du débat. A part deux ou trois camarades (toujours les mêmes, ils doivent aimer ça, les sales bureaucrates) ayant consigné leurs réflexions et questions posées par K. le reste du groupe n'avait rien amené à la discussion du 25, comme nous en avons décidé entre nous. Passons. Il est par contre plus fâcheux que nous n'ayons pas pu établir un compte-rendu plus détaillé ou précis de cette réunion du 25, par suite de diverses déficiences.. Nous allons toutefois tenter de faire le point après ces réunions, et celles du début juin. Le compte-rendu est donc un survol des positions exprimées, afin de faire notre propre point et aussi de tenir au courant les copains isolés et lecteurs du bulletin, ce compte-rendu ayant été soumis à l'accord du groupe.

#### LA DISCUSSION:

Après un résumé de l'article de K., vu par plusieurs copains, et lecture des points dégagés par Z et C. après lecture des "chers camarades", il semble que la discussion s'axe plus particulièrement sur certains points. Un des principaux étant la discussion: sommes-nous "l'écho de l'idéologie d'une classe révolutionnaire peut-être, mais exploiteuse sûrement: la petite bourgeoisie et "l'aristocratie" ouvrière des ouvriers qualifiés, presque artisans, intellectuels donc" Lettre de K.- C'est nous qui soulignons "exploiteuse sûrement", bien sûr. Nous reviendrons sur ce point qui nous semble sinon capital, du moins très important.

Autre point: est-ce une contradiction énorme que de dire que le clivage se fait entre léninistes et non léninistes: K.-, avec le reproche de subjectivité, fait par K. à notre endroit, envers Lénine et la sincérité des bolchéviks.

Egalement: qu'est-ce réellement qu'une minorité révolutionnaire? Attitudes à avoir en période calme et "chaude" ou tiède.. On reviendra plus loin sur ce point également.

Autre question dont nous débattons, mais à laquelle il n'est pas encore donné de réponse ferme. Développons-nous une idéologie de "l'expérience" pour elle-même? (K.) et accessoirement, faisons-nous une religion de l'autogestion, des barricades, etc.. A ces questions, plusieurs d'entre nous répondent que, sans développer une idéologie de "l'expérience" comme dit K., nous avons peut être accordé trop d'attention aux ex-



posés de faits, sans tenter d'explications profondes de ceux-ci. Exemple: les syndicats. C'est bien de dire que les ouvriers sont soumis à la suggestion des syndicats, mais pourquoi le sont-ils réellement? Il est répondu à cette question qu'on ne peut tout à la fois, exposer des faits assez complexes en eux-mêmes (mai 68, ses prémisses, son déroulement, et quelques conclusions. cf. articles "syndicats, ouvriers, bureaucratie") et en tirer immédiatement tout le sens fondamental pour une explication complète. Il fallait d'abord démarrer une série d'articles sur ce thème (ce que nous n'avions encore fait jusqu'à mai 68), en posant le maximum de matériaux pour ensuite tenter les explications.

Celles-ci d'ailleurs ne devront pas forcément être faites par les auteurs des articles; ce pourrait peut-être résulter d'un travail commun, soit au groupe, soit au groupe lecteurs?... Il est par ailleurs remarqué que certaines approches d'explications quant à l'emprise des syndicats ont été faites dans les articles en question, mais nous reconnaissons que c'est bien sûr insuffisant. La remarque de K. est donc valable, en ce qu'elle peut nous obliger à plus de rigueur dans notre boulot. Et aussi à une manière de voir moins événementielle, pour mieux cerner l'ensemble des choses, avoir une vision globale, comme on dit..

Sur tout le reste de l'article de K. (sommes-nous à la fois idéalistes et bolchéviques? décrétons-nous des actes "révolutionnaires" en soi, etc..) il semble que la matière soit trop abondante mais on peut reconnaître qu'une "certaine idéologie", oui, nous imprègne (cf K.). La gauche révolutionnaire, et donc aussi notre groupe. Le point devrait être examiné en fonction de nos réponses aux questions: pourquoi sommes-nous ensemble, que faire, et comment le faire? Un copain reprend K. avec sa phrase: sommes-nous anarchistes? sommes-nous conséquents? Que faut-il faire pour ne pas se laisser prendre de vitesse? Cela reste posé...

Pour revenir sur certains points, le groupe, parlant de la question: "sommes-nous l'écho d'une classe exploiteuse" se trouve amené à faire la distinction: exploiteuse économiquement ou politiquement? Il est précisé que K. indique que nous pourrions être les futurs cadres d'un mouvement révolutionnaire, du fait de notre acquis intellectuel, qui nous donne un "avantage" sur l'ensemble. Ceci s'adresse également aux copains du groupe travaillant en entreprise ou ailleurs. C. oppose une contre-argumentation qui sera développée à la réunion suivante sur ce thème. On tentera donc plus tard, de répondre plus à fond à cette question de classe exploiteuse.

La discussion a également tourné sur le problème de la minorité révolutionnaire et de ses attitudes en diverses périodes. Là il semble qu'une position d'ensemble se dégage. Il est reparlé au moi de mai. Deux attitudes purent être dégagées:

- 1/ se fondre immédiatement, en tant que groupe, dans les différentes actions et organismes de masse créés par les événements (C.A. assemblées diverses, etc..) et donc perdre le contact en tant que groupe entre ses différents membres.
- 2/ continuer à se réunir, garder une cohérence de groupe, afin de déterminer des lignes d'action au fur et à mesure des événements et sortir des textes (tracts, affiches, manifestes, etc..) rendant publique ces lignes; cette cohérence du groupe doit-elle par ailleurs empiéter sur la participation des membres aux actions de masses, d'où un risque de coupure.

Il semble que l'attitude N° 1 ait été plutôt notre attitude, le groupe ayant littéralement "explosé" en mai, ses membres se répartissant automatiquement dans divers actions et organismes (facs, CA, lieux de travail, etc..). L'attitude N° 2 nous paraît adoptée par celle du groupe "Pouvoir Ouvrier" ayant déjà sa "position de groupe" ses réunions, etc..

A la lumière de ces observations, le groupe en conclut que ces deux attitudes renferment autant de dangers l'une que l'autre. Par conséquent, une troisième nous semble plus adéquate: en période "chaude" nous devons bien sûr, participer à toutes les actions et organismes, mais parallèlement, tenter de garder le contact pour faire le point entre nous. Ceci nous permettrait d'éviter, peut-être, la dispersion ou les risques d'activisme, sans pour autant (du fait de notre contact permanent dans l'action générale) nous ériger en groupe dirigeant.

A ce stade de la discussion, nous devons revenir un peu en arrière. C. ayant posé "l'équation" suivante: si le fait de nous réunir en groupe peut constituer l'amorce d'une exploitation ou "l'expérience" ainsi acquise en commun) n'est-il pas logique de conclure, pour éviter tout danger de ce genre, à la disparition pure et simple du groupe? Mais alors que faire? (C. en déclinant qu'il ne peut travailler lui, autrement qu'en groupe). Notre réponse sur la nécessité de garder notre contact en tant que groupe en période "chaude" répond ipso facto, à la question en période tiède et aussi en période normale.

Pour bien montrer jusqu'où a été la discussion concernant l'attitude du groupe (de ses membres) en diverses périodes, mentionnons que des questions techniques -mais qui révèlent leur relation avec la théorie à l'étude, tout se tient- comme par exemple l'emploi de mots d'ordre, ont été également examinées par le groupe. En ce qui concerne cette question de mot d'ordre, nous pensons que là comme ailleurs, il ne faut pas céder à la confusion, et ne vouloir rien faire, sous peine de déviation. Plusieurs copains pensent qu'évidemment lancer le mot d'ordre en tant que tel, pour le plaisir du slogan, à vocation directrice ou mieux dirigeante, (style trotskiste par exemple: "les masses réclament le front unique") qui tend en somme à se substituer aux travailleurs est négatif et récupérateur. Mais doit-on s'abstenir de donner notre point de vue, de manière publique et parfois ramassé? Nous ne le pensons pas. De plus tout mot d'ordre ou slogan n'est pas systématiquement "mauvais". Le "nous sommes tous des juifs allemands" en est un exemple type. En tout cas nous continuerons à discuter de ce problème.

Réponse ayant donc été faite sur ces points, le groupe pense qu'il est peut-être plus utile, pour la réunion du X., de décoller un peu du texte de K. (un texte commun du groupe ou différentes opinions de copains peuvent par ailleurs apparaître dans le bulletin sur ce texte, ainsi que les lettres et opinions de lecteurs, copain isolé ou sympathisant), et d'isoler deux points:

- 1/ la question de la classe exploiteuse que nous voudrions revoir plus à fond, car cela paraît bien sûr essentiel...
- 2/ en corollaire, un problème très concret et pourtant théorique également: pourquoi la REVUE? devons-nous la continuer?

- Un groupe de T. -

En traitant de l'organisation dans la lutte de la classe ouvrière, nous distinguerons deux problèmes:

- celui de l'organisation générale de la classe, c'est-à-dire l'organisation de tous ses membres en vue d'une action commune.
- celui de l'organisation et de l'action d'une partie des éléments de la classe, les minorités révolutionnaires.

LUTTES ET ORGANISATIONS DE CLASSE.

1/ Aucune lutte sociale efficace n'est concevable sans que la couche ou la classe sociale intéressée à cette lutte ne soit parvenue à se donner une forme d'organisation qui lui permette de mener à bien cette lutte. Cela est déjà vrai pour les luttes de couches telles que la paysannerie qui ne portent pas en elles une solution à l'échelle de l'histoire, et l'est d'autant plus pour les classes appelées à transformer la société et à instaurer une société sur des bases nouvelles, comme l'était la bourgeoisie autrefois et comme l'est le prolétariat aujourd'hui.

2/ L'ampleur de l'organisation, comme sa structure, correspondent nécessairement dans la période décisive de la lutte à la nature historique et aux objectifs globaux que la classe en question se propose et est appelée à réaliser.

3/ Toutes les classes qui ont joué un rôle révolutionnaire de transformation sociale dans l'histoire, ont fondé leur pouvoir économique au sein de l'ancienne société; ce pouvoir servait de base et de garant à leur triomphe contre les anciennes classes dominantes.

Rien de pareil pour ce qui est du prolétariat, qui est l'unique classe révolutionnaire qui ne peut fonder sa lutte sur un pouvoir économique préalable. L'unique force matérielle de sa lutte est son organisation. C'est pourquoi la question de l'organisation est pour le prolétariat à l'encontre des autres classes, une condition décisive et fondamentale de sa lutte. Sa capacité de s'organiser est la mesure de son passage d'une classe en soi en une classe pour soi, passage d'une simple catégorie économique au sein de la production capitaliste, en une classe historique.

4/ Avec Marx, nous considérons l'organisation autonome du prolétariat comme la principale acquisition de toutes les luttes ouvrières au sein du capitalisme puisqu'elle est un aspect, un moment inséparable du processus de la prise de conscience de sa finalité et de la capacité de sa réalisation.

5/ Le type d'organisation que la classe ouvrière se donne au cours de l'histoire, est nécessairement lié aux différentes étapes que traverse le capitalisme lui-même, et varie selon les objectifs que ces étapes suscitent et imposent à la lutte de classe du prolétariat. Ainsi l'organisation en syndicats et partis ouvriers parlementaires, correspondait à l'étape du capitalisme s'épanouissant du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> quand la lutte du prolétariat se déroulait sur la base de la défense et de l'aménagement de la condition ouvrière à l'intérieur du capitalisme et que le socialisme restait un idéal lointain. Les organisations ne regroupaient alors qu'une fraction plus ou moins grande de la classe ouvrière car, pour atteindre ces objectifs limités, la pression et l'action d'une minorité organisée suffisaient. Les conditions mêmes de cette lutte réformiste ne remettant pas en cause les fondements de la société capitaliste, permettaient une séparation entre l'action portant sur des objectifs économiques dévolue aux syndicats, et celle portant sur des objectifs politiques, relevant des partis ouvriers parlementaires, de même qu'elles permettaient que ces organisations de masse se maintiennent de façon permanente.

Tout autre est le caractère de la lutte dans la période actuelle de déclin du capitalisme. La défense de la condition ouvrière se lie et débouche directement sur la crise générale de la société; l'aménagement et les réformes cèdent devant l'impératif de la nécessité de la transformation totale de l'ordre social; l'absence de réformes durables possibles, tout ceci rend caducs les anciens types d'organisation et les transforme en forces conservatrices du régime actuel.

Pour les nouveaux objectifs de la lutte, l'organisation d'une fraction de la classe ouvrière est absolument insuffisante, ces objectifs ne pouvant être réalisés que par la participation effective et active de l'ensemble de la classe. Cette lutte

révolutionnaire qui remet en cause les fondements mêmes de la société capitaliste, abolit toute séparation entre objectifs économiques et objectifs politiques. Elle ne peut non plus s'appuyer sur des organisations de masse permanentes édifiées dans le cadre du régime actuel.

Il s'impose donc la nécessité d'une organisation d'un type nouveau, susceptible d'unifier et d'englober tous les ouvriers appelés à prendre directement en charge les destinées de leur lutte et l'ensemble de la société. Ce nouveau type d'organisation est celui des Conseils Ouvriers, dont les comités de grève élus pour la durée de celle-ci et révocables à tout moment ne sont que la préfiguration tant que la lutte reste limitée.

6/ L'inéluctable bureaucratisation des anciennes organisations devenues depuis longtemps des rouages de la société capitaliste a suscité une répulsion croissante amplement justifiée contre toute tendance à la bureaucratisation. Cette réaction comporte cependant un danger, dans la mesure où certains tendent à identifier bureaucratie et organisation de même qu'avec une superficialité d'esprit invraisemblable, ils identifient spontanéité à désorganisation anarchique et concluent à l'alternative spontanéité ou organisation.

Le mouvement spontané des masses; cela veut dire que les masses n'entrent pas dans la lutte sur injonction ou sur ordre d'une organisation extérieure ou séparée d'elles mais qu'elles sont amenées dans la lutte par une aggravation des conditions de vie qui leur sont devenues insupportables. Mais pour mener cette lutte, elles sont également obligées de l'organiser, autrement dit, de s'organiser elles-mêmes pour la mener à bien.

Contrairement aux têtes chaudes et vides qui exultent la spontanéité synonyme de non-organisation, et voudraient maintenir les ouvriers dans cet état, nous opposons l'idée que la spontanéité de la lutte est le mouvement même de la tendance vers l'organisation.

### DU ROLE DES REVOLUTIONNAIRES.

1/ Les révolutionnaires sont des éléments de la classe. Ils sont la manifestation d'un processus de prise de conscience qui s'opère dans la classe.

2/ La conception des révolutionnaires apportent de l'extérieur la conscience socialiste au prolétariat (conception Kautsky-Lénine) est à rejeter catégoriquement. Cette conception est fondamentalement idéaliste car elle maintient la séparation entre l'existence sociale de la classe d'une part et sa conscience d'autre part, et ce, non seulement à leur origine, mais encore tout au long de leur développement. Elle est de nature bourgeoise, car elle reproduit au sein de la classe ouvrière tant en théorie que dans la pratique, des rapports bourgeois de séparation, de sélection, de spécialisation de hiérarchie et de domination, d'une minorité destinée à diriger et à imposer sa direction à l'ensemble de la classe.

3/ Non moins fautive et non moins à rejeter est la conception ouvriériste d'origine syndicaliste révolutionnaire qui prétend que la prise de conscience de classe est le fait de chaque ouvrier pris isolément de par sa situation individuelle dans la production.

Cette conception mécaniste ne conçoit la classe que comme une SOMME d'individus s'additionnant, et la conscience de classe comme autant de consciences personnelles liés à des intérêts particuliers, affaire de chaque individu.

Si la première conception sépare la conscience de la classe et fait de cette dernière un simple support matériel d'une conscience venue on ne sait trop d'où, la seconde conception tend à dissoudre la classe dans une poussière d'individus et, où la conscience, l'organisation, et l'action cessent d'être un fait social pour n'être plus que le résultat des intérêts, des volontés et des intelligences des individualités

isolées et rassemblées au GRE LU HASARD.

4/ La classe est une donnée objective, produit social historiquement déterminé par le degré atteint dans le développement des forces productives de la société des rapports de production et de la division du travail qui s'ensuivent nécessairement. Les relations qui s'établissent entre les hommes: relations de solidarité, d'opposition et d'antagonisme, ne sont donc pas des relations individuelles, mais des relations sociales telles que la société les a fait surgir, dans lesquelles l'individu s'intègre et sur lesquelles l'individu isolé, -quels que soient son intérêt et sa volonté- n'a pas de prise.

La conscience individuelle, partant de la situation individuelle, n'est donc qu'une fausse conscience. Il ne peut y avoir de conscience réelle- la perception raisonnée de sa situation- que partant de la situation sociale globale dans laquelle l'individu se trouve inclus. Dans une société fondée sur la division en classes, toute conscience ne peut être qu'une conscience de classe, même si cette conscience se manifeste et s'exprime à travers la pensée et l'action des individualités.

5/ Les révolutionnaires existent parce qu'il existe une classe en DEVENIR révolutionnaire. Ce ne sont pas les révolutionnaires qui font de leur classe une classe révolutionnaire, c'est l'obligation historique dans laquelle se trouve cette classe d'agir révolutionnairement. La prise de conscience qui s'opère en elle de cette nécessité et de son rôle, se manifeste en faisant surgir en son sein des courants et des groupes révolutionnaires. En d'autres termes, par le surgissement des tendances révolutionnaires, la classe manifeste le processus de son développement et de sa vitalité révolutionnaire.

Secrétés par la classe, les révolutionnaires le sont en vue d'une fonction active dans la vie et le devenir de la classe. Il est évident que la prise de conscience nécessaire ne s'opère pas d'emblée, ni simultanément dans tous les membres de la classe. Comme pour tout autre corps vivant, nous assistons ici également à un processus plus ou moins long, constamment favorisé ou contrarié par les conditions générales dans lesquelles ce processus se développe.

Rien n'est plus aberrant que cette conception selon laquelle les révolutionnaires, c'est-à-dire les éléments parvenus à une plus ou moins grande conscience de classe n'ont d'autre rôle que celui de se mettre de côté au fur et à mesure de leur formation et de se maintenir en réserve comme un corps d'armée dans l'attente du jour J.

Le révolutionnaire n'est pas seulement un produit, une résultante de ce processus, il en est également un facteur actif. Il est autant une conséquence qu'une condition de la lutte de classe.

6/ Le révolutionnaire n'est révolutionnaire que pour autant qu'il est conscient de sa fonction et qu'il s'emploie à la réaliser effectivement. En plus d'être un élément participant le plus résolument et le plus activement dans la lutte constante de la classe, il a pour fonction essentielle d'œuvrer pour le développement de la conscience théorique de la classe et dans la classe.

7/ Pas plus que toute autre, cette fonction n'est et ne peut être une oeuvre individuelle. Appelés à une tâche nécessaire à la classe, cette tâche ne peut s'accomplir que collectivement, et d'une façon organisée donc, parce qu'il n'y a pas de conscience réelle en dehors d'une praxis, c'est-à-dire indépendamment d'une action, et qu'il n'y a pas d'action tant soit peu efficace qui ne soit organisée.

L'organisation politique est donc la condition qui rend possible l'accomplissement de la fonction des révolutionnaires en même temps qu'elle est leur oeuvre consciemment voulue et réalisée. Elle est par sa nature un fait objectif et subjectif à la fois, une nécessité et une liberté indissolublement liées.

8/ Du fait de la constatation évidente que les organisations politiques (ou

partis) ont trop souvent dégénéré au cours de l'histoire du mouvement ouvrier, en commençant par se rendre "indépendantes" de la classe, s'imposant ensuite à elle pour finir par devenir des forces contre la classe ouvrière, certains tirent la conclusion que l'organisation politique des révolutionnaires, distincte de l'organisation générale de la classe est par elle-même un phénomène nocif. Aussi combattent-ils avec acharnement toute tendance à l'organisation politique, les dénôçant comme autant de tentatives de main-mise bureaucratique sur la classe pour leurs intérêts propres, dénoncent les interventions de ces organisations comme autant de viols de la classe et ne sont pas loin de vouloir interdire leur existence. Cependant, c'est là plus une réaction sentimentale qu'une argumentation valable.

D'abord, une constatation aussi évidente soit-elle n'est pas suffisante en soi et ne démontre rien. Il faut analyser et expliquer un fait pour le comprendre et en tirer les conclusions qui s'imposent. La simple constatation prise comme argument ne dépasse pas la profonde philosophie du petit boutiquier affirmant que "les hommes feront toujours la guerre parce qu'ils ont toujours guerroyé dans le passé". Une telle "argumentation" si elle vaut pour l'organisation révolutionnaire vaut pour la classe ouvrière dans son ensemble. En effet, il est facile de constater qu'à ce jour, la classe ouvrière s'est manifestée plutôt en défenseur qu'en destructeur de l'ordre capitaliste et que dans des moments aussi tragiques que décisifs comme la première et la deuxième guerre mondiale impérialiste, les classes ouvrières dans leur quasi totalité se sont trouvées aux côtés de leur bourgeoisie nationale et non contre elle. S'en suit-il qu'il doit toujours en être ainsi?

Si les organisations révolutionnaires dégèrent, ce n'est pas à cause de leur nature "maléfique" en soi, mais cela est dû d'une part à des raisons historiques à des circonstances et des conditions précises de la lutte de classe qu'il importe d'éclaircir minutieusement, et d'autre part, à une fausse conception de leur fonction et du rôle qu'elles s'attribuent à l'intérieur de la classe.

Ensuite, ce qui doit retenir notre attention bien plus que la simple constatation de la dégénérescence des organisations politiques, c'est le fait qu'en dépit et malgré les dégénérescences successives explicables par ailleurs, la classe ouvrière ne cesse de fomenter la création de nouveaux groupements en son sein, ce qui ne s'explique que par la nécessité absolue éprouvée par la classe de se donner une expression théorique politique correspondant à ces intérêts fondamentaux de classe.

Pour être une classe exploitée économiquement, le prolétariat est forcément soumis à l'influence de l'idéologie de la classe dominante dans la société. La lutte effective pour son émancipation est impossible sans un effort théorique qui lui permet de se dégager de l'influence et de la pression idéologique de la classe ennemie qui pèsent sur elle de tout leur poids.

9/ L'ouvriérisme ignore la réalité complexe, difficile et contradictoire dans laquelle se meut la classe ouvrière. Aussi se fait-il de celle-ci une image aussi idéalisée que trompeuse, l'image d'une classe homogène accédant automatiquement, individuellement et simultanément à la conscience. La crainte superstitieuse et l'aversion qu'il éprouve pour toute tentative d'organisation politique fait que l'ouvriérisme tourne le dos à une activité révolutionnaire essentielle: la recherche d'une cohérence théorique, et se contente de la flatterie la plus plate, vidant de leur contenu des formules telles que "les ouvriers par eux-mêmes".

10/ Pour paradoxal que cela puisse paraître, il n'en est pas moins vrai que l'ouvriérisme relève de la même démarche que le pur léninisme. Pour l'un comme pour l'autre, classe ouvrière et organisation politique sont extérieures l'une à l'autre, en même temps qu'elles peuvent se substituer entre elles par simple identification.

La différence entre eux réside dans le fait que là où pour le léninisme c'est l'organisation politique existant séparément de la classe qui se substitue à celle-ci, pour l'ouvriérisme, ce sont les ouvriers dans leur situation économique, chargés de toutes les vertus, qui se séparent des tendances et éléments politiques organisés et se suffisent à eux-mêmes.

Là où léninisme et ouvriérisme pensent et opèrent en termes de séparation et identification absolus les révolutionnaires opposent une conception faisant intervenir des fonctions distinctes mais inséparables dans l'unité totale. Là où entre organisation des révolutionnaires et classe, les uns et les autres voient une opposition stérile ou une identification aussi stérile que dangcreuse, les révolutionnaires découvrent une relation nécessaire et féconde entre le tout et une partie du tout.

II/ Une organisation fondant ses activités sur la seule information est une organisation qui n'est pas venue à terme. Se refuser à intervenir comme organisation, s'est prêcher la castration volontaire, c'est faire de l'impuissance son idéal.

La classe ouvrière attend de ses éléments révolutionnaires une intervention et une participation active à l'élaboration de ses positions politiques et à leur diffusion parmi les ouvriers.

Une telle organisation n'a rien de commun avec un activisme s'agitant dans le vide, ni avec la prétention mégalomane d'être la CONSCIENCE, le guide prédestiné, et d'avoir des exigences bureaucratiques l'imposant comme dirigeante à la classe.

Une telle organisation rejette catégoriquement la conception de la troisième Internationale selon laquelle " le pouvoir politique ne peut être pris, organisé et dirigé que par un parti politique " ( Résolution du 2ème Congrès de l'I.C. sur le rôle du parti dans la révolution prolétarienne ). Elle lui oppose une conception selon laquelle c'est la classe en elle-même, organisée en Conseils Ouvriers qui prend le pouvoir.

Une telle organisation, si elle n'a aucune intention d'être ou de devenir une direction, ne saurait se réduire à une mutuelle d'information des luttes particulières et locales.

Sa raison d'être est de représenter dans toutes les luttes les idées motrices générales des buts finaux du mouvement et de la voie qui y conduit.

Les normes de fonctionnement interne d'une telle organisation découlent nécessairement de la conception qu'on a de sa raison d'être et de ses tâches.

C'est dire qu'une telle organisation révolutionnaire politique et active, ne saurait reproduire en son sein, les rapports bureaucratiques et hiérarchiques propres à toutes les organisations classiques connues.

---

- d'A.. -

Techniques d'expression, d'actions. Nous ne donnons que le plan de ce texte qui a fait l'objet d'un tirage séparé et que nous adresserons à tout camarade qui le demandera.

- Inscriptions sur les murs: craies - bombes peinture.
  - Étiquettes avec inscription ou marqueur.
  - l'affiche.
  - la sérigraphie simple
  - la serigonne
  - sérigraphie précise
  - tracts
  - bande dessinée
  - les marqueurs
  - affiches
  - les animaux, les légumes, et l'action
  - pratique du sabotage administratif
  - lieux.
-

/ A PROPOS d'UN COMITE DE MAI /

Le Comité Inter-entreprise de Paris (Censier) -

Le texte qui suit est une contribution à l'examen critique de ce qui s'est passé dans ce comité. Mais, à partir de cette expérience, il développe des idées beaucoup plus générales sur ce que peut être l'activité d'un groupe. Il a été rédigé distinctement de deux autres textes sur le même sujet:

- l'un d'eux paru dans Lutte de Classe - bulletin du groupe de Liaison et d'Action des Travailleurs (G.L.A.T.) - les camarades qui désireraient être fixés sur la plate-forme d'action de ce groupe peuvent leur demander le texte: " Pour un regroupement révolutionnaire".  
qu'ils avaient diffusé dans le groupe inter-entreprise fin février 69.  
( Dans la Mée hol - 4 rue Clavel, 75 Paris - 19è ).
- l'autre paru dans I.C.O. (N° 82- Juin 69, p.16).

RAPPORT GENERAL DE LA PRODUCTION AVEC LA DISTRIBUTION  
L'ECHANGE et la CONSOMMATION.

CONSTATATIONS PARTICULIERES:

1/ Il est devenu évident pour tout le monde qu'Inter entreprise se transforme sous sa forme actuelle, en néo-syndicalisme; notre existence est de moins en moins déterminée par notre insatisfaction de prolétaires comme cela pouvait être en Mai et Juin, mais par la connerie des groupes extérieurs à nous-mêmes (groupes, partis, syndicats). Dans la mesure où notre pratique est déterminée par les cons de l'extérieur nous faisons partie de ces cons en abandonnant la propre réalité de notre existence. Nous ne sommes pas le groupe d'ouvriers autonomes, nous sommes une minable opposition syndicale qui se réunit en dehors des syndicats.

2/ Notre activité n'est pas une activité révolutionnaire sociale mais une activité militante avec tout ce que cela implique de parcellaire et de traditionalisme. Cela nous transforme en "élite prolétarienne" qui au lieu de se déterminer en fonction de ce qui est révolutionnaire (nous-mêmes) se détermine par rapport à ce qui n'est pas révolutionnaire (les autres) ce qui nous amène à faire de la pédagogie (même pas active) par rapport à nos camarades d'entreprise.

3/ Cela entraîne les "intellectuels" qui ont rejoint nos rangs à devenir les plus cons des intellectuels dans la mesure où ils font du suivisme ouvrieriste ou exhibent une attitude volontariste néo-bolchévique. Bien qu'ils se défendent d'être ouvrieristes ils ne peuvent être que cela dans la mesure où les ouvriers d'Inter-entreprise ne sont eux-mêmes que cela, ou alors ils ne le sont pas, mais cela veut dire qu'ils viennent nous noyauter. -mort aux récupérateurs.-

4/ Nous avons tendance à prendre la quantité des C.A. représentés à Inter-entreprise pour la qualité d'Inter-entreprise. ( A voir avec quelle joie nous prétendons accrocher une demi-douzaine de signatures de C.A. au bas d'un tract qui ne peut émouvoir que les étudiants trotskistes).

Tant que nous voudrons prouver combien nous sommes, c'est ce que nous ne seront pas.

5/ Il faut bien distinguer entre INFORMATION et ACTION. C'est déformer la qualité de l'INFORMATION que de vouloir l'accaparer en tant qu'ACTION; c'est déformer l'action en voulant en faire de l'information, jusqu'à présent information et action sont deux moments de la pratique.



6/ Depuis que nous avons réglé leurs comptes aux différentes tendances politicardes (trotskistes, M.L., Taupistes et Glatouilleurs, etc..) apparaît l'art pour meubler les vides créés par la disparition de ces oppositions, des "soucoupes volantes" pour "ouvriers révolutionnaires" et certains de s'extasier devant le sérieux des grèves estudiantines, de se polariser sur les mouvements publicitaires de la CGT, de vouloir faire des tracts régionaux sur la journée de la CGT alors que l'échec était évident avant même que l'idée ait mûri dans la tête de Séguy. Et tous de remplir les silences avec des manifestations à la gare de l'Est qui n'ont pas lieu.

Il ne s'agit pas de nier l'importance des actualités politiques du "Monde" ou du "Nouvel Observateur" mais leurs mises en vedettes à grands coups de trompettes nous font perdre de vue notre propre existence et l'orientation de notre existence qui est au moins aussi importante que l'activité de la CGT ou CFDT.

7/ Nous faisons abstraction de la vie quotidienne en mettant en avant les mythes idéologiques d'ouvriérisme, syndicalisme, politique, économique, revendicatif, etc..

Cela vient du fait que nous considérons les ouvriers "les autres" et non pas les ouvriers "nous-mêmes". Nous n'existons pas par rapport aux syndicats ou aux partis, nous existons nous-mêmes, nous sommes une couche sociale, nous devons nous définir nous-mêmes, la CGT ou les trotskistes se foutent bien de nous pour déterminer leurs lignes de conduite, nous n'avons que faire de ces gens pour déterminer la nôtre.

8/ Cette abstraction que nous faisons de la vie quotidienne (de notre propre quotidienneté) nous empêche d'exprimer, de définir nos propres revendications de tendance la plus radicale du mouvement ouvrier et nous transforme nous et nos capacités d'actions en aboyeurs rejoignant les autres aboyeurs dans la grande compétition inter-groupusculaire. Nos exigences sociales et humaines se transforment en un spectacle militant, propagandiste, pédagogique, que rien ne distingue plus comme en Mai, des groupuscules trotskistes, M.L., etc.. Notre existence devient tributaire d'un combat sacrifié qui ne laisse même pas entrevoir le paradis avant 500 ans.

9/ Par là même, notre pratique pour la satisfaction de nos besoins, de notre corps, se transforme en constatation profanée de notre impuissance à être nous-mêmes la fraction la plus résolue et la plus consciente de la classe ouvrière.

10/ "Le mouvement réel existe, nous sommes dans le mouvement réel.." etc.. Mais des tas de gens sont et participent à cette réalité mouvante - les ouvriers syndiqués, les communistes, les télévisimistes, les voituristes, les tiercéistes, etc.. Devons-nous constater, subir ce mouvement réel sous nos yeux, sous nos fesses (autrement dit être en dehors) ou devons nous être dans ce mouvement en l'influençant par notre propre existence qui elle aussi est réelle (avoir notre pratique en fonction de nos revendications, de nos besoins les plus radicaux, du mouvement réel qui ne se déroule pas sous nos yeux mais dans nos corps). Peut-être que le mouvement réel n'aboutira révolutionnairement que dans 500 ans, mais qu'au moins notre lutte présente ne soit pas un sacrifice mais un début de jouissance.

### CONSTATATIONS GENERALES.

II/Sur quelles bases doit se faire la liaison entre les ouvriers révolutionnaires et les intellectuels révolutionnaires??

Il me semble que cette liaison doit se faire à partir de nos existences sociales respectives déterminées par la place occupée dans les moyens de production et la hiérarchie de l'intelligence légale en tant que privilège.

Nos existences sociales respectives si elles peuvent être révolutionnaires, doivent déterminer chez les uns et les autres des besoins révolutionnaires communs

qui ne sont pas des besoins spécialisés, d'ouvriers syndicalistes ou d'intellectuels au service du peuple, mais des besoins sociaux humains basés déjà sur une nouvelle réalité au-delà des classes.

Il ne s'agit pas pour les "intellectuels" révolutionnaires de se pencher sur le mouvement ouvrier, de l'aimer ( nous n'avons nul besoin d'être aimé de cette façon maternelle) mais de lutter sur le terrain de leur propre contradictions sociales et Youppih! si les deux combats se rejoignent.

I2/ Nous travaillons tous (ou presque) comme salariés dans des entreprises. Sur le lieu de nos entreprises, nos existences sociales sont déterminées par les rapports de travail imposés, c'est-à-dire par la manière dont nous ressentons pratiquement dans nos corps et nos pensées, ces rapports et la manière dont nous y réagissons. C'est également la manière dont nous vivons, tout ce qui entoure notre univers de travailleurs - transports en commun, famille, loisirs, amour, etc. - D'autre part, une trentaine de travailleurs (nous) venant d'entreprises différentes, se réunissent toutes les semaines dépassant par ce fait (même inconsciemment) les rapports sociaux le cloisonnement, la séparation imposée.

Tant que chacun se contente de décrire ce qui se passe, ce qu'il fait dans son entreprise propre, le cloisonnement en séparation subsiste.

Le problème est donc de savoir si des travailleurs issus d'entreprises différentes se réunissant régulièrement, peuvent avoir entre eux une unité pratique et théorique, si ces travailleurs peuvent avoir une existence SOCIALE et des buts communs en dehors de leurs boîtes respectives.

#### POINTS A DISCUTER:

- la pratique des travailleurs est-elle la pratique d'individus salariés ou la pratique (économique, syndicaliste) d'êtres sociaux revendiquant la totalité de leurs désirs?

- notre pratique doit-elle être limitée à l'espace de l'exploitation (structure de travail) ou à l'espace de la vie sociale (transport, urbanisme, sexualité, etc...)?

- Devons-nous rester dans notre rôle de travailleurs ou déjà transgresser celui-ci par le caractère radical et total de nos revendications, de notre pratique qui nous fait prétendre à plus qu'une satisfaction économique, à une satisfaction d'être humain.

I3/ Nous devons nous méfier de la tendance à l'identification, c'est-à-dire à la reconnaissance du confort à l'intérieur de notre groupe "privilegié", qui nous transforme en groupe fermé, hermétique par rapport à l'extérieur où nous apparaissions non pas comme un mouvement des contradictions sociales en marche, mais comme un groupuscule structuré existant en lui-même et pour lui-même, et où tout individu venant pour la première fois se sent étranger aux problèmes débattus. Cette "apparence réelle" ne peut que nous freiner, nous handicaper dans nos relations avec le milieu extérieur qui est le milieu "vrai" de la répression, de l'aliénation mais aussi de la libération.

#### TACHES IMMEDIATES et PERSPECTIVES

- définir le plus rapidement possible nos besoins et revendications de tendance radicale jusqu'ici inexprimés.

- Rédiger une plate-forme Pratico-théorique, définissant notre position sociale par rapport aux autres couches sociales.

- regrouper tous les efforts encore isolés sur les bases d'une pratique de classe.

- Etablir des contacts avec différents "groupes gauchistes" existant

## SUR L'IDEOLOGIE ULTRA-GAUCHE

"Ce n'est pas seulement dans ses réponses, mais dans les questions elles-mêmes qu'il y avait une mystification".

K. MARX (Deutsche Ideologie)

Ce texte a été rédigé pour les réunions nationale et internationale organisées en juin et juillet 1969 à l'initiative d'I.C.O. Il ne fait aucun doute que l'un des buts essentiels de ces réunions sera de "coordonner" l'activité de divers groupes ultra-gauches existant en France et dans le monde. Mais d'emblée une question se pose : quelle activité ?

On ne peut coordonner que des travaux allant dans un même sens, tournant autour des mêmes préoccupations, ce qui n'implique pas bien entendu un accord théorique total, mais suppose en tout cas une discussion; et cette discussion ne peut porter que sur le fond. C'est pourquoi nous proposons en préparation de ces réunions une contribution théorique portant sur deux points essentiels et étroitement liés (et qui n'en font en réalité qu'un seul) : le problème dit de "l'organisation" et le problème du contenu du socialisme. En somme le moyen et le but du mouvement révolutionnaire. Le courant ultra-gauche (nous indiquerons dans quelques lignes ce que nous entendons par là) s'est prononcé et défini sur ces deux points. Nous voudrions ici réfléchir sur les solutions qu'il propose.

Bien loin de nous éloigner du travail concret, notre démarche est selon nous la seule façon de permettre une "coordination" réelle du travail des différents groupes ultra-gauches présents aux réunions nationale et internationale. Tous les ultra-gauches pour lesquels l'activité révolutionnaire est réellement un problème pratique ne peuvent que se poser le problème théorique de l'orientation générale de leur travail.

Il est clair que notre critique devra être, entre autres, historique : nous ne voulons pas avant tout opposer des idées à d'autres idées, mais situer historiquement les conceptions que nous examinons. Cela est d'autant plus justifié que les conceptions en question se définissent par une référence constante à un passé bien précis et à des théories issues d'une certaine période de l'histoire du mouvement ouvrier.

Qu'est-ce en fait que le courant ultra-gauche ? Le produit et l'un des aspects du mouvement révolutionnaire qui suivit la première *guerre* mondiale et ébranla l'Europe capitaliste sans la détruire de 1917 à 1921-23. Les idées ultra-gauches ont leurs racines dans ce courant des années 20, qui exprimait lui-même la lutte de dizaines de milliers d'ouvriers révolutionnaires en Europe. Il s'agit avant tout d'un mouvement minoritaire qui s'opposait à l'orientation générale du mouvement révolutionnaire mondial. Le terme lui-même est significatif : il y a la droite (les sociaux-patriotes Ebert, Longuet ...), le centre (Kautsky, la majorité du P.C.F.), la gauche (Lénine et l'I.C.), et les ultra-gauches. Le courant ultra-gauche se définit donc de prime abord comme oppositionnel : opposition au sein du K.P.D., de l'I.C. Ce mouvement minoritaire s'affirme en s'opposant à la majorité de l'I.C., aux thèses qui triomphent dans le mouvement communiste international : c'est-à-dire au léninisme. Le courant ultra-gauche tire avant tout sa force du mouvement révolutionnaire en Allemagne, aux Pays-Bas; les appuis qu'il possède en France, en Grande-Bretagne sont de peu de poids. (Nous mettons délibérément de côté pour l'instant la gauche italienne, le "bordiguisme", que nous n'incluons pas dans l'ultra-gauche pour plus de commodité et examinerons un peu plus loin. Nous prenons en quelque sorte comme "critère" de l'ultra-gauche l'opposition de gauche au léninisme dans son ensemble, en tant que théorie et pratique.)

Une étude du mouvement ultra-gauche montre qu'il est loin d'être monolithique (voir la brochure d'I.C.O. sur le mouvement des conseils en Allemagne). Par ailleurs ses différentes tendances évoluèrent selon les années et les circonstances : par exemple la "réponse à Lénine" de Görter (republiée récemment) développe une conception du parti que l'essentiel du courant du "socialisme de conseils" n'adopte pas. Sur les deux points fondamentaux ("l'organisation" et le contenu du socialisme) nous n'étudions donc que les idées retenues par le développement ultérieur de ce courant et donc par les groupes ultra-gauches actuels, dont I.C.O. offre sans doute l'un des meilleurs exemples.

Les conceptions ultra-gauches en matière d'organisation sont le produit à la fois d'une expérience pratique (les luttes ouvrières en Allemagne surtout) et d'une critique théorique (la critique du léninisme). On sait que pour Lénine le mouvement ouvrier ne peut être révolutionnaire par lui-même : il faut un parti qui lui apporte la "conscience de classe", la "conscience socialiste". Le problème révolutionnaire central consiste à forger une "direction" capable de mener les ouvriers à la victoire. En s'efforçant de théoriser l'expérience des organisations d'usine en Allemagne, les ultra-gauches opposèrent à la théorie léniniste la conception selon laquelle la classe ouvrière n'a nul besoin d'être dirigée par un parti pour être révolutionnaire. La révolution serait l'oeuvre des masses organisées en conseils ouvriers et non d'un prolétariat guidé et contrôlé par des révolutionnaires professionnels. Le K.A.P.D., dont Görter théorise l'activité dans sa "réponse à Lénine", concevait encore son rôle comme celui d'une avant-garde organisée en dehors des masses (non de les diriger comme dans la théorie léniniste). Mais cette conception était elle-même dépassée par certains ultra-gauches opposés à la dualité parti/organisation d'usine : les révolutionnaires ne devaient pas chercher à se regrouper en organisations spéciales distinctes des masses. Cette thèse conduit à la création en 1920 de l'AAUD-E qui reprochait à l'AAUD d'être "l'organisation de masse" du KAPD. Le communisme des conseils et en premier lieu son théoricien le plus brillant, Pannekoeck, devait retenir les idées de l'AAUD-E; c'est également sur cette conception que se fonde le travail d'ICO : tout regroupement de révolutionnaires en dehors des organes créés par les ouvriers eux-mêmes, et qui tente de se donner une ligne et de formuler une théorie cohérente et globale, ne peut finalement que se poser en direction des ouvriers. Les révolutionnaires font donc seulement circuler des informations, établissent des contacts, mais n'essaient jamais en tant que groupe d'élaborer une théorie et une orientation d'ensemble.

Le contenu du socialisme a été conçu lui aussi à partir de l'expérience prolétarienne de l'époque et de la critique du léninisme. Les ultra-gauches voyaient en Allemagne et en Russie le développement prodigieux des conseils d'usines, des conseils ouvriers. En Allemagne les conseils restèrent sous la domination politique des réformistes. En Russie les tâches qu'ils purent remplir furent limitées au contrôle ouvrier (1917 et début 1918) et le mouvement fut ensuite liquidé. Les bolcheviks, disait Lénine, doivent administrer la Russie. Un appareil bureaucratique se forma peu à peu pour gérer l'économie russe. Les ultra-gauches dénoncèrent cette caricature du socialisme et posèrent ce qui devait rester leur thèse fondamentale en la matière : le socialisme n'est pas la gestion de la société par une minorité d'"administrateurs"; mais par les masses ouvrières organisées en conseils. Le socialisme, c'est la gestion ouvrière. Cette conception est restée au centre des idées ultra-gauches. Ainsi la critique du Parti se relie-t-elle à la critique du "socialisme" russe. Au parti, instrument de prise du pouvoir et de gestion de la société socialiste, les ultra-gauches substituèrent les conseils ouvriers.

Sur ces deux points le courant ultra-gauche s'est fondé dans les années 20 à partir d'une critique du léninisme. On peut se demander si cette critique n'a pas été, tout comme ce qu'elle critiquait, le produit d'une époque; et si elle ne porta pas la marque des limites de cette époque. Le courant ultra-gauche a-t-il analysé le léninisme en profondeur ? Ou bien n'en a-t-il pris que le contrepied sans vraiment en atteindre les racines ?

+ de les éclairer et

## 1°) LE PROBLEME "DE L'ORGANISATION".

Le point de départ méthodologique de la théorie léniniste du parti est une distinction que l'on trouve chez tous les grands théoriciens socialistes de l'époque, et même chez Engels à la fin de sa vie : selon cette distinction, le "mouvement ouvrier" et le "socialisme" (c'est-à-dire les idées, la doctrine, le marxisme, le socialisme scientifique, etc. - on peut appeler cela de diverses manières) sont deux choses radicalement différentes et séparées. Il y a les ouvriers et leurs luttes quotidiennes; il y a le socialisme, les révolutionnaires. Il faut, dit Lénine reprenant Kautsky, "introduire" les idées révolutionnaires en milieu ouvrier. Mouvement ouvrier et mouvement révolutionnaire sont coupés l'un de l'autre. Il faut les unir, assurer la direction des ouvriers par les révolutionnaires professionnels. Pour ce faire les révolutionnaires se regroupent séparément et interviennent "de l'extérieur" dans le mouvement ouvrier. L'analyse de Lénine plaçant les révolutionnaires en dehors du mouvement ouvrier se fonde sur une constatation apparemment évidente : les révolutionnaires semblent être dans un tout autre monde que celui où se déroule la vie quotidienne des ouvriers. Or Lénine ne fait que s'appuyer sur cette apparence sans aller au fond des choses : le mouvement révolutionnaire, la dynamique qui mène vers le communisme, est produit par la société capitaliste. C'est à partir de là que Marx avait élaboré sa conception du parti. Le terme parti revient souvent sous la plume de Marx : il faut distinguer entre les principes qu'il pose et les analyses de conjoncture sur l'évolution du mouvement ouvrier de son époque. Il ne fait aucun doute que certaines de ces analyses étaient fausses (par exemple sur les syndicats). D'autre part il n'y a pas un texte où Marx affirmerait : voici ce que je pense sur le parti, mais un grand nombre de remarques dispersées dans toute son oeuvre. Les exégètes peuvent donc s'en donner à coeur joie: il nous semble cependant qu'un point de vue global se dégage clairement de tous ces textes. La société capitaliste produit d'elle-même un parti communiste, qui n'est que l'organisation du mouvement objectif (c'est-à-dire indépendant de la "conscience" au sens de Kautsky et de Lénine) qui pousse cette société vers le communisme (nous verrons plus loin ce qu'est, et en tout cas ce que n'est pas, le communisme). En période de paix sociale l'équilibre de la société reste stable, les éléments du système se soutiennent et aucune rupture n'est possible. Dans ces conditions le mouvement révolutionnaire est réduit à quelques aspects limités et même à première vue dérisoires : quelques luttes ouvrières qui vont assez loin pour remettre en cause certains fondements de l'ordre établi (par exemple de nos jours la remise en cause des syndicats); également des révoltes brutales qui souvent ne proviennent pas des ouvriers, mais de certaines couches de la paysannerie par exemple, ou même aujourd'hui des étudiants, bien que ces révoltes ne jouent que le rôle que la situation générale de la société leur donne à ce moment-là; enfin de petits groupes, et même des individus isolés, ce qu'on appelle "les révolutionnaires". Nous sommes en ce moment dans une telle situation. Mais il n'y a pas d'un côté "les ouvriers", de l'autre "les révolutionnaires" : ou plutôt, si les révolutionnaires semblent coupés du prolétariat, c'est que précisément le "prolétariat" n'existe pas dans une telle période. La définition de Marx est capitale : LE PROLETARIAT N'EXISTE QUE S'IL EST REVOLUTIONNAIRE. En période "calme", lorsque le capital fait fonctionner la société et y règne en maître, il n'y a qu'un ensemble de gens contraints de vendre leur propre force de travail, mais pas de prolétariat. Le prolétariat, produit par le développement de la forme de production marchande, ne peut se manifester en tant que tel, c'est-à-dire en tant que classe, que dans une situation où il y a rupture de l'équilibre social. En fait tout mouvement révolutionnaire correspond à la société dont il est issu et à celle qu'il va instaurer : le mouvement communiste, le parti au sens de Marx, reflète en particulier la division travail manuel-travail intellectuel. Cette division, il ne la "choisit" pas; la base sur laquelle le capitalisme se développe la lui impose. En période de paix sociale, il y a des ouvriers révolutionnaires isolés dans leurs usines et qui font ce qu'ils peuvent sur le plan des luttes quotidiennes, de la critique du capitalisme et des institutions qui le soutiennent

en milieu ouvrier (syndicats, partis "ouvriers" réformistes). Ils y réussissent généralement assez mal, ce qui est tout à fait normal. Et d'autre part il y a des révolutionnaires (ouvriers et non-ouvriers) qui lisent et écrivent, et font ce qu'ils peuvent pour diffuser leur travail théorique : ils y réussissent généralement tout aussi mal, ce qui est tout aussi normal. Lénine voudrait que les "théoriciens" dirigent les "ouvriers"; ICO s'y refuse énergiquement et en conclut qu'il faut éviter tout travail théorique collectif. Mais le problème est ailleurs : révolutionnaires "ouvriers" et révolutionnaires "théoriciens" ne sont que deux aspects d'un même processus. En croyant voir là une profonde coupure, Lénine ne faisait que prendre l'apparence pour la réalité. Mais ICO ne fait que renverser l'erreur de Lénine, sans voir que cette prétendue séparation n'est qu'une illusion, comme le montre d'ailleurs l'avènement d'une période quelque peu révolutionnaire. Qu'avons-nous vu en Mai-Juin 1968 au centre Censier à Paris ? Un certain nombre de communistes "ultra-gauches", qui avant et après ces événements consacraient et consacrent l'essentiel de leur activité révolutionnaire à une critique théorique de la société capitaliste, ont travaillé avec une minorité ouvrière révolutionnaire. Ils ne sont pas venus se lier ni s'unir aux travailleurs. Ils n'étaient pas auparavant plus séparés des ouvriers que chaque ouvrier n'est lui-même séparé des autres ouvriers dans la situation d'atomisation de la classe ouvrière qui caractérise toute période non-révolutionnaire (comme on l'a souvent montré, les syndicats ne diminuent pas mais renforcent cette atomisation). Marx n'était pas plus séparé des ouvriers en écrivant Le Capital qu'en agissant dans la Ligue des Communistes et dans l'Internationale : en travaillant au sein de ces groupes il n'avait ni le besoin impérieux (comme Lénine), ni la crainte (comme ICO) de se constituer en direction de la classe ouvrière.

La conception marxiste du parti comme produit historique de la société capitaliste revêtant différentes formes selon les phases que traverse cette société permet de dépasser le dilemme nécessité du parti/crainte du parti.

Le parti pour Marx n'est que l'organisation spontanée (c'est-à-dire totalement déterminée par l'évolution sociale) du mouvement révolutionnaire issu du capitalisme. Le parti surgit spontanément du sol historique de la société moderne. La volonté et la crainte de "bréer" le parti sont aussi illusoire l'une que l'autre. Le parti n'a ni à être créé ni à ne pas l'être : il est pur produit historique. Le révolutionnaire n'a donc besoin ni de construire le parti ni de craindre de le construire. Nous verrons dans un instant les conséquences pratiques de ce point de vue. Examinons d'abord un argument souvent employé par les ultra-gauches.

Il faut se garder, disent-ils, de se constituer un parti : voyez ce qui est arrivé en Russie après 17. Justement : voyons. La révolution de 1917 a été effectuée par le parti au sens de Marx; quant au parti que Lénine avait voulu construire depuis Que Faire ?, il joua en permanence un rôle de frein entre février et Octobre. Lénine lui-même ne fut révolutionnaire en 1917 que parce qu'il rejeta Que faire ? dans sa pratique. Ensuite la faiblesse du prolétariat russe et l'absence de révolution en Europe contraignirent la révolution russe à remplir exclusivement les tâches de la révolution bourgeoise impossible. Le parti bolchévique (un parti selon la conception léniniste et non selon la conception marxiste) assura la direction du pays et la théorie léniniste du parti coupé des masses, "avant-garde consciente", qui possède le savoir et ... la conscience, servit de puissant paravent idéologique à la bourgeoisie d'Etat. Les ultra-gauches ont pris cette idéologie pour le fond du problème: il ne faut pas de parti, disent-ils, sans quoi on aboutit à ce qui s'est passé en Russie. En vérité ce n'est pas le parti de Lénine qui a entraîné la défaite de la révolution russe; c'est l'absence de révolution mondiale qui seule a pu donner au parti de Lénine le souffle qu'il avait bien perdu entre Février et Octobre. Car il faut distinguer entre le parti au sens de Marx et le parti bolchevique. On croit que c'est le parti bolchevique qui a fait la révolution d'Octobre 1917. C'est faux; le parti bolchevique, le parti de Lénine avait essayé de construire depuis plus de 15 ans la "direction des masses", "l'avant-garde", avait été mis, en tant que tel, sur la touche par l'élan des masses organisées (auxquelles se sont joints dès le début de nombreux bolcheviks). Seule la faiblesse de la révolution lui a ensuite,

presqu' aussitôt d'ailleurs après Octobre, remis tout le pouvoir. Alors l'appareil centralisé du parti bolchevique a pu diriger les masses et organiser la vie de la société russe. Les ultra-gauches ne comprirent pas cette distinction et l'on aboutit au refus pur et simple de toute activité cohérente collective (ICO). On se contenta d'adopter une position symétrique à celle de Lénine. Lénine avait voulu construire un parti; les ultra-gauches s'y refusaient. Pour ou contre la construction d'un parti : l'ultra-gauche ne faisait qu'apporter une réponse différente à une même question fautive. Pour nous il ne suffit pas de renverser l'optique de Lénine, il faut l'abandonner.

Sur le plan de l'activité ICO a également adopté une position exactement symétrique à celle de Lénine. Les groupes léninistes modernes (L.O. par exemple) tentent à tout prix d'organiser les ouvriers. ICO se contente de faire circuler des informations sans prendre jamais position collectivement sur un problème. Cette analyse d'ICO parue dans le n° 11 de l'I.S. nous semble juste (ce qui ne signifie pas bien sûr que nous acceptons l'ensemble de la théorie et de la pratique situationniste) :

"Nous avons beaucoup de points d'accord avec eux (les camarades d'ICO) et une opposition fondamentale : nous croyons à la nécessité de formuler une critique théorique précise de l'actuelle société d'exploitation. Nous estimons qu'une telle formulation théorique ne peut être produite que par une collectivité organisée; et inversement nous pensons que toute liaison permanente organisée actuellement entre les travailleurs doit tendre à découvrir une base théorique générale de son action. Ce que "La misère en milieu étudiant" appelait le choix de l'inexistence, fait par ICO en ce domaine, ne signifie pas que nous pensions que les camarades d'ICO manquent d'idées, ou de connaissances théoriques, mais au contraire qu'en mettant entre parenthèses ces idées, qui sont diverses, ils perdent plus qu'ils ne gagnent en capacité d'unification (ce qui est au fond de la plus haute importance pratique)" (p. 63).

Nous préciserons bientôt davantage quelles tâches révolutionnaires nous entreprenons.

## 2°) LE CONTENU DU SOCIALISME.

La révolution russe dût remplir la tâche de développer le capitalisme en Russie. Gérer l'économie du mieux possible devint le mot d'ordre principal. On s'attacha à former à partir des cadres du parti bolchevique et d'anciens "spécialistes" bourgeois un corps d'administrateurs efficaces. Les ultra-gauches en vinrent à l'idée que cette gestion par une minorité située au-dessus de la classe ouvrière ne pouvait être le socialisme : à la gestion bureaucratique ils opposaient la gestion ouvrière. On aboutit ainsi à une idéologie ultra-gauche cohérente dont les conseils ouvriers forment le centre : instruments de lutte, de prise du pouvoir et d'administration de la société future, les conseils occupent par exemple dans le livre de Pannekoek "Les conseils ouvriers" la place centrale réservée au parti chez Lénine. En fait cette conception nous oblige à réfléchir sur ce qu'est vraiment la société capitaliste : car avant de savoir ce qu'est le socialisme il nous faut savoir à quoi il s'oppose. La théorie de la gestion ouvrière nous présente avant tout le capitalisme comme un mode de gestion : l'important, c'est que l'économie est dirigée par une minorité de capitalistes et non par les masses ouvrières. Remplaçons donc les patrons par les ouvriers.

Mais le capitalisme est-il avant tout un mode de gestion ? La critique révolutionnaire du capitalisme amorcée par Marx ne met pas au premier plan la question de savoir qui gère le capital. Au contraire : Marx nous montre les ouvriers et les capitalistes comme simples fonctions du capital; il dit même que le patron n'est que le "fonctionnaire" du capitalisme : "le capitalisme n'est que le fonctionnement

du capital, et l'ouvrier celui de la force de travail". Les planificateurs russes, bien loin de diriger l'économie, sont au contraire dirigés par elle, et tout le développement de l'économie russe suit les lois objectives de l'accumulation capitaliste. En bref le "gestionnaire" est au service de rapports de production précis et contraignants. Le capitalisme n'est pas un MODE DE GESTION MAIS UN MODE DE PRODUCTION BASE SUR DES RAPPORTS DE PRODUCTION. Ce sont ces rapports qu'il faut détruire si l'on veut abattre le capitalisme. L'analyse révolutionnaire du capitalisme met au premier plan le rôle du capital dont les "dirigeants" de l'économie ne peuvent que respecter les lois objectives, en URSS comme aux U.S.A.

Quel est le mérite du Capital de Marx ? Celui de dégager avant toute autre chose un mouvement, le cycle historique qui part de l'échange exceptionnel de produits, passe par la production simple de marchandises où la loi de la valeur s'établit, se poursuit dans le capitalisme qui généralise cette loi, et s'achèvera par la négation de la loi de la valeur, par la suppression de tout échange dans la société communiste. Le capitalisme a généralisé l'échange sur toute la planète : la valorisation du capital, ainsi que les limites de cette valorisation, passe par la loi de la valeur. "Cette loi n'est autre chose que la loi qui ... maintient nécessairement le prix d'une marchandise égal à ses frais de production" : pour Marx cette loi n'est en somme que la dynamique même du système capitaliste. Son but est la production non pas de marchandises mais de capital : l'échange qui suppose au départ l'égalité se transforme en inégalité croissante compte tenu des conditions de production différentes. C'est en particulier pour cette raison que le capitalisme ne développe pas l'industrie des pays "sous-développés" et les laisse s'enfoncer dans la misère. L'important n'est pas de produire des valeurs d'usage susceptibles de satisfaire des besoins sociaux, mais de produire ce qui peut être échangé dans les meilleures conditions, et replacé dans la production pour y acquérir encore plus de valeur. Pourquoi notre monde engendre-t-il côte à côte la richesse et la pauvreté ? Non pas parce qu'il est mal géré, mais parce que la loi de la valeur ne laisse se développer que les industries rentables, c'est-à-dire celles dont les produits ont une valeur d'échange proche de la valeur socialement nécessaire mesurée en temps de travail. On ne construit une usine aux Indes, même si elle est nécessaire à la survie de la population, que si elle peut approcher la valeur d'échange moyenne et le profit moyen.

Mais en même temps l'analyse de Marx montre que la généralisation de ce mouvement amène sa destruction. Le capital a approfondi la socialisation de la production amorcée depuis l'apparition de l'échange. Le producteur immédiat ne importe quel produit tend à devenir chaque jour davantage l'humanité toute entière. Les forces productives se développent de façon fantastique; mais les valeurs d'usage continuent de ne circuler que par l'intermédiaire des valeurs d'échange : l'échange reste le lien social entre les hommes et les pays. Au fur et à mesure que le mode capitaliste de production développe les capacités infinies de production dont il est capable et socialise le processus même de la production, il sape dans sa base sa loi fondamentale : la loi de la valeur; il abolit à la fois la nécessité de l'échange des biens, et l'importance du "temps de travail socialement nécessaire" à la reproduction d'un bien, en fonction duquel se règle la proportionnalité de l'échange des marchandises. Les forces de production créées par le capitalisme rendent absolument périmée, irréaliste, la forme marchande de la répartition de la production sociale; la forme marchandise que revêtent tous les produits du travail social apparaît de plus en plus comme surimposée, comme une relique que la révolution prolétarienne devra balayer.

"L'échange de travail vivant contre du travail objectivé, c'est-à-dire la manifestation du travail social sous la forme antagonique du capital et du salariat, est l'ultime développement du rapport de la valeur et de la production fondée sur la valeur.



.... /

La prémisse de ce rapport est que la masse du temps de travail immédiat, la quantité de travail utilisée, représente le facteur décisif de la production de richesses. Or, à mesure que la grande industrie se développe, la création de richesses dépend de moins en moins du temps de travail et de la quantité de travail utilisée, et de plus en plus de la puissance des agents mécaniques qui sont mis en mouvement pendant la durée du travail."...

... "Avec ce bouleversement, ce n'est ni le temps de travail utilisé, ni le travail immédiat effectué par l'homme qui apparaissent comme le fondement principal de la production de richesses; c'est l'appropriation de sa force productive générale, son intelligence de la nature et sa faculté de la dominer, dès lors qu'il s'est constitué un corps social; en un mot le développement de l'individu social représente le fondement essentiel de la production et de la richesse."...

... "Le capital est une contradiction en procès : d'une part, il pousse à la réduction du travail à un minimum, et d'autre part il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse." ...

... "Il (le capital) éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celles de la coopération et de la circulation sociales, afin de rendre la production de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. D'autre part, il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées d'après l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite." ... (Marx. Fondements de la critique de l'économie politique. Tome II, p. 220 et suivantes).

Seule l'abolition des rapports marchands entre les choses peut permettre l'abolition de ces mêmes rapports entre les hommes (salarariat); seule elle permet l'appropriation par l'individu et l'humanité du produit de son travail. Elle fait disparaître le cercle infernal de la production pour la production, depuis longtemps condamné historiquement; elle ôte au produit du travail sa vie autonome par rapport au producteur et son empire sur le producteur. L'abolition du salariat va obligatoirement de pair avec l'abolition des rapports marchands.

Dans le communisme, le temps que la société pourra consacrer à la production des objets sera déterminé par la valeur d'usage, c'est-à-dire par leur caractère utile. (Bien entendu une telle évolution suppose une période de transition que nous n'envisageons pas ici : la valeur d'échange ne sera pas abolie du jour au lendemain : elle déperira lentement. Nous ne voulons insister que sur le sens de la révolution communiste). C'est le mouvement même du capitalisme qui produit la révolution.

La théorie de la gestion de la société par les conseils ouvriers ignore complètement ce mouvement : elle conserve toutes les catégories et les caractéristiques du capitalisme : salaire, échange, loi de la valeur, limitation de l'entreprise, etc. Le socialisme qu'elle nous propose n'est qu'un capitalisme ... démocratiquement géré par les ouvriers. De deux choses l'une : ou bien les conseils ouvriers voudraient fonctionner autrement que les entreprises capitalistes, ce qui serait impossible, les rapports de production restant capitalistes; les conseils ouvriers seraient alors balayés par la réaction (qui aurait sa source principale dans la survivance de ces rapports). Car les rapports de production ne sont pas des rapports d'homme à homme (voir la définition de Socialisme ou Barbarie : les rapports de production capitalistes existent là où il y a des dirigeants et des exécutants) mais la manière dont se rapportent les uns aux autres les différents facteurs du processus de travail : le facteur "subjectif" : la force de travail humaine, et le facteur "objectif" : les moyens de production, les matières premières etc. Ce qui fait l'essence des rapports capitalistes c'est le surgissement des facteurs objectifs comme puissance étrangère au travailleur, puissance qui le domine en tant que capital. Ceci parce que ces facteurs sont des marchandises. De même que l'abolition du salariat, l'abolition du capital suppose celle de la marchandise.

Le rapport "humain" dirigeant-dirigé n'est qu'une manifestation du rapport fondamental salariat-capital.

Où bien les conseils ouvriers accepteraient de fonctionner comme entreprises capitalistes. Mais alors le système des conseils n'y survivrait pas, sinon comme une illusion destinée à masquer l'exploitation, et les dirigeants "élus" ne tarderaient pas à devenir en tous points identiques aux capitalistes traditionnels : "la fonction de capitaliste, dit Marx, tend irrésistiblement à se séparer de celle d'ouvrier : "La loi veut du reste que le développement économique attribue ces fonctions à des personnes différentes;... telle est la tendance dans la société où prédomine le mode de production capitaliste". La gestion ouvrière aboutirait ainsi au capitalisme : ou plutôt le capitalisme n'aurait jamais cessé d'être, avec tous ses *collaires* : concurrence, salariat ...

La bureaucratie bolchevique avait pris le contrôle de l'économie : les ultra-gauches veulent que ce soit les masses. Encore une fois l'ultra-gauche est restée sur le terrain du léninisme, se contentant là aussi d'apporter une réponse différente à la même question. Ce faisant elle posait néanmoins un principe juste (au contraire de Lénine) : la prise en main de l'économie par les ouvriers est nécessaire. Mais ce n'est pas un but en soi : c'est une condition nécessaire, mais non suffisante, de la destruction du capitalisme. Le socialisme n'est pas la gestion, même "démocratique" et "ouvrière", du capitalisme, mais sa destruction.

En examinant ces deux points, nous n'avons fait que rappeler la thèse fondamentale de Marx pour qui il y a un mouvement vers la révolution dans la société dominée par le capitalisme. Notre tâche est d'abord d'affirmer ce mouvement. Les problèmes "d'organisation" et de contenu du socialisme s'éclaircissent. Produit par la société capitaliste, le mouvement révolutionnaire en porte la marque : division manuel/intellectuel. Encore ne faut-il pas théoriser cet aspect, ni dans le sens de Lénine, ni dans le sens d'ICO, mais le reconnaître comme une phase inévitable qui ne disparaîtra qu'avec le plein succès de la révolution. Il n'y a donc pas, contrairement à ce que dit Lénine, un "problème de l'organisation". Il n'y a que des formes que revêt le mouvement spontané vers le communisme produit par la société elle-même. L'apport théorique de Marx est justement cette mise en lumière de la dynamique interne qui mène du capitalisme au communisme. Par là le socialisme n'apparaît plus comme la simple gestion de la société par le prolétariat, mais comme l'achèvement par le prolétariat du cycle historique du capital. Le prolétariat ne peut se contenter de s'emparer du monde : il mène à son terme le mouvement du capitalisme. C'est ce qui sépare Marx de tous les penseurs utopistes et réformistes : le socialisme est le produit d'une dynamique objective, de la dynamique même qui engendra le capitalisme et le propagea sur toute la terre. Marx insiste avant tout sur le contenu de ce mouvement. Lénine et le courant ultra-gauche ont insisté avant tout sur sa forme : forme d'organisation, forme de gestion de la société socialiste, en oubliant le contenu du mouvement révolutionnaire. Cet "oubli" était lui-même un produit historique. La situation de leur époque, et avant tout le développement limité des forces productives, ne permettaient pas aux luttes révolutionnaires d'avoir un contenu communiste (au sens que nous avons défini). Elle imposa aux révolutionnaires des formes qui ne pouvaient pas être radicales, communistes. Ces formes à leur tour marquèrent et accrurent les limites de l'époque.

Les idées ultra-gauches se sont en effet formées et développées à une époque où les conditions de maturation de la révolution n'étaient pas encore remplies. Le capitalisme n'était pas encore assez développé, le prolétariat pas assez fort pour que la révolution communiste soit possible. Le léninisme ne faisait qu'exprimer l'impossibilité de la révolution à son époque. Les idées de Marx sur le parti étaient mises à l'écart depuis longtemps : Engels lui-même les avait abandonnées à la fin de sa vie. C'est l'époque des grandes organisations réformistes, puis des partis de style bolchevique (qui retombent en fait vite dans le réformisme). Le mouvement

révolutionnaire ne s'était pas encore suffisamment affirmé : coincé entre la social-démocratie et le léninisme, il n'arrivait pas à se manifester en tant que tel. Partout, en Allemagne, en Italie, en Grande-Bretagne, le début des années 20 est marqué par l'encadrement et l'ombriguement de la classe ouvrière. Par réaction contre cette situation, les ultra-gauches en viennent à craindre de s'imposer aux travailleurs. Au lieu de comprendre les partis léninistes comme produit de la défaite ouvrière, ils refusent tout parti, et laissent comme Lénine la conception marxiste du parti dans les oubliettes de l'histoire. Quant au contenu du socialisme, il suffit de voir que de 1917 à 1936, de la révolution russe à la révolution espagnole, en passant par les insurrections en Allemagne, en Chine et ailleurs, aucun mouvement social d'envergure ne met en cause le fond même du capitalisme. Dès qu'un mouvement révolutionnaire triomphe, il ne peut qu'essayer de gérer le capitalisme, mais non de la bouleverser. Dans ces conditions, les ultra-gauches ne pouvaient pas faire une critique réelle du léninisme. Ils ne pouvaient qu'en prendre systématiquement le contrepied, sans aller au fond des choses, sans voir le contenu du mouvement révolutionnaire, tout simplement parce que ce mouvement n'apparaissait pas au grand jour. C'est pourquoi, tout en affirmant des positions profondément justes sur certains points (critique des syndicats et des partis "ouvriers" surtout), ils ne pouvaient qu'opposer aux formes préconisées par le léninisme d'autres formes, sans jamais dégager le contenu du mouvement révolutionnaire. Ils remplacèrent ainsi le fétichisme du parti léniniste par celui des conseils ouvriers. On peut donc dire que le courant ultra-gauche n'a pas vraiment dépassé le léninisme. Ses conceptions étaient nécessaires en leur temps, elles ont joué un rôle extrêmement positif : c'était une étape nécessaire, inévitable. Mais aujourd'hui, alors que le léninisme commence à avoir fait son temps, parce que la contre-révolution dont il était le produit approche de sa fin, les idées ultra-gauches, qui ne sont que le pendant du léninisme, doivent et peuvent être dépassées. Cette critique n'est possible que parce que le développement du capitalisme à l'échelle mondiale permet d'entrevoir le contenu réel du mouvement révolutionnaire qu'il développe en même temps. En nous accrochant coûte que coûte aux idées ultra-gauches que nous avons exposées (crainte du parti et gestion ouvrière), nous transformerions ces idées en pure idéologie, au sens où Marx parle de "l'idéologie allemande". Nous vivons sur un héritage important, produit d'une phase bientôt dépassée de l'histoire du mouvement révolutionnaire : si nous ne parvenons pas à dépasser notre passé, ce qui n'implique nullement un rejet brutal, mais au contraire une assimilation profonde, nous réciterons alors Pannekoek comme d'autres récitent "Les principes du léninisme", incapables de jouer un rôle lorsque cette fois le contenu même de la révolution sera mis en avant par ce "parti prolétarien" que nous n'aurons pas su reconnaître.

Le bordiguisme offre un autre exemple du courant intéressant issu de la même période et qui n'a pas réussi à comprendre et à dépasser ses origines. La gauche italienne accepta les idées de Lénine jusqu'au front unique : vérité en-deça de 1921, erreur au-delà. Le bordiguisme s'est développé depuis en maintenant l'idée d'un programme révolutionnaire s'attaquant aux fondements même du capitalisme. Refusant la théorie de la gestion ouvrière, le bordiguisme a fait une des analyses les plus profondes de l'économie russe, mettant au premier plan non pas la bureaucratie, comme les trotskystes et Socialisme ou Barbarie, mais bel et bien les rapports de production. La révolution ne peut consister, explique la presse bordiguiste, qu'à détruire la loi de la valeur et de l'échange. En revanche la gauche italienne, bien qu'elle comprenne le parti comme produit de la société, reste attachée aux thèses de Que Faire?, d'où une grande confusion théorique, bien que les textes bordiguistes soient très souvent intéressants. La gauche italienne est restée elle aussi prisonnière de l'époque qui lui avait donné naissance. C'est ce que montre entre autre le petit groupe issu du P.C.I. qui publie la revue "Invariance" (voir en particulier : n° 1 sur le parti, n° 2 sur la valeur, n° 3 : critique de l'auto-gestion, n° 4 (p. 66) sur mai 1968, et n° 5 "Perspectives").

Notre texte ne vise qu'un but : reconnaître notre idéologie pour la dépasser. Nous pourrions ainsi entreprendre le travail théorique nécessaire : étude du programme révolutionnaire, de la question de la valeur chez Marx et d'autres, de l'analyse du capitalisme (problème de l'impérialisme par ex.), ainsi que des travaux historiques pour mieux assimiler notre passé (plusieurs études sont en cours ou achevées sur le léninisme, sur la IIIème Internationale,...). En même temps nous pouvons et devons faire connaître d'anciens textes ultra-gauches pour mieux montrer à la fois leur rôle et leur limite.

Lorsque le prolétariat se constitue, le révolutionnaire le rejoint d'enblée, sans qu'aucune barrière théorique ou sociologique n'empêche le mouvement révolutionnaire de s'unifier. La cohérence théorique, ainsi que le disent les situationnistes dans l'extrait du n° 11 de l'I.S. que nous avons cité, est un but permanent des révolutionnaires, dans la mesure où elle facilite toujours la coordination pratique des énergies révolutionnaires. Les révolutionnaires n'hésitent jamais à intervenir de manière organisée pour faire connaître leur critique de la société.

Il ne s'agit pas pour eux de dicter la "ligne juste" aux ouvriers révolutionnaires ; il ne s'agit pas non plus pour eux de s'abstenir de toute intervention révolutionnaire cohérente sous prétexte que "les ouvriers doivent décider d'eux-mêmes", car, d'une part, les ouvriers ne prennent que les décisions que leur impose la situation générale de la société; d'autre part le mouvement révolutionnaire est une totalité organique dont la théorie est un élément inséparable. Les communistes représentent et défendent toujours les intérêts généraux du mouvement. Dans toute situation où ils se trouvent, ils ne se refusent pas à exprimer tout le sens de ce qui se passe et à faire des propositions d'action en conséquence ; si la situation est révolutionnaire, si l'expression donnée du mouvement et les propositions d'action sont justes, elles s'intègrent nécessairement à la lutte du prolétariat et elles contribuent à former le parti de la révolution communiste.

Ce texte n'est pas à prendre ou à laisser. Ce n'est pas une plateforme, mais seulement une contribution à un travail théorique. Bien que les hypothèses fondamentales de ce texte soient le produit d'une réflexion assez longue, le texte lui-même dans son exposition peut paraître rapide, peu élaboré. C'est dire que nous entendons poursuivre un tel travail.

(Juin 1969)

---

A PROPOS D'UN COMITE DE MAI ( fin de la page 26)

*en France, avec possibilité d'un fédéralisme de groupes se reconnaissant dans un mouvement général.*

- *établir des contacts avec des groupes ou individus étrangers*
- *nous constituer nous-mêmes en tendance révolutionnaire active.*
- *exercer la dictature du prolétariat révolutionnaire sur les divers groupuscules gauchistes.*
- *perspectives d'un appel mondial en le soumettant aux diverses organisations révolutionnaires de la planète.*
- *lorsque la tendance révolutionnaire se sera renforcée et aura établi des contacts avec d'autres groupes, envisager une pratique autonome (manifestations, représentation des structures dominantes par un terrorisme de classe...)."*

# LA GREVE GENERALISEE EN FRANCE

mai-juin 68

Brochure -supplement au numéro 72 d'I.C.O. -juin-juillet 1968  
2,50 F -virement au ccp Paris 20.147-54

SOMMAIRE :

I. Il s'est passé quelque chose. II. La société capitaliste.  
III. Le mouvement étudiant. IV. Le mouvement ouvrier. V. Participation  
et réformes de structures. VI. L'organisation de la production et  
de la distribution par les producteurs eux-mêmes.  
Annexe: Cinq thèses sur la lutte de classe.

## AUTRES BROCHURES D'I.C.O.

- Dictature des Intellectuels.
- Les Provos et la lutte de classe.
- Le mouvement pour les conseils ouvriers en Allemagne.
- Aujourd'hui les comités d'entreprise.
- A propos de Wilhelm Reich / Les conséquences économiques de la cybernétisation.

Ces brochures sont disponibles au prix de un franc (virement au CCP Paris 80147-54)

## L'AUTOGESTION, L'ETAT ET LA REVOLUTION

Brochure de Noir et Rouge . Sommaire:

-Italie. Espagne. Yougoslavie. Algérie.

Correspondance à LAGANT B.P. 113 Paris (18°)

Versements à Pascale CLARIS CCP 20020-93 Paris.

la rencontre

## LES GROUPES SE PRESENTENT.

Il est très difficile de résumer de manière objective la première séance de la réunion où les divers groupes et les camarades isolés se sont présentés. Il ne nous est pas possible de nommer les uns après les autres les différents camarades pour des raisons évidentes de sécurité. Ce que nous allons tenter ici c'est de dégager certaines caractéristiques, soit communes soit divergentes, qui ont paru essentielles à certains des participants.

1) La première chose remarquable était que, à part la région parisienne, les régions représentées se trouvent toutes au sud de la France.

2) Une autre caractéristique frappante a été la forte majorité d'étudiants par mi les camarades rassemblés. Sans doute une des raisons principales en est-elle que les étudiants, beaucoup moins assujettis à l'esclavage de l'horaire, peuvent se déplacer plus facilement que les travailleurs; mais cet état de fait n'en correspond pas moins à une réalité au sein des groupes qui comptent, en général, peu de membres déjà engagés dans le processus de production.

3) Tous les groupes présents ont relaté sensiblement la même évolution. A la suite de mai 1968, les camarades se sont retrouvés dans les comités d'action, qui, en général, regroupaient quelques travailleurs et une majorité d'étudiants. Ces comités d'action se sont vite transformés en champ clos où s'affrontèrent les groupuscules. Il s'en suivit leur rapide désagrégation, tout simplement parce que les vieilles histoires proposées par les trotskystes de tout acabit et le dogmatisme des maoïstes de tout poil ne satisfaisaient personne. Les camarades ont presque tous quitté les C.A. qui finissent d'agoniser.

Les camarades lycéens ont signalé un processus similaire pour les CAL, dont un grand nombre a fini par disparaître, ici encore parce que les conceptions bureaucratiques des groupuscules, liées à une inactivité foncière, découragèrent les camarades.

4) Les regroupements de camarades, dans les groupes représentés à la réunion, se sont faits sur des bases communes pas toujours clairement explicitées: accord sur les problèmes de l'organisation, c'est-à-dire refus de la forme "parti" et opposition au Léninisme. Ces deux bases fondamentales peuvent recouvrir en fait des interprétations divergentes.

5) La plupart des groupes sont restés informels. Tous se sont posé le problème de leur activité, et le plus souvent par l'intermédiaire de discussions sur "l'action". Comment trouver de nouveaux modes d'action? Que penser de l'action exemplaire etc.? Ces actions exemplaires discutées allaient de la distribution de tracts et du placardage d'affiches au sabotage de certaines réunions. Les camarades se sont alors démarqués face à ces actions et il est manifeste qu'une certaine insatisfaction s'est fait jour face à de telles activités ( ne serait-ce que parce que l'imagination reste limitée pour trouver ces nouvelles actions ), et tous les camarades, quels qu'ils soient, ont exprimé avec plus ou moins de confusion leur désir d'une certaine clarification.

6) Devant cet état de fait, certains groupes de camarades ont volontairement glissé vers la formation de groupes axés presque exclusivement sur la théorie. Il est juste de dire que dans ce cas on avait à faire à des groupes ayant déjà un noyau de théoriciens préexistant aux événements de mai 1968. Certains de ces groupes vont jusqu'à prôner l'abandon de toute action pour laisser la place à la réflexion.

7) Le besoin de clarification qui s'est fait jour parmi les camarades a pu entraîner dans certains cas la collaboration directe de camarades "activistes" avec des camarades "théoriciens"

8) Enfin, il semble que chaque fois qu'un groupe édite un bulletin sa cohésion soit augmentée. Ce bulletin, même s'il traduit des opinions divergentes parmi les camarades qui y participent, a pu souvent servir pour un début de clarification. Certains de ces bulletins sont davantage axés sur le travail théorique, d'autres sur la réédition de textes déjà anciens, mais pouvant déboucher sur des organes de discussion, d'autres jouent déjà le rôle de ces organes, d'autres, enfin, reproduisent presque exclusivement des nouvelles de boîtes.

9) Le cas particulier d'I.C.O.-Paris n'a pas été envisagé au cours de cette première prise de contact. Il devait être discuté pendant la dernière session.

---

LA SOLIDARITE. ( discussion du dimanche après-midi )

Il est bien difficile pour diverses raisons de donner un résumé détaillé de la discussion sur ce point.

Disons simplement qu'elle fut animée, en raison de conceptions différentes de la solidarité, ces divergences touchant à la fois son efficacité, son organisation pratique, sa rapidité, son champ d'application.

Finalement, ces points s'imbriquent étroitement. A la solidarité conçue au niveau d'un petit groupe, donc ne posant guère de problèmes pratiques, mais simplement le choix politique des bénéficiaires, s'oppose celle conçue au niveau le plus extensif donc forçant à l'établissement d'un réseau de liaisons et d'une dotation matérielle.

Une vive polémique s'engage entre les tenants de ces deux positions. Ajoutons que les uns et les autres ne paraissent envisager la solidarité qu'au niveau politique c'est-à-dire aux "victimes de la répression" de l'appareil policier et judiciaire et en aucune façon aux victimes de la répression patronale ou syndicale ( c'est la même souvent ) au niveau de l'entreprise.

Une autre polémique surgit sur la solidarité passive (la défense classique de la victime dans les règles fixées par l'Etat capitaliste) et la solidarité active - soutien offensif qui fait du problème posé par la répression, à propos d'un fait particulier, un problème politique. Plusieurs exemples sont donnés. Ce débat rejoint d'ailleurs les précédents. Un camarade fait observer - à l'aide d'un exemple historique dans l'Allemagne des années 20 - que ce problème est beaucoup plus une affaire d'opportunité qu'une question de principe et qu'il est difficile de fixer une règle. Comme pour tout problème "d'action", c'est lié à tout le contexte des luttes à ce moment; toutes les critiques et limites constatées relativement à "l'action" se retrouvent ici avec toute leur valeur.

Finalement, quelques décisions pratiques sont prises dont les camarades seront avisés si elles sont mises à exécution par ceux-là mêmes qui en ont convenu.

Un autre problème est évoqué parallèlement à celui-ci, relativement à des difficultés - non imaginaires - qui pourraient si elles se renouvelaient ou se développaient, entraver sérieusement tout le travail d'informations, de correspondance, et de liaisons effectué par le canal d'I.C.O. et ceci, au moment même où ce travail deviendrait plus nécessaire et devrait être plus rapide et efficace. Là aussi quelques décisions d'ordre pratique sont prises dont chacun sera mis au courant en temps voulu.

---



THEORIE ET PRATIQUE.

1/ LA THEORIE DOIT-ELLE OU NON PRECEDER LA PRATIQUE?

2/ DETERMINISME OU NON DETERMINISME.

3/ L'IDEOLOGIE "ULTRA-GAUCHE".

-----

1/ LA THEORIE DOIT-ELLE OU NON PRECEDER LA PRATIQUE?

*Si la plupart des camarades sont d'accord sur la nécessité d'une recherche théorique, les divergences apparaissent immédiatement sur la question de savoir:*

- *si cette recherche théorique doit être préalable à toute action*
- *si elle doit au contraire découler de cette action elle-même*
- *ou bien si elle doit se faire indépendamment de toute action.*

La théorie doit précéder la pratique.

*Il faut d'abord savoir ce qu'on pense de la société capitaliste et c'est là-dessus que se greffe tout ce qu'on peut faire. Cette discussion est absolument nécessaire pour qu'un travail de liaison prenne toute sa signification.*

*Mais des divergences apparaissent quant à la manière de mener ce travail théorique. Pour certains camarades, il faut envisager la situation sur le plan mondial voir le mouvement révolutionnaire dans tous les pays, les difficultés de plus en plus graves du capitalisme, ce qui détermine les tâches tant sur le plan national que sur le plan international. Il est important de discuter si mai n'a été qu'un feu de paille ou le début d'un processus général, s'il y a ou non crise économique. Les conclusions qu'on en tirera détermineront l'action. Dans l'affirmative, il y a une action de propagande à mener auprès des travailleurs sur le thème des Conseils Ouvriers et de la gestion ouvrière. Dans le cas contraire, on doit se cantonner à un travail théorique.*

*Pour d'autres camarades, ce travail théorique consiste plus dans une sorte d'approche des problèmes à partir des situations concrètes. L'analyse critique de la société capitaliste et de tout ce qui s'y déroule est nécessaire, mais non pas pour parvenir à des conclusions définitives. Elle doit amener à dégager un certain nombre de problèmes dont la discussion doit se poursuivre parallèlement à la pratique de chacun. Les problèmes de l'organisation, de l'activité des groupes et des liaisons, est lié à cet ensemble et non aux conclusions préalables que l'on peut tirer de ce travail analytique et critique.*

*Pour d'autres camarades, seul un travail théorique paraît utile, détaché de tout contexte d'action. Lorsque la classe ouvrière entre en action devant par là une classe révolutionnaire, la seule forme d'action consiste alors à se fondre dans le mouvement en contribuant à son développement par l'apport du travail théorique qui a pu être effectué. Le dénominateur commun de tous les camarades présents à la réunion est l'anti-léninisme. Il faut dégager ce que signifie cette position sur le plan organisationnel car cela peut recouvrir des choses totalement différentes. Le texte présenté sur l'ultra-gauchisme, vise à forcer cette clarification et partant, à fixer les limites du regroupement envisagé.*

Enfin d'autres camarades pensent qu'un travail préalable de discussion théorique n'est absolument pas nécessaire, bien qu'ils ne considèrent pas ce travail comme inutile. Que le capitalisme soit dans une crise ou non, qu'il se trouve ou non dans une période de reflux, qu'il résolve ou non ses contradictions, ne nous intéresse pas. Si on pense qu'il y a crise, on agit dans le sens de cette crise pour l'accentuer. Il faut se placer dans la perspective où toutes les évolutions sont possibles et par rapport à toutes les formes d'aliénation présentes de la société.

Au cours de la discussion sur ces différentes positions (à certains moments, on peut même dire affrontements), des exemples sont avancés par les camarades, beaucoup se référant à la période de mai jusqu'à maintenant. Dans cette discussion, deux lignes paraissent se dégager de l'ensemble:

- les événements de mai ont révélé à beaucoup des possibilités dont ils n'avaient pas conscience à ce moment, ceci tant dans le domaine pratique que dans le domaine théorique; d'où il semble que chacun s'efforce par des voies différentes, de déterminer actuellement ce qui est possible ou ce qui n'est pas possible, de savoir comment dans les situations nouvelles qui peuvent se produire une intervention est possible, de tirer des leçons des expériences vécues et des échecs des différentes tentatives de reproduire les événements. Le dénominateur commun paraît être une sorte de critique permanente à l'égard de tout et de tous, à commencer par soi-même et par ceux qui nous entourent; cette critique permanente devrait se dégager comme une des lignes directrices de l'activité d'I.C.O.

- les frontières entre les différentes positions exprimées ci-dessus paraissent assez mal définies. Lorsque la discussion se poursuit et que chaque camarade accule l'autre à préciser ses positions, il semble que celles-ci se nuancent et se rapprochent, et que les divergences de principe formulées au départ se terminent par des convergences pratiques dans le détail.

A ce stade de la discussion, on peut recomposer les positions d'une manière différente:

- pour les uns l'analyse préalable des événements conditionne totalement l'action, mais cette analyse peut les conduire à un refuge provisoire dans la théorie.

- pour d'autres, la connaissance préalable n'est absolument pas nécessaire mais ils se trouvent contraints à se chercher constamment une action pour se définir, en quelque sorte pour exister.

Un troisième courant, qui s'est moins nettement exprimé, semble envisager les problèmes théorie et action, d'une manière totalement différente en raison de leur position de travailleurs: pour eux, la lutte de classe et l'action contre l'aliénation est quelque chose de quotidien et imposé par les rapports de production eux-mêmes et nullement une idée préalable de ce qu'on doit faire ou ne pas faire, que cette idée soit d'abord une pratique ou d'abord une théorie.

La suite de la discussion reprendra cet ensemble de problèmes sous différents aspects. A ce moment, elle prend la forme qui est envisagée dans le chapitre suivant.

## II/ DETERMINISME OU NON DETERMINISME.

Certaines interventions schématisent ce problème:

- ceux qui veulent agir d'abord et faire la critique de leur action à posteriori pour trouver d'autres failles dans le système, donc d'autres formes d'action, finissent par penser que ce sont eux qui font l'histoire, qu'ils en sont les éléments déterminants, qu'ils amorcent les processus révolutionnaires et qu'ils ne sont en aucune façon déterminés.

- ceux qui parlent d'analyse, de facteur de crise, de mouvement avorté, et qui ayant analysé une situation, définissent une stratégie d'intervention, sont entièrement déterminés. Mais ils réintroduisent au niveau de l'action telle qu'elle leur paraît dictée par l'histoire et par leur analyse, un volontarisme qui se rapproche de celui des camarades précédents. Par exemple, examinant le problème des liaisons, ces camarades pensent que des mouvements révolutionnaires ont échoué dans un cadre national parce qu'ils ont été isolés. Il semble, lorsqu'ils envisagent le problème révolutionnaire à l'échelle internationale, faire dépendre cette possibilité révolutionnaire d'un travail de liaison pouvant être accompli par une organisation.

- ceux qui poussent le déterminisme dans toutes ses conséquences et assignent au travail d'analyse simplement celui de comprendre; lorsque le mouvement se reproduit, il n'y a, ainsi que cela a déjà été précisé, d'autre issue que de se mêler au mouvement, et de se mettre à son service, dans le contexte et les conditions qui l'ont fait naître et se développer.

Un débat assez confus s'engage sur cette question.

Des camarades critiquent la conception qui fait de l'histoire le maître du monde. La finalité est celle de l'homme placé dans la société. L'histoire n'est pas le point de mire. La révolution n'est pas une fin en soi, pas plus que la classe ouvrière, pas plus que le socialisme. D'autres camarades réagissent à cette critique. Les uns idéalisent l'homme, d'autres idéalisent la révolution, tout comme d'autres idéalisent l'histoire. On n'a que faire d'un idéalisme, quel qu'il soit. On s'égare dans les problèmes de finalité. Quelles peuvent bien être les finalités de l'homme d'ici 50 ans? Il y a une révolution à faire. En mai les travailleurs ont perçu les conditions d'un changement. Cette situation peut se reproduire. S'il y a un travail à faire, c'est de tenter de faire ressortir les conditions possibles de ce changement.

Dans cette discussion, apparaît une divergence plus profonde qui n'est pas formulée nettement mais qui peut s'exprimer par la question:

- le capitalisme ne surmonte pas ses contradictions d'où des possibilités d'action quelles que soient les modalités de cette action (analyse préalable ou analyse au fur et à mesure de l'action).
- le capitalisme surmonte ses contradictions et peut même les utiliser d'où une action absolument indépendante des péripéties de la société actuelle.

Des camarades soulèvent également la question de savoir si la crise du capitalisme détermine ou non mécaniquement la révolution; il y a deux réponses possibles à la crise: celle de la bourgeoisie qui entraîne le fascisme et la guerre, et qui réussit à se survivre à travers sa propre destruction; et la réponse de la classe ouvrière qui est la révolution; l'intervention d'un groupe doit consister à expliquer aux travailleurs que cette voie est la seule voie possible pour eux.

Une autre discussion s'amorce sur le problème du prolétariat en tant que classe, sur ses organismes de lutte: ces développements sont repris dans le chapitre consacré à la classe ouvrière et aux Conseils Ouvriers. Un camarade résume ce qui peut paraître, malgré les divergences, une position commune de l'ensemble des camarades: le rapport étroit entre le développement du capitalisme, les structures des forces de production, et l'apparition des Conseils Ouvriers comme seule réponse à la crise globale de la société. Considérées sous cet angle, les divergences paraissent plus des divergences entre voies d'exploration des possibilités révolutionnaires: comment saisir et participer au déroulement du processus que nous vivons dans la société, sans pouvoir déterminer de quelles manières et sur quelles périodes ils se déroulent.

Un camarade remarque qu'il faut éviter que ce débat se transforme en affrontements et en discussions stéréotypés. Quelle que soit la manière dont on envisage la réflexion et l'action, chacun est intéressé également par le point de savoir comment se développe le capitalisme, sur l'interaction entre la lutte de classe et les mesures prises par le capitalisme pour faire face à ses contradictions, sur la dialectique entre l'analyse et la pratique.

La difficulté de l'échange sur ces différents points paraît provenir, non pas tant de l'affrontement des principes, mais des divergences de langage tenant aux origines diverses des camarades, des intentions et des sous-entendus que chacun peut mettre sous les formulations de l'autre. Il apparaît nécessaire qu'un dépassement puisse s'accomplir en partant du débat qui s'engage relativement aux idées stéréotypées dont parlait le camarade ci-dessus.

Le débat sur la question du déterminisme est précisé d'une manière exhaustive par un camarade qui, bien que se référant au marxisme, précise bien l'esprit dans lequel un tel débat devrait être poursuivi (même si ces références et ces conclusions ne satisfont pas tous les camarades).

Ce camarade part de la critique de l'économie politique chez Marx. Qu'est-ce qui n'est pas déterminé par des rapports de production? La marchandise colonise tous les rapports sociaux. Mais a été déterminé par un ensemble de transformation dans la lutte de classe. Dans cet ensemble aucun facteur n'est indépendant de l'autre, le prolétariat réagissant de toutes les manières possibles face à une emprise du capitalisme qui se fait de toutes les manières possibles. Tout doit être inclus dans la société capitaliste dans son ensemble.

A la suite de l'intervention de ce camarade, la discussion se déplace sur un autre terrain. Par rapport à la dialectique, développement des forces productives, éclatement de la résistance du prolétariat, lutte de classe sous toutes ses formes, qu'est-ce qu'on peut faire?

Dans son exposé ce camarade ayant déclaré qu'on ne pouvait "quasiment rien" d'autres camarades replacent le débat dans ses implications pratiques plus directes, sortant des questions abordées jusqu'alors sous l'angle de la théorie et de la pratique. L'analyse qui consiste à dire que toute action est le produit du développement de la société capitaliste conduit à un type de pratique strictement théorique qui stérilise et on ne voit plus comment se situer dans une "perspective révolutionnaire". Toute l'activité du groupe apparaît alors uniquement l'effet d'une démarche théorique qui n'apporte aucun élément pour une action dirigée contre le capitalisme. On peut même pousser plus loin ce raisonnement, en concluant que toute démarche elle-même est récupérée par la société puisqu'elle est le produit du développement de cette société. On ne voit pas en quoi une action quelconque même celle du prolétariat qui profite de toutes les occasions de luttes, peut contribuer à la "révolution" puisque toute action est

préalablement déterminée et déterminera elle-même une réponse de la part du capitalisme. Pourtant le camarade lui-même introduit un doute quant à sa théorie propre quand il déclare, non pas: "on ne peut rien", mais: "on ne peut quasiment rien". Quel est le sens du mot "quasiment" et comment introduit-il la perspective d'une pratique? La suite de cette discussion est reprise sous le titre "Sens et But des luttes actuelles".

### III/ L'IDEOLOGIE "ULTRA-GAUCHE".

Les camarades qui présentent le texte sur l'idéologie "ultra-gauche" essaient de replacer le débat sur un autre terrain. Finalement les problèmes abordés sont ceux de l'organisation et du contenu du socialisme. Ces deux problèmes dépendent d'une seule chose, qui est la dynamique du capitalisme. Toutes ces questions se sont trouvées obscurcies par l'orientation donnée par le léninisme, par la critique du léninisme et par la position anti-léniniste du groupe "ultra-gauche". Tout s'est placé finalement sur le terrain même du léninisme et on oublie la critique révolutionnaire du capitalisme lui-même. Le texte sur l'idéologie ultra-gauche reprend la définition capitale de Marx selon laquelle: "le prolétariat n'existe que s'il est révolutionnaire". Cette situation ne se produit que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre social. C'est le développement lui-même du capitalisme qui engendre cette rupture. La position selon laquelle c'est la résistance ouvrière qui produit une telle rupture, est une position "ouvriériste" qui fait de la classe ouvrière le moteur du développement historique alors que ce moteur est le mouvement de la société elle-même. La discussion entre le déterminisme et le non-déterminisme, est un faux problème qui rejoint ce même débat sur ce qui est ou non le moteur de l'histoire.

Marx définit la société comme l'action des rapports entre les hommes. Cette société forme un tout et tous ses éléments, économiques, politiques et conflits de classe, sont entraînés dans un mouvement de contradiction, le mouvement social pris dans son ensemble et dans lequel tout est englobé.

La classe ouvrière est conservatrice et les crises du capitalisme ne sont pas dues à son action révolutionnaire ou non révolutionnaire, mais aux rapports de production eux-mêmes qui amènent une situation telle que la demande ne peut plus résoudre les problèmes de la société capitaliste elle-même, de sorte que ces rapports de production sont obligés d'exploser.

Ce ne sont pas les crises économiques qui créent la révolution, mais un ensemble de facteurs ou interfèrent à la fois des difficultés économiques, des facteurs politiques à la fois conséquence et cause de ces difficultés économiques, et l'ensemble amène une situation qui ne trouve pas d'autre issue que dans une explosion révolutionnaire.

Il est pour le moins courant de voir attribuer au marxisme la recherche de références économiques pour découvrir s'il y a des possibilités révolutionnaires. Marx lui-même a fait la critique de l'économie politique et n'a nullement assigné à cette "science" le devenir d'une science révolutionnaire.

### CLASSE OUVRIERE-CONSEILS OUVRIERS.

Les points soulignés ci-après sont seulement des directions de discussions qui se sont dégagées lors de l'intervention des différents camarades dans le débat théorique.

Qu'est-ce que la classe ouvrière?

Cette question a surgi notamment à la suite d'une intervention sur le rôle des intellectuels dans les mouvements récents, un camarade ayant posé la question: sur quelles classes sociales s'appuyer pour faire la révolution? (cette question est elle-même révélatrice de la conception d'une "avant-garde révolutionnaire"). Les réponses ont fait ressortir que dans les pays sous-développés la nouvelle classe se développait à partir des intellectuels qui ne trouvaient pas de débouchés dans la société où ils vivaient, que les intellectuels dans leurs actions tendaient à reproduire leurs privilèges, que le parti communiste et la C.G.T. s'appuyaient sur ces couches nouvelles. Par contre, d'autres camarades ont souligné la dégradation de la fonction des intellectuels dans la société capitaliste moderne, la similitude des techniciens et des ingénieurs en regard des travailleurs en ce qui concerne la question du pouvoir dans l'entreprise.

Mais d'autres camarades ont fait ressortir que le problème est ainsi mal posé, qu'il n'était absolument pas question de savoir sur qui un mouvement révolutionnaire devait ou pas, s'appuyer, que ceci était déterminé par le mouvement lui-même, et que tout le monde s'inserrait dans un processus, et qu'en fonction de ce processus le problème de la conscience avait beaucoup plus d'importance.

Beaucoup de camarades paraissent préoccupés par la question du noyautage des Conseils Ouvriers par des groupes politiques qui, évidemment, les détourneraient de leur rôle, pour s'accaparer le pouvoir. Le problème ne se pose absolument pas de cette façon. Chacun reste braqué sur les expériences historiques qui se sont déroulées dans des conditions globales totalement différentes des conditions présentes. Il n'y a pas à se soucier de la manière dont les Conseils Ouvriers pourraient être noyautés. C'est ici qu'apparaît l'intérêt de l'étude du développement du capitalisme. Au stade actuel de la division du travail, le travail est de plus en plus parcellaire, et nécessite le développement de relations collectives dans l'appareil de production: le Conseil Ouvrier devient une nécessité absolue pour le fonctionnement de cet appareil de production.

Il semble que ce soient ces mêmes notions que d'autres camarades définissent sous le terme de "point de rupture de l'idéologie", ceci à une réponse à ceux qui semblent croire qu'une propagande sur le thème des Conseils ne développe une idéologie conseilliste. Ce qui est significatif dans la société capitaliste actuelle, c'est le développement pratique de groupes de formes diverses, en contradiction totale avec l'idéologie dominante. Ces groupes tendent à définir les bases de leur "survie" dans la société actuelle.

C'est également dans cette direction qu'un camarade pose à un autre moment de la discussion le problème de la grève gestionnaire comme moyen d'action pour parvenir à une prise de conscience. Proposé au cours d'une lutte dans les entreprises, ou dans tout autre unité de vie, le problème de la gestion directe par les intéressés eux-mêmes entraîne obligatoirement la répression de la part des dirigeants et ne peut que développer la conscience, non seulement de l'aliénation, mais des formes d'organisation qui permettent de dépasser cette aliénation.

Une discussion a lieu sur ce qui s'est passé en mai 68, au sujet des comités d'action qui ne peuvent être comparés aux Conseils Ouvriers; cette question est examinée à propos du cas particulier de la France, en mai 68. Les Conseils ne peuvent être des organismes octroyés par une direction révolutionnaire quelconque pas plus qu'ils ne peuvent apparaître comme une création voulue par les travailleurs en tant que telle et selon une forme bien définie qui leur aurait été communiquée par l'effet d'une propagande, ou par leur propre réflexion sur leur vie et sur la société capitaliste.

Les Conseils sont la transformation des comités de grève sous l'influence de la situation elle-même et en réponse aux nécessités mêmes de la lutte, dans la dialectique même de cette lutte. Toute autre tentative pour formuler à un moment quelconque d'une lutte, la nécessité de créer des Conseils Ouvriers, relève d'une idéologie conseilliste telle qu'on peut la voir sous des formes diverses dans certains syndicats, dans le P.S.U. ou chez les situationnistes. Le concept même des Conseils exclut toute idéologie.

Mais il est un autre problème que l'on ne soulève pas assez suffisamment à propos des Conseils, c'est celui de la violence. La formation du Conseil Ouvrier suppose l'élimination du pouvoir des classes exploiteuses. C'est en ce sens que l'on peut dire que la classe ouvrière prend le pouvoir à travers la formation des Conseils Ouvriers.

A mesure que ces Conseils précisent leur rôle par la transformation au cours de la lutte des comités de grève, la résistance de la classe exploiteuse se fait autour du pouvoir d'état, soit par la voie parlementaire (transmission du pouvoir aux partis de gauche) ou par la voie révolutionnaire, ce pouvoir étant repris par les partis révolutionnaires. La dualité de pouvoir et le conflit violent se règlent entre les Conseils et ces différentes formes de pouvoir. Il ne peut être précisé dans quelles conditions cet affrontement se fait, bien que certains camarades pensent que le problème de la violence est déjà résolu lorsque les Conseils Ouvriers détiennent la totalité du pouvoir social.

o o  
o

Dans des luttes comme en mai, ou dans les luttes qui se déroulent certainement dans les entreprises, la propagande pour les Conseils ne procède que de l'idéologie conseilliste et tombe pratiquement sans aucun effet. Ce qui est important c'est de trouver des formes de luttes adaptées à chaque situation, et présentement, c'est la lutte contre les syndicats pour l'autonomie des luttes qui constitue le combat permanent dans la direction de ce que mai n'a fait que révéler.

L'orientation des groupes, y compris de ceux qui ne sont pas insérés directement dans l'entreprise, ou au niveau des rapports de production, se situe par rapport à ce problème.

Si nous nous sommes réunis, et si nous discutons des problèmes de l'action, de la théorie, et d'une certaine cohérence, c'est que nous sommes un embryon d'une solution, et nous devons parvenir à voir quelle est notre propre signification.

---

CRISE DU CAPITALISME?

I/ Signification de la période actuelle.

Une partie de ce débat a surgi à propos du déterminisme et a fait apparaître des divergences sur la notion de la crise actuelle du capitalisme.

D'après certains camarades, on assiste actuellement à une crise qui se situe dans la ligne de celle de 1914 et 1929. Il y a une saturation des forces productives sur le plan mondial et des crises révolutionnaires secouent les différents pays.

Au contraire, d'autres camarades ne croient pas à l'imminence d'une crise, après la période de prospérité de l'après-guerre, des contradictions surgissent à l'intérieur du capitalisme, et celui-ci a du mal à les surmonter. Toutes les méthodes sont utilisées pour augmenter la consommation intérieure, mais la période au cours de laquelle le capitalisme pouvait surmonter ces difficultés est actuellement terminée. Il y a une stagnation très importante de la production et une restructuration à l'intérieur de chaque capitalisme et à l'échelle mondiale. L'un des facteurs des troubles actuels est dans la dégradation de la fonction des intellectuels et leur refoulement vers le prolétariat. Cela peut expliquer l'explosion qui s'est produite en France; on trouve des mouvements semblables dans différents pays développés. Cette situation entraine une rupture avec la mentalité réformiste et peut comme en France, en mai, servir de moteur pour un ensemble de revendications sociales.

II/ Le cas particulier de la France : MAI 68.

A la base de l'analyse de ce qui s'est passé en France en mai 68, on retrouve les deux positions divergentes concernant la signification de la période actuelle.

Pour les uns, Mai n'est qu'une étape dans la montée d'une crise qui s'exprimait déjà auparavant, par certaines mesures restrictives du capitalisme ( augmentation des cadences, chômage ) qui ont poussé les ouvriers à agir.

Au début de l'année 68 on pouvait déjà observer certains symptômes et des groupes commençaient à se poser le problème d'un tel mouvement. Mai 68 n'est qu'un maillon dans l'ensemble d'un mouvement dont on peut observer les manifestations violentes dans différents pays étrangers. D'où les conséquences à tirer pour le travail d'un groupe tant en France que dans les liaisons avec l'étranger.

Pour d'autres camarades, au contraire, le capitalisme ne connaît pas de crise au sens fort de ce terme, mais doit procéder, après une période de prospérité, à des aménagements internes dont les effets peuvent parfois se cumuler comme mai 68.

Un des effets que l'on note dans tous les pays du monde, est la dégradation de la fonction des intellectuels, ce qui explique l'importance des mouvements étudiants et lycéens; par contre, les luttes ouvrières, bien que leur caractère se soit profondément transformé, ne mettent pas en cause le capitalisme lui-même par une action que l'on pourrait qualifier de révolutionnaire.

Une discussion s'engage sur les organismes qui ont pu surgir en mai en France. Un camarade souligne que des organismes, comme les comités de base (Rhône-Poulenc)



ou des conseils d'unité (Saclay) ont pu exister: ils n'ont jamais eu le caractère des Conseils Ouvriers; leurs préoccupations étaient uniquement économiques et non politiques et là où ils ont subsisté, ils ne sont que des organes d'amélioration du fonctionnement de l'appareil capitaliste dans l'entreprise. On peut dire la même chose dans les facultés ou les Conseils d'U.E.R. Sur ce plan, on peut parler d'échec général de la grève de mai, alors que parallèlement se développaient des Conseils Ouvriers propagés par une infime minorité "conseilliste".

La seule création originale de mai réside dans les comités d'action. Ces comités d'action étaient le regroupement d'une minorité radicale venant des étudiants ou d'ouvriers chassés des usines par la faiblesse du mouvement ouvrier. Ces noyaux constituaient des minorités agissantes sur un milieu préoccupé de revendications immédiates, et une propagande pour les conseils venait "comme des cheveux sur la soupe", comme une idéologie ne correspondant pas à la situation pratique. Un exemple concret peut être donné par les comités de base de Rhône-Poulenc qui, constitués démocratiquement pendant la grève, avec l'appui de la C.G.T., ont disparu dès la fin de la grève, et dont il ne reste pratiquement rien. La majorité des travailleurs, même ceux qui prenaient des positions "extrémistes", restaient uniquement préoccupés des revendications immédiates et nullement de "révolution". Un exemple peut être donné par 350 travailleurs de la R.A.T.P. réunis à Censier, à la fin de la grève, et attaquant le P.C. et la C.G.T. comme jamais ils ne l'avaient fait, mais uniquement parce que ces organisations avaient fait reprendre le travail sans avoir obtenu les deux jours de repos consécutifs qui constituaient l'essentiel des revendications des travailleurs de la R.A.T.P.

Vouloir poser le problème "révolutionnaire" à propos des luttes dans les usines ne correspond nullement à la réalité; des faits en apparence peu significatifs ont pourtant une importance considérable: la réunion d'une assemblée générale de travailleurs, la lutte contre les appareils, l'entrée dans les comités de grève de non syndiqués, tout cela marquait un changement de mentalité et constituait un début. Personne ne pouvait alors savoir ce qui se passerait après.

C'est seulement dans le développement de la grève que ces assemblées ou ces comités sont confrontés avec d'autres problèmes, que la grève se développe en grève gestionnaire, et que les comités de grève, même syndicaux, se transforment en Conseils ouvriers. Les comités de grève en mai sont restés des comités de grève non parce qu'ils étaient fatigués, mais parce qu'ils étaient effrayés de ce qui se passait. On peut considérer que chacun avait atteint à ce moment le maximum de conscience possible et mesurait bien les conséquences d'un dépassement du point qui était atteint, cette conséquence étant la guerre civile. Mais personne n'en a voulu et s'est trouvé en quelque sorte soulagé de voir que l'autre ne recourait pas aux méthodes de répression violente.

Mais peut-on considérer que le problème de la violence n'a pas été posé en Mai? Dans tous les récits qu'on peut faire de la grève on doit considérer la part de "cinéma" que l'on pouvait se faire. On ne savait pas où l'on allait, et s'il avait fallu aborder la question de la gestion de la société, on se serait trouvé entièrement démuné car sur ce plan, rien n'avait été étudié, et il aurait fallu improviser. Ce défaut de réflexion théorique se retrouve dans le mouvement étudiant également; on peut considérer que les étudiants ont fait l'objet de nombreuses manipulations et qu'ils sont à la recherche perpétuelle d'une pratique sans avoir le courage de discuter théoriquement de l'ensemble des problèmes que pose leur mouvement, non seulement par rapport à eux-mêmes mais par rapport au mouvement ouvrier, et à l'ensemble de la société capitaliste.

SENS ET BUT DES LUTTES ACTUELLES.

Un camarade a fait une observation très importante sur un contenu de cette discussion: on a parlé beaucoup d'actions et très peu de luttes. Certains ont regretté après la réunion, que les luttes qui se déroulent actuellement n'aient pas été évoquées car de leur analyse, on aurait pu voir quelles transformations mai 68 avait amenées dans le mouvement ouvrier français et cette analyse aurait peut-être permis de revenir aux problèmes de l'action qui se pose d'abord au niveau des entreprises. Etait-il possible dans cette première confrontation entre groupes d'origines diverses de parler d'autre chose que de nous-mêmes, de nos efforts, soit théoriques, soit pratiques, et de n'aborder ces questions de théorie et de pratique qu'en fonction de nos propres préoccupations d'individus au sein d'un groupe.

I/ QUE FAIRE? LE SENS d'UNE QUESTION.

Dans le passage consacré au déterminisme, ce débat sur l'action et les luttes a été introduit par un camarade qui, abordant les problèmes de la théorie, soulignait que, par rapport aux luttes et au mouvement ouvrier replacés dans le contexte total du capitalisme, "on ne pouvait quasiment rien". Un autre camarade avait demandé l'explication de ce terme quasiment: si la dynamique du capitalisme mène à la révolution, quelle est alors l'utilité de toute action, y compris de celle qui consiste à poursuivre une analyse théorique.

En regard de cette information, d'un travail théorique préalable, tous les camarades engagés dans l'action continuaient à agir en cherchant dans différentes voies une action exemplaire, mais en même temps faisant la critique de leur action, se trouvaient amenés à se poser des problèmes théoriques.

Quel que soit le mode d'approche de la théorie, qu'il précède ou suive l'action, ou qu'il se situe indépendamment de toute action, l'effort théorique ne doit pas consister en un "devoir" dont on se libère quand il vous gêne, mais comme une tâche nécessaire qui doit être accomplie aussi sérieusement que possible.

Il faut absolument faire la critique du "tout est possible à tout instant"; cette position n'est finalement que la reprise, sous des formes diverses de ce qu'on a souvent rencontré, notamment chez les trotskistes; elle procède souvent d'une incapacité de comprendre la réalité de la société capitaliste et finit par se développer dans un délire volontariste propre aux éléments extérieurs au prolétariat, bien que souvent certains éléments mêmes du prolétariat, peuvent s'y laisser entraîner.

Séparer l'action et la pensée, la pratique et la théorie, procède d'une confusion fréquente entre le système politique et le système social réel. Ce qui est essentiel, c'est le rapport de forces réel: la société produit la lutte de classe, et le mouvement ouvrier. A tout moment, on cherche inévitablement à atteindre une clarification théorique indispensable. A la lutte et l'action correspond nécessairement une réflexion: le mouvement des idées, tout comme les luttes, exprime le mouvement de la société.

En mai, il y a eu les comités d'action. Tous les camarades, même ceux qui poursuivaient un effort théorique, y sont allés. Ils leur ont apporté leurs critiques; ils n'ont pas déterminé la conscience, mais ils ont été un élément dans un processus (cette allusion au rôle de certains "théoriciens" dans les comités d'action, provoque des réactions des camarades qui jugent que certains y ont joué un rôle bureaucratique).

La discussion qui a précédé, montre que beaucoup dans la foulée du léninisme et du trotskisme, pensent toujours en fonction de la grande crise mondiale et cela se termine par des visions plus ou moins apocalyptiques; là aussi on finit par rejoindre, avec l'appui de la théorie, l'action pour l'action.

Comment se fait cette intervention théorique? (qui est aussi une pratique). Comment s'insère-t-elle dans un mouvement révolutionnaire d'une manière autre que la "pratique" qu'elle critique.

La théorie révolutionnaire est à la fois produit et élément du mouvement révolutionnaire. Les interventions en mai se faisaient dans les entreprises, dans les syndicats, dans les comités d'action; un certain nombre de camarades avaient des idées plus précises sur ce qui se passait, des idées théoriques; souvent, ce sont eux qui ont impulsé la formation de comité d'action; leurs critiques du rôle des syndicats et des partis ont contribué au développement d'une certaine prise de conscience. Il ne faut pas craindre en toute circonstance de voir plus loin et d'exprimer ce que serait le mouvement s'il se développait. Finalement, peu discutent des problèmes réels qui pouvaient se poser en mai et qu'on peut englober dans le terme général de "contenu du socialisme". Il semble souvent y avoir une sorte de peur à exprimer une théorie cohérente.

L'existence d'un groupe qui se veut révolutionnaire lui pose une contradiction extraordinaire: est-il une avant-garde, ou n'est-il pas une avant-garde? S'il sait expliquer un processus, il ne sait pas dire pourquoi les syndicats et les partis gardent une emprise sur les travailleurs. La théorie qu'il peut formuler accentue la division entre intellectuels et manuels. S'il se consacre à la théorie, il se coupe du prolétariat. Sinon, s'il cherche le contact avec les travailleurs, il tombe dans "l'ouvriérisme". Ainsi c'est une hésitation entre deux pôles: le spontanéisme et la théorisation. En réalité, les deux choses sont étroitement liées et doivent se compléter.

Un autre camarade pense que c'est là un faux problème, que la lutte de classe est permanente, et que s'il y a révolution, elle est faite par tout le monde.

Un autre camarade pense qu'il faut trouver les actions, les formes d'actions qui peuvent avoir prise sur les événements, sur les situations, pour révéler à ceux qui les vivent, leur vrai caractère. Il cite des exemples au niveau des lycées et pense qu'au niveau des usines on devrait s'efforcer de développer des grèves gestionnaires qui amèneraient des réactions des dirigeants.

Un autre camarade met en garde contre une telle pratique. Quel que soit l'intérêt de telles actions, quant à leurs formes, leurs techniques et leurs caractères spectaculaires, elles n'en comportent pas moins des limites très précises: on est vite coincé dans une sorte de cercle infernal, on finit par n'en considérer que le côté tactique et on atteint vite les frontières où le "démerdage" finit par poser d'autres problèmes. A la longue cela épuise, et finit par démobiliser ceux-là mêmes qui étaient les plus volontaires dans ce genre d'activités. Ce sont souvent ces mêmes camarades qui sont cuicillis par les centralistes de tout poil dans les différentes organisations que l'on voit fleurir actuellement au bout d'une année de tentatives dispersées et plus ou moins désespérées pour retrouver la situation de mai. Il y a un travail essentiel à faire pour préserver le maximum de camarades à la fois contre cette sorte de désespoir et contre ce qui paraît un remède, l'embrigadement dans une organisation efficace. Il faut s'organiser, mais ne pas créer une organisation "révolutionnaire".

Un autre camarade souligne les rapports dialectiques entre la théorie et la pratique. Les deux sont continuellement et absolument liées. La théorie n'est pas ce qu'on élabore en petits comités et qu'on stocke pour la déverser dans les situations au moment propice. La pratique n'est pas ce qu'on fait indépendamment de toute pensée. On intervient là où on est, dans des situations qui existent, mais qu'on ne provoque pas.

La théorie découle forcément de l'action. Il n'y a pas de contradiction entre la pratique de certains qui parlent d'actions pour parvenir à une certaine critique, donc à une théorie, et ceux qui théorisent et finissent par se mêler à l'action et aux luttes. Ce qui est important, c'est que les uns et les autres, travailleurs ou intellectuels, sortent des routines d'actions et de pensées, et essaient de s'avancer dans le mouvement d'ensemble vers ce qu'ils considèrent comme un monde nouveau. La cohérence n'existe pas parce qu'on a fait avant de la théorie. Elle existe dans la théorie comme dans la pratique, parce qu'elle s'applique à une même société dont le niveau présent d'évolution et des luttes contient cette cohérence. L'avant-garde imagine souvent avoir compris des choses que la masse des travailleurs n'a pas compris et qu'elle doit lui transmettre pour "faire des révolutionnaires". Elle s'illusionne souvent sur le fait d'être en avance alors qu'elle est énormément en retard sur la réalité et la critique pratique du prolétariat dans sa vie quotidienne.

La théorie doit chercher à expliquer ce qui se passe sous nos yeux et non à répéter des vérités qu'elle croit être seule à détenir, alors qu'en des moments comme en mai, il apparaît soudain que ces vérités étaient déjà évidentes pour tous.

Tous les débats sur la théorie et l'action, sur la spontanéité et la propagande, sur les Conseils ouvriers, s'inscrivent dans un processus qui s'est brutalement trouvé accéléré en mai, où se trouvent confrontés les problèmes qui se posent depuis toujours au mouvement ouvrier à savoir l'interdépendance et l'interaction à l'intérieur du capitalisme, de l'évolution des rapports de production, des luttes, des idées (on peut même dire des idéologies) et de la conscience ouvrière. Il est bien évident que l'action et les luttes se développent dans tout ce contexte et qu'à leur tour elles développent la réflexion et la conscience, quels que soient les moyens par lesquels ces idées se propagent à l'intérieur du prolétariat.

Certains camarades continuent à développer des schémas historiques comme si mai n'avait pas existé en France et à se référer à des situations et à des théories datant d'un demi-siècle et plus. Finalement ces problèmes d'action, de luttes, de conscience, et de propagande ramènent aux questions abordées antérieurement et notamment à celles de savoir s'il y a ou non un processus révolutionnaire en France.

## II/ LE NIVEAU d'UNE PRATIQUE.

Ce n'est pas par hasard que nous nous posons toutes les questions ci-dessus et que nous essayons de voir ce que nous pouvons faire ensemble. Différentes orientations sont posées par un certain nombre de camarades:

- Le problème essentiel se situe au niveau de l'Etat. Si les travailleurs restent dans les usines, ils restent isolés dans les endroits où la bourgeoisie les a mis. Il faut faire une propagande pour que les travailleurs sortent de l'usine et rompent leur cloisonnement. La destruction du pouvoir d'Etat passe par des manifestations centrales dans la rue, en dehors des lieux de production.

- on se bat là où l'on est, avec toutes les méthodes à sa portée. Ce qui compte, c'est que ce travail soit communiqué entre nous, que nous ne nous coupions pas de la réalité et que cette confrontation constitue à la fois la critique de l'action de chacun et l'approche de la cohérence théorique dont on a beaucoup parlé. Ce n'est pas par hasard que nous nous posons des questions et que nous essayons de formuler des problèmes pour aller plus loin. Le travail fait à I.C.O. ou ailleurs sous cet angle, est insuffisant et c'est dans cette direction que l'on doit développer les liaisons.

- A cause de mai et de ce qui a suivi, on assiste enfin à un débat où on se pose des problèmes théoriques ce qui amènera nécessairement à une clarification. Cet effort jouera un rôle non négligeable dans l'action et influencera le mouvement ouvrier. La grève gestionnaire, le problème du pouvoir, cela veut dire tout et rien. Contrairement à ce qu'a dit un camarade, tout doit se passer dans les usines, car ce sont les lieux mêmes de la production capitaliste et où le capitalisme produit les marchandises où s'élabore son pouvoir. Les problèmes qui se seraient posés en mai, une fois le pouvoir d'état détruit par la prise en main de la gestion de la production par les conseils ouvriers, à travers des affrontements dans les usines, dans la rue ou partout ailleurs l'auraient été au niveau des entreprises et des rapports de production.

- l'autogestion n'apparaît finalement qu'une transition et tout effort doit tendre à l'abolition du travail.

- il est nécessaire que l'on discute de ce que l'on a fait depuis un an. Chez les camarades étudiants, on note une oscillation entre l'action et la réflexion, entre l'idéologie et l'action. Le point essentiel est qu'on se retrouve ensemble pour discuter de ces questions. Les problèmes les plus importants se posent d'ailleurs au niveau où on a déjà pu les affronter mais qui se sont précisés depuis mai, par exemple, dans les entreprises, le problème syndical.

### III/ POURQUOI ON EST ENSEMBLE.

Ce n'est pas un hasard. Depuis un an, il y a eu à travers les vicissitudes des uns et des autres, tout un processus de maturation. Certains camarades de province peuvent se trouver en décalage par rapport à cette évolution; c'est inévitable, mais ils affronteront vraisemblablement les mêmes problèmes dans un certain délai. Il ne faut pas essayer de déplacer les problèmes en entamant une course avec une pratique; il ne faut pas non plus se réfugier dans une sorte d'idéologie des conseils qui consisterait à répéter en toutes circonstances que c'est la solution miracle à tout ce qu'on peut affronter; la lutte de classe continue, quotidienne, avec tout son cortège d'incohérence de contradictions, d'actions exemplaires, et d'actions qui le sont moins: chacun sur le plan de son travail affronte des réalités beaucoup plus concrètes sans qu'il ait besoin d'aller les chercher dans des actions provoquées d'une manière ou d'une autre. Que va-t-on faire pratiquement? Chacun des groupes va continuer dans la voie qu'il a déjà prise mais vraisemblablement en convergeant vers les problèmes que nous nous posons au cours de cette rencontre. La discussion se poursuivra au-delà, parallèlement à l'activité propre à chacun des groupes. Discussions et pratiques auront des incidences respectives l'une sur l'autre.

Le débat, tel qu'il a pu se dérouler, semble assez confus, mais il apparaît que l'affrontement théorie-pratique, recouvert en réalité, sur le plan local à l'intérieur d'un même groupe, ou entre groupes distincts, des liaisons "inavouées" entre activistes et théoriciens. Les activistes minimisent souvent la portée de leurs actions, ou même n'osent en parler; leurs réflexions à propos de ce qu'ils ont pu faire, n'est pas livrée dans sa totalité. Les théoriciens ne parlent guère de leurs actions, surtout si elles peuvent paraître contradictoires avec leur théorie. En réalité, souvent ils s'appuient les uns sur les autres, les théoriciens critiquant les actions des "activistes" mais venant les épauler lorsque ceux-ci se sentent mal armés dans les situations qu'ils ont créées. Il semble qu'à travers ces affrontements, tout comme au cours de cette réunion, une certaine pratique se dégage. Mais cette pratique reste à définir.

## COMMENT POURSUIVRE LE DEBAT THEORIQUE?

La discussion qui est résumée a fait ressortir de nombreux problèmes, mais aucun d'eux n'a été vraiment approfondi. Il était impossible qu'il en soit autrement. D'autres problèmes importants ont été à peine effleurés. L'essentiel est que les camarades qui, d'une manière ou d'une autre, sont intéressés par le travail d'I.C.O., reprennent les éléments de cette discussion en une sorte de débat permanent, et que cette discussion s'élargisse et s'ordonne en vue de débats ultérieurs.

Plusieurs groupes existants ont déjà entrepris depuis plus ou moins longtemps un travail théorique. NOIR ET ROUGE - I.C.O. LES CAHIERS DU COMMUNISME DE CONSEILS REVOLUTION INTERNATIONALE et l'A.E.I.S. ( nous ne parlons que des groupes participant à I.C.O. ).

Au cours de la rencontre un camarade de Paris a présenté plusieurs suggestions pour qu'un tel débat puisse se poursuivre:

- dans la nouvelle forme d'I.C.O., dont il sera question plus loin, chaque numéro laissera la place à deux éditoriaux, qui seront rédigés à tour de rôle par chacun des groupes, une place étant réservée dans le numéro suivant à la discussion sur ces éditoriaux. Nul doute que cette manière de faire ne soulève des problèmes théoriques, ceux-là même qui ont été abordés au cours de la rencontre, ou d'autres problèmes qui pourront être repris dans des textes plus conséquents sous une forme ou sous une autre.

- chacun des groupes ci-dessus, ou éventuellement d'autres, continue leur publication distincte, mais essaie de reprendre les thèmes abordés ici même et d'approfondir le débat.

- chacun des groupes normalise le format de sa publication, et il pourrait être alors envisagé une diffusion conjointe.

- des textes traitant d'une manière approfondie de tel ou tel sujet théorique élaboré par des isolés, ou par des groupes, sont diffusés par le canal d'I.C.O.

- A terme, on pourrait envisager une sorte d'I.C.O. théorique qui contiendrait la confrontation des différents courants qui ont pu s'affirmer au cours de cette rencontre.

- des brochures pourraient être publiées par un groupe déterminé ou un autre, contenant une étude sur un sujet déterminé. Cette publication pourrait être faite en deux temps: le texte lui-même donnant la position du groupe qui l'aurait rédigé, ce qui appellerait une discussion, laquelle serait publiée en annexe. L'ensemble formant alors le texte complet de la brochure.

Un camarade juge qu'il est prématuré d'envisager en commun un travail sous la forme d'une publication commune, mais il pense qu'il est possible de resserrer les liaisons, et de discuter de sujets communs.

---

LES PROBLEMES d'UNE PUBLICATION.

Au cours de la discussion sur les problèmes pratiques, différentes questions sont soulevées:

- sur les moyens matériels pour poursuivre le débat théorique: cette question a été reportée à la fin de la partie "Théorie" de ce compte-rendu.

Le contenu d'I.C.O.

- sur la nécessité qu'I.C.O. imprimé ne soit pas limité aux seules informations et correspondances: les textes concernant les pays étrangers devront y être maintenus; des textes de fond devront y figurer chaque mois; les informations doivent être accompagnées d'un minimum d'analyse.

- il faut à tout prix que la structure proposée soit mise en pratique: I.C.O. ne doit pas devenir le substitut de l'activité des groupes ou des camarades: les bulletins de groupes doivent se multiplier.

- la correspondance contient souvent des lettres trop longues, où l'on répète souvent la même chose. De même pour les comptes-rendus de boîtes. Il pourrait être prévu dans chaque numéro une critique du numéro précédent, de la conception du journal, de notre fonctionnement: c'est important et devrait être fait systématiquement.

Le problème de la censure:

Plusieurs camarades soulèvent ce problème. Etant donné la divergence des conceptions entre les participants à la rencontre, le contenu d'I.C.O. devient un problème fondamental. Une opposition larvée peut apparaître lorsqu'on sera contraint de choisir entre tel ou tel article devant l'abondance des textes. Eluder ce problème en cherchant un biais pratique pour le résoudre maintenant signifie qu'il peut empoisonner les relations dans le groupe et se poser avec acuité le jour où le cadre matériel actuel aura été dépassé.

Un camarade pense que pour résoudre ce problème il ne faut pas adopter la fausse solution, qui consiste selon ce qui est proposé à sélectionner les textes d'après leur longueur. On n'éluera pas la question d'un choix. Ou bien on définit un cadre en un certain nombre de points, c'est-à-dire qu'on publie une sorte d'accord minimum dont on pourrait discuter dans les premiers mois. Ou bien les textes sont choisis par un noyau.

Cette question de censure peut se poser sur le problème de qualité autant que sur le fond. Sur ce dernier point, ce qui est en cause, c'est la forme de la propriété par un groupe d'un organe d'expression. Le problème pratique, comme le problème politique sont dépassés à tous les échelons.

Vouloir trancher cette question par des moyens traditionnels, peut signifier qu'on fixe un cadre, et qu'on tend à réduire la vie qui s'est peu à peu organisée autour d'I.C.O. La formule proposée n'est pas seulement un truc pour éluder des problèmes qui sont réels. On supprime le problème de la censure en éliminant la censure. Si l'on prend provisoirement peut-être comme règle de renvoyer à la forme ronéotée tout texte trop long, ou un ensemble de textes sur la même question - avec un condensé dans le bulletin imprimé, rien n'est éliminé; non seulement il n'y a pas de choix fait par une minorité, ou en fonction de règles inévitablement rigides, mais ce sont tous les camarades qui font le choix eux-mêmes en s'intéressant aux questions abordées. De même la correspondance peut être regroupée et publiée en annexe si elle devenait trop abondante: c'est ce qui se produirait si les liaisons horizontales se développaient, un groupe pouvant être amené à publier une correspondance sur un sujet qu'il aurait choisi d'étudier.

De toutes façons la formule proposée pourra être modifiée à tout moment: c'est la pratique et la confrontation qui la feront évoluer.

# ICO IMPRIME

## UNE ORIENTATION

I.C.O. (bulletin) est d'abord l'organe d'information et de liaison de camarades isolés ou de groupes qui, plus ou moins, se retrouvent à travers un réseau de contacts et d'échanges d'idées.

### L'information concerne:

- la réalité sociale ( rapports de production, autres rapports) que chacun peut affronter dans son milieu de travail ou de vie.
- l'activité propre de chaque groupe ou de chaque camarade au sein de ce milieu- au sens le plus large du terme. Il est important que chacun n'appréhende pas son milieu comme une spécialisation, comme un cloisonnement, mais comme une partie d'un tout: la société capitaliste mondiale et tous ses moyens de domination.
- l'intérêt individuel ( ou collectif) qui peut être porté à toute question touchant la lutte de classe, le mouvement ouvrier, les moyens de domination, que cet intérêt soit exprimé sous forme de témoignage (lettre), d'étude, de lecture, d'une pratique.

Les liaisons: sont des liaisons entre nous, un échange sur ce que nous vivons, ce que nous affrontons, ce que nous faisons. Mais dans la mesure où elles sont reliées à une pratique et à une réflexion théorique à partir de cette pratique sur la société les conflits et les luttes qui s'y déroulent, il apparaît ainsi, à notre insu, ou consciemment, une information générale et non plus particulière, une orientation théorique, une cohérence, et, bien que non voulu comme tel, I.C.O. devient un instrument de travail, de nouveaux contacts, d'explication, autrement dit de propagande, autour de certains thèmes, pour la création de nouveaux contacts, de nouveaux noyaux, de nouveaux groupes autonomes. Dans la mesure où nous établissons ainsi des liaisons et où l'activité des individus et des groupes fait l'objet d'un échange permanent dans des directions définies (même si on les définit dans toutes les directions) I.C.O. devient un instrument d'organisation, laquelle permet à chacun de se rattacher à d'autres, de s'exprimer individuellement ou collectivement, d'agir au niveau qu'il choisit.

## LE SENS D'UNE ORGANISATION et d'une RECHERCHE THEORIQUE.

Nous pensons que ces points doivent être précisés en regard de toutes les tentatives d'organisation qui surgissent un peu partout actuellement, des critiques sur notre refus de la théorie, sur une prétendue apologie du "spontanéisme". Nous constatons que tous les camarades rejettent toute forme de centralisme, mais qu'ils cherchent à définir une certaine forme d'organisation.

-qu'aucun ne pense que cette forme d'organisation représente d'une manière quelconque "l'organisation des travailleurs" ou d'une "avant-garde du mouvement ouvrier".

-qu'ils entendent opposer la notion d'autonomie à toutes les tentatives de récupération au nom d'une efficacité introduite à partir de la critique du "spontanéisme".

Ces différents points ne procèdent pas tant d'une affirmation de principes mais d'un besoin ressenti par l'ensemble des camarades ou groupes, d'une consta-



tation des tendances présentes du mouvement ouvrier dans les entreprises. Ils se concrétisent sur ce qui pourrait constituer la base des rapports entre groupes ou isolés au sein d'I.C.O.:

1/ Autonomie la plus totale de chacun non seulement dans son orientation théorique ou pratique mais dans la définition de ses liaisons.

2/ Liaisons plus étroites dans tous les sens de manière à abolir les barrières des "chapelles", horizontales ou verticales, professionnelles ou locales, chacun pouvant se lier à tout autre (ou autres) groupe selon ses affinités.

3/ Aucun groupe ne détient des vérités qui conditionneraient ses rapports avec les autres. Si chacun a la vocation qu'il se donne, il doit se libérer des absolus qui rendent impossible tout rapport réel avec les autres. A l'égard du mouvement ouvrier, de la lutte de classe, de la venue d'un monde nouveau, nous sommes tous dans la même situation, quelque intention qu'on en ait. Un débat permanent et des liaisons réelles ne peuvent être atteints, un travail commun effectué que si nous nous débarrassons des vieilles routines de famille, des réactions épidermiques à partir de supposés sous-entendus: il faut faire attention au vocabulaire...

### /UNE PRATIQUE /

Ce qui suit n'est pas un système rigide. C'est un ensemble de propositions faites à la rencontre et que les camarades ont acceptées. Leur mise en oeuvre fera apporter des transformations incessantes. Et il dépend de l'effort de tous (d'écriture, de finance, de diffusion) pour qu'elles prennent un contenu réel dans le sens défini ci-dessus, amenant obligatoirement à préciser l'ensemble de rapports qu'on désignerait sans hésiter par le terme "organisation" si ce mot ne déclençait un tas de réflexes de défense.

1/ Les organes d'expression autonome de chaque groupe ou camarade isolé  
Chaque noyau de camarades doit parvenir à:

- rédiger ses propres textes sur les sujets d'intérêt qu'il se détermine et sous la forme qui lui paraît la meilleure (tracts, textes, bulletin d'information, bulletin de discussion, revue théorique, etc..)
- se donner ses propres moyens de reproduction et de diffusion.

Le but est de forcer chacun à une réflexion sur ses propres orientations et activités à faire l'apprentissage de son autonomie, à posséder les moyens matériels, rédactionnels d'explication, pour apporter son aide dans toutes les luttes avec lesquelles il peut se trouver associé.

Chaque camarade isolé doit pouvoir intervenir dans tout débat, exposer son expérience ou ses idées.

Pour que tous soient mis sur un plan d'égalité et que les contacts et liaisons puissent s'établir, il faut que des moyens matériels soient mis à la disposition de tous ceux qui n'en disposent pas, c'est-à-dire que les lettres ou articles (pas trop longs) soient publiés dans I.C.O. et que les textes (plus longs) soient ronéotés.

De même pour la diffusion: les publications de chaque groupe, son activité, doivent être connus de tous, ce qui implique la mention dans I.C.O. d'une présentation suivie d'adresse, sinon d'une rediffusion par le canal d'I.C.O.

2/ I.C.O. IMPRIME: organe de liaison, d'information, et d'esquisses de discussion théorique.

- Informations: articles sur le mouvement ouvrier en France et à l'étranger, sur les entreprises, les appareils et méthodes de domination (ces articles sont autant que possible, des témoignages directs).
- Liaisons: correspondances, compte-rendus d'activité, présentation de textes et de publications.
- discussions: deux éditoriaux rédigés à tour de rôle par des groupes distincts - correspondance relative aux éditoriaux précédents.

Il est proposé que dans chaque numéro un groupe consacre une page supplémentaire à une "recherche" ( par exemple utilisant de nouvelles techniques d'expression).

3/ Réalisation matérielle:

- l'impression de 2.000 exemplaires coûtera environ 2.000 Frs. Les camarades ou groupes s'engagent à verser leur contribution d'ici septembre pour permettre le tirage du premier numéro et à renouveler cet effort de manière à poursuivre cette expérience trois ou quatre mois pour voir si elle est viable.
- la diffusion: actuelle de 1.200 exemplaires devra être augmentée. Ce qui suppose un effort de diffusion tant personnelle qu'auprès de dépositaires ou librairies.
- la circulation:  
des textes ou publications des groupes isolés: autant que possible tout texte doit être tiré à 50 exemplaires, minimum, pour diffusion. En vue d'une mention dans I.C.O. chaque texte doit faire l'objet d'une présentation et se référer à une adresse.  
En cas d'impossibilité, un nombre suffisant d'exemplaires doit être transmis à I.C.O. pour diffusion.

oooooooooooo

après

LA DISCUSSION

# CONTINUONS

## LETRES ET TEXTES - CRITIQUES ET PROPOSITIONS.

- d'un camarade qui n'était pas à la rencontre:

.. "contrairement à ce que je supposais, les groupes représentés ne sont pas chauds pour se fédérer rapidement. C'est évidemment plus sage. L'argument majeur est la disparité des groupes susceptibles d'être dans le coup. D'où: une discussion s'impose d'abord à l'aide d'un journal, ou d'une revue, ou d'I.C.O. imprimé. Tout cela se défend. Le risque est qu'après discussion et décanation, des tendances se précisent entre groupes et au sein des groupes et que tout soit remis en question: fédération et journal. Après tout pourquoi pas. Un certain clivage se fera n'importe comment et se fera en permanence puisque tous ces groupes sont essentiellement composés de jeunes en pleine évolution et formation. Même si certain groupe espère beaucoup de ce clivage (simple supposition) il n'y a jamais rien à craindre d'une clarification. En somme je me rends compte que mon isolement ne me permet pas de suggérer quoi que ce soit. Je fais entièrement confiance à la maturité des copains qui animent les groupes concernés - tout en pensant que la formule I.C.O. et sa charte ont l'avantage d'une expérimentation dont il y a lieu de tenir compte."

- (sur le texte "L'idéologie "ultra-gauche")... Une première lecture de ce texte m'a laissé l'impression que c'est le genre de document à vous dégoûter à tout jamais de la "théorie". Et puis je l'ai relu et annoté - puisque ce texte existe il faut bien en discuter. Il présente un aspect utile: la critique d'I.C.O., en gros celle des situationnistes. Si on nous voit comme ça il faut éclairer leur lanterne. Il est évident qu'il faudra s'expliquer sur la "gestion ouvrière" de la société, et notamment de l'appareil de production, gestion ouvrière, qui cela va pourtant de soi, détruit les "rapports de production" de la société capitaliste. On imagine mal comment les travailleurs pourraient gérer la production autrement qu'en vue de satisfaire les besoins des hommes. D'autre part, et nous l'avons dit, comment imaginer une gestion ouvrière sans révolution totale: économique, politique, culturelle, etc.. Nous l'avons dit il n'y a pas de gestion ouvrière partielle, ce serait duperie, sous-traitance, reconstitution d'entreprises capitalistes comme les "coopératives" de production, etc.. Mais évidemment, il faudrait pondre un texte reprenant tout ce qui a pu être dit occasionnellement.

" ce qui est aberrant dans le texte, c'est la définition du mot "prolétariat"! Combien j'avais raison d'écrire récemment qu'il s'agissait d'une abstraction.

" N'en déplaise aux auteurs du texte, les mots "prolétariat", "classe", parti, ont beaucoup perdu de leur abstraction. L'histoire leur a donné un sens concret vague peut-être pour les deux premiers, très précis pour le troisième. Et nous ne pouvons plus les utiliser autrement que dans le sens actuel si nous voulons être compris. On peut dire la même chose pour "capital" qui pour le commun des mortels n'est que du fric qui rapporte. Les vieux textes des maîtres à penser ont besoin d'être réécrits pour être lisibles, sinon compris. Classe, catégorie sociologique, ou quoi? Conscience de classe qui n'est pas forcément conscience révolutionnaire, lutte de classe avec ses aspects réformistes et révolutionnaires. Tout ça serait donc à redéfinir puisque ces mots donnent lieu à des interprétations différentes. Comme "l'impérialisme"

" En s'efforçant de raisonner en termes concrets, tant en ce qui concerne les luttes des travailleurs que pour analyser les aspects de la situation générale, I.C.O. a donné l'exemple, c'est un de ses mérites. Quant à sa méfiance de la théorie, ou des théories on en reparlera! Il y a du vrai dans ce reproche, mais commençons donc par le commencement, c'est-à-dire bien comprendre ce qui est, avec bien entendu, l'aide des vieux outils théoriques."

- à un jeune (lycéen) assistant pour la première fois à une rencontre de ce genre:

" au cours de la présentation des groupes, le samedi matin, un fait, qui n'a échappé à personne, s'est révélé: celui du manque total de coordination, de l'enlèvement des groupes. Les groupes (C.A. et autres) formés en mai ont périclité bien vite ils ne semblent plus tenir que par la force de l'habitude. Une question se pose immédiatement: pourquoi ce périclitement? Mai n'était-il donc qu'un feu de paille? On a beau souffler sur les cendres on arrive à peine à les faire rougir. Il semble que quelques incurables restent dans les C.A. qui tentent à toute force de faire quelque chose. Et les autres? Les autres ont sans doute été déçus ils s'attendaient à autre chose. Et puis la mode de la révolution, de la contestation passée, l'inertie humaine a repris le dessus. Que fait-on dans les groupes? On parle beaucoup. On idéalise. On tire des plans sur la comète, bref on fait du verbiage. On comprend donc que cela puisse lasser, il est difficile d'accomplir un sacerdoce.

"On a très peu parlé d'actions directes au cours de cette réunion. Un seul camarade d'Agen nous a fait part sur un ton enthousiaste de l'action qu'il faisait. Les autres se sont bien amusés à son récit pittoresque, mais c'est tout. L'euphorie passée on avait presque pitié de cet anar qui semblait être un anachronisme. Bien que personne n'ait osé le dire ouvertement, certains méprisaient cette action bassement directe.

"On se contente d'expliquer la révolution, ses pourquoi, ses parce que, ses causes économiques et sociales, ses conséquences probables. On dissèque la chose, chacun donne son avis en s'enquérant au besoin. On a l'impression que l'on discute bien installé dans un fauteuil d'un spectacle auquel on est étranger. Chacun a la position d'un critique de cinéma qui ne sait même pas et qui ne cherche pas à le savoir, ce qui se passe derrière les caméras. On a l'impression que si révolution il y aura elle se fera bel et bien sans eux. Ils se rattraperont ensuite, tel des amateurs de foot-ball, pour commenter avec force arguments contradictoires, l'événement.

"De quoi a-t-on vraiment discuté d'intéressant au cours de cette réunion? On a beaucoup parlé certes, mais les choses intéressantes sont noyées dans un flot de verbiage. Il me semble bien que l'on n'ait pas dit "qu'est-ce qu'on veut faire" et bien sûr pas dit: "comment le faire" c'est à peine si l'on a dit pourquoi on est ensemble. (ce dernier point est si évident...) En fait rien de ce qui avait été préconisé dans I.C.O. et qui est pourtant bon (comme "sens et but des actions des révolutionnaires" - "cas particulier de la France") n'a été abordé.

" On a néanmoins abordé des sujets intéressants, comme par exemple celle de l'aide des copains en prison, de l'édition d'un "précis de droits" plus exact et plus complet. Espérons qu'il y aura une suite...

C'était la première fois que j'allais à une réunion d'I.C.O. J'y suis allé par simple curiosité, sans trop d'idées préconçues. Bien souvent la puérilité des propos qui sont échangés avec sérieux et passion, m'a amusé. Tout ceci a l'air parfois vraiment loin de la réalité.

" Je regrette que des problèmes plus profonds n'aient pas été abordés, tel que l'Homme par exemple, sa destinée dans notre société. Un timide essai a été fait, mais on a bien vite coupé la parole à l'imprudent en le taxant d'idéologue. Enfin ce n'était peut être pas le but d'une telle réunion. On peut se demander d'ailleurs, simplement à la lumière de tout ce qui a été dit, quel est le but de cette réunion. Peut-être ne suis-je pas doué pour l'exégèse. Attendons de voir le compte-rendu de cette réunion. "

- à un ouvrier de Paris:

"Je joins à cette lettre un texte qui est ma critique de la rencontre. Cette critique n'est pas tellement déçue aux camarades d'I.C.O. mais plus à certains groupes et individus qui devraient s'y retrouver??

Je ne peux pas parler de ma déception puisque je n'attendais rien de cette rencontre, mais il est quand même dommage de constater que lorsque quelques groupes se retrouvent face à face, la grande partie de leurs efforts est de se distinguer et de s'agresser entre eux dans le cadre restreint de leurs petites existences, tenant et

s'accrochant à des nuances privées qu'ils imaginent être des "raisons d'Etat". Mais jamais les efforts ne se dirigent vers le milieu extérieur réel, celui de tous les jours où en fin de compte, nous avons tous le même comportement, tous les mêmes obstacles. Ces groupes ne sortent pas d'un comportement politique où l'on recrée les mêmes contradictions que dans un quelconque parlement: gauche, droite, centre. Je vois mal pour moi-même comment échapper à ce cercle vicieux sinon en coupant définitivement les ponts avec ces groupes, mais encore, est-ce une solution??

Quant au problème du journal, cela me semble encore plus délicat, car il s'agit de la représentation d'I.C.O. à l'extérieur, c'est par le journal que les gens de province, et en général tous ceux qui ne participent pas de près au groupe de Paris, s'imaginent les activités et le contenu de ce groupe: la correspondance, les informations d'entreprises, les textes politiques et les textes polémiques, la revue de presse, me semblent tous nécessaires, surtout dans la mesure où I.C.O. ne prétend pas à une unité théorique et que chaque partie entre dans la totalité d'I.C.O. Supprimer une partie serait donner plus d'importance à l'autre et en déformer la réalité. Jusqu'à maintenant I.C.O. n'était pas divisé en parties égales, chaque tel ou tel sujet ou partie était plus important que tel ou tel autre, cela dépendait de l'actualité, des discussions dans le groupe, de l'intérêt des correspondances. A mon avis, I.C.O. imprimé doit conserver ce caractère souple de l'improvisation et même l'étendre par les possibilités de l'imprimerie ( photos par exemple).

Quant au problème de faire paraître côte à côte, les positions des différents groupes, cela me semble artificiel et donner une fausse représentation de la démocratie révolutionnaire; laisser les polémiques se développer à l'intérieur du journal quand elles se présentent dans la réalité, cela est intéressant, mais adopter par principe la cohabitation de tendances différentes, voir même opposées, ne laisse plus à I.C.O. qu'un rôle d'entremetteur, ou de juge arbitre. Je pense que les groupes ne peuvent cohabiter au niveau du journal que sur des bases assez proches ( bases qui à mon avis sont restées très floues à I.C.O., c'est une raison pour laquelle je m'en suis éloigné). Le journal n'est pas l'organe d'un public-relation, que les groupes fassent plus ample connaissance par des rapports entre eux de quelque façon qu'ils veuillent mais que les divergences ne se règlent pas  systématiquement  dans le journal, ce n'est pas son but.

A mon avis, les problèmes techniques et les problèmes du contenu du journal ne peuvent être résolus que par l'augmentation du prix du journal; après tout, des tas d'hebdomadaires coûtent un franc, pourquoi un mensuel ne coûterait-il pas deux francs??-

- TEXTE de ce camarade:

### LES LUTTES DE CLASSES CONTINUENT A L'INTERIEUR DU MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE

Ce qui m'a le plus choqué dans la rencontre nationale d'I.C.O. n'est pas tellement le bas niveau des discussions théoriques, mais surtout la forme des rapports entre les différents groupes. Ces rapports ne se sont jamais élevés au-dessus de l'ambiance d'une cour de récréation d'école primaire, où le jeu n'est pas déterminé par la surface du terrain, mais par l'appartenance à telle ou telle classe, avec les rivalités que cela entraîne.

Le fait le plus marquant de cette rencontre, en dehors de tout "résultat obtenu" me semble être l'esprit de compétition animant la plupart des groupes chez qui le "savoir" (ce que certains osent appeler théorie) n'est en fait qu'une marchandise qui s'échange et se consomme comme n'importe quelle autre marchandise et échappant moins que toute autre au caractère fétichiste de l'objet approprié.

Si le propre des organisations de masse de toutes tendances est de développer le complexe d'identification idéologique (fausse conscience généralisée), les mini-groupes qui devraient au contraire être une sorte d'antidote et s'axer sur une tentative d'approche dialectique de la réalité, développent et reproduisent les mêmes tendances réifiées. Il y avait à la rencontre quelques cellules d'identification s'opposant entre elles pour se prouver leur existence, se défendant pour assurer leur survie et leur maintien. Chacun se réclame de qualificatif "révolutionnaire", mais il semble que pour beaucoup cela ne représente qu'une façon de paraître dans le spectacle imposé et tout au plus une nouvelle manière de s'asseoir. Lorsque des groupes cherchent plus à trouver ce qui les distingue que ce qui les unit, il me semble alors que la séparation est achevée et aucune volonté imprimée ou ronéotée ne saurait la recoller dans le contexte même qui a contribué à la séparer.

Un autre fait marquant de la réunion est la composition des participants: en grande majorité étudiants, intellectuels se prolétarisant, mais encore intellectuels déclassés, très peu d'ouvriers. On a alors assisté à la phraséologie intensive et satisfaisante d'orateurs à qui l'auditoire ne sert qu'à se prouver eux-mêmes et à qui l'idée de révolution et de conseils ouvriers est suffisante à définir leur existence sociale, car comme pour la majorité des déclassés des couches petites bourgeoises, ces gens là ne se définissent pas en fonction de leurs positions dans les rapports de production mais en fonction de leur compréhension purement intellectuelle du projet révolutionnaire; malheureusement, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination, et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle, et l'activité réelle des prolétaires dans la dialectique des rapports de production leur permettent une compréhension et une pratique historique plus transparente et dont dépendent les révolutionnaires des autres classes. Comme l'écrivait K. Marx à Varlin et Frankel le 13 mai 1871: " la rencontre nationale d'I.C.O. me semble perdre trop de temps à des bagatelles et à des querelles personnelles. On voit qu'il y a encore d'autres influences que celles des ouvriers".

Il me semble que ces deux contradictions ( le groupe comme milieu d'identification et l'appartenance petite bourgeoise) sont les obstacles principaux à l'approche pratico-théorique au cours de la rencontre, car les individus et les groupes qui sont en dehors des moyens de production et des rapports de production qu'ils entraînent (donc en dehors du devenir de la société) ne peuvent sentir que de façon contradictoire, en eux-mêmes et dans leurs rapports avec les autres, l'unité de la théorie et de la pratique. Et que l'on n'ait pas peur de reconnaître que la conscience "politique" n'a pas été inventée pour les chiens, mais que c'est bien là, la médiation miséreuse entre la classe ouvrière sujet de l'histoire et les déclassés qui ne se reconnaissent plus dans leur classe.

Que les camarades qui prétendent que la théorie peut être une forme de pratique évitent de faire des ronds de fumée qui descendent au lieu de monter, et gardent bien présent dans leurs théories le fait que la question de savoir si la vérité objective revient à la conscience humaine n'est pas une question théorique, mais une question pratique. Dans la pratique, l'homme doit démontrer la vérité; c'est-à-dire la réalité et la puissance de la matérialité de sa pensée. La querelle sur la réalité ou la non réalité de la pensée isolée de la pratique est une question purement scolastique.

Pour moi, le besoin qui est réalisé pratiquement à l'instant même de sa formulation sensorielle se passe de théorisation. La théorie est la médiation entre le besoin qui se fait sentir au présent, et sa possible satisfaction future. La liaison entre la pratique et la théorie est contenue dans le fait que la théorie représente la pratique non réalisable dans l'immédiat. La théorie ne saurait donc être que la pratique de l'insatisfaction historique.

Quant aux camarades qui prétendent que les "révolutionnaires sont des éléments de la classe. Ils sont la manifestation d'un processus de prise de conscience qui s'opère dans la classe" il me semble qu'ils devraient préciser ce qu'ils entendent par "révolutionnaires" car il s'agit plus là d'une conception morale qui justifie leur existence politique d'étudiants. Les intellectuels se penchent sur le problème de la classe ouvrière, tentent par tous les moyens de rejoindre cette classe mais abandonnent rarement leurs privilèges non négligeables par rapport à la division du travail, privilèges dont ils puissent grâce à l'origine de leur formation. Et même lorsqu'ils rejoignent les rangs de l'armée industrielle, c'est en fonction d'une morale masochiste qui les sanctifie dans le sacrifice. Si au moins ils vivaient de leurs larcins, de leurs crimes, de leurs plasticages au lieu de s'identifier à ce qui est appelé à disparaître: le prolétariat lui-même.

Ces deux conceptions (la théorie en tant que pratique et les révolutionnaires éléments de la classe) me semblent rejoindre si non la méthodologie Lukacsienne au moins l'idéologie léniniste. " Chez Lénine, devenu plus que tout autre théoricien archétype du cadre révolutionnaire, la chrysalide du socialisme c'est la catégorie la plus instruite de la société: l'intellectuel bourgeois lié aux masses par sa haine cébrébrale du capitalisme" (cf. Camoin- Organisation- classe et socialisme- Cahiers du Communisme de Conseils- N° 3 Avril 69).

Lorsque l'on fait la somme de ces contradictions (le groupe identifiant, l'appartenance petite bourgeoise, la théorie comme reflet de soi-même, révolutionnaires éléments de la classe) il n'est plus étonnant que les rapports deviennent compétitifs et les concepts des images de première communion, à l'exemple des gens qui attendent le cycle des crises pour hypothéquer une possibilité révolutionnaire, emprisonnant par ce fait même, de façon irrévocable, le prolétariat comme objet de la déficience bourgeoise. Les crises ne sont qu'une des contradictions internes du capitalisme tout comme la compétition individuelle, la recherche de profits ou même l'existence d'une masse dépourvue de propriété. Quant au prolétariat existant révolutionnairement en tant que classe il ne saurait être que le sujet des moyens de production dont il s'emparera. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielle de ces rapports ne soient écloses dans le sein même de la vieille société. Le cycle des crises n'a rien à y voir. Quant aux conseils ouvriers, il me semble qu'ils sont trop souvent abordés comme unité de production donc peu différents de l'usine bourgeoise et ressemblent plus à la vengeance morale d'un prolétariat qui décide d'autogérer sa misère, qu'à un dépassement des rapports bourgeois. Il me semble évident ueqles conseils ouvriers doivent s'appuyer sur des moyens de production remettant en question la division du travail et les inégalités qui découlent de cette division, le développement des forces productives est une condition pratique préalable absolument indispensable, car sans lui c'est la pénurie qui deviendrait générale et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue. Les conseils ouvriers n'ont rien à voir avec l'idéologie politique de "prise du pouvoir" ils sont tout au contraire le dépassement du pouvoir; qu'on évite de les assimiler aux idées de stades de transition, dictature du prolétariat (qui ne saurait être en aucun cas historiquement parlant, un dictateur). Les conseils ouvriers ne se réalisent pas dans la prise du pouvoir ou dans la gestion (qui est une forme du pouvoir); ils disparaissent dans le temps et l'espace de la production, dans le temps et l'espace de la consommation. L'idéologie des conseils n'est que la réification du futur dans l'utopie structurée de ces conseils.

Le monde étant propriété de la bourgeoisie, les fonctions révolutionnaires du prolétariat doivent être uniquement d'ordre critique et cela aussi bien dans le domaine de la théorie que dans celui de la pratique. Le prolétariat est la seule classe de



*L'histoire dont le seul rôle positif est de disparaître; pour lui se réaliser en tant que sujet de l'histoire c'est se supprimer en tant que classe.*

### MENACES EN GUISE DE CONCLUSION

*Pas plus que l'amour ne se fait avec le cerveau, dans le cerveau: la révolution ne se fait par l'affrontement de conceptions théorico-religieuses dans un monde abstrait.*

*Toute vie sociale est essentiellement pratique, tous les mystères qui poussent la théorie au mysticisme trouvent leurs solutions rationnelles dans la pratique humaine et dans l'intelligence de cette pratique.*

### POURQUOI VOUS RECLAMER ALORS DE LA PRATIQUE DE L'INTELLIGENCE

*Il est tellement faux que la misère sociale produise l'intelligence politique que c'est tout au contraire le bien être social qui produit l'intelligence politique. L'intelligence politique est donnée à celui qui possède déjà, qui est douillettement installé.*

*Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être qui détermine leur conscience.*

*Donc, avant de déterminer VOTRE CONSCIENCE REVOLUTIONNAIRE, déterminez d'abord votre être social. Mais vous en êtes incapables car vous n'êtes même pas capables de vous déterminer en tant qu'individus, parce que votre conscience révolutionnaire repose sur un prolétariat religieux auquel vous n'appartenez pas. Le prolétariat n'est que l'objet de votre justification intellectuelle, il n'est qu'un pion sur l'échiquier de votre infinie bêtise.*

*Pour nous, le prolétariat est tout au contraire notre négation pratique. Vous êtes l'idéologie du prolétariat, nous sommes notre propre dépassement. Votre surplus théorico-religieux n'est que l'expression de votre manque de vie sociale pratique.*

*Cette vie sociale, nous la possédons. Vous nous l'imposez, imbéciles.*

*Vous n'existez pour nous qu'en tant que frustration.*

---

Peut-être as-tu sauté tout de suite à cette dernière page après avoir lu quelques lignes ou quelques pages .

Peut-être es-tu arrivé au bout de ces quelque soixante pages peu persuadé de leur utilité .

Peut-être t'y es-tu intéressé ,mais devant l'ampleur des problèmes évoqués ou ce que tu jugeras la confusion de certains ou de tous ,mettras-tu ce texte dans un coin,et puis au panier plus tard ou tout de suite .

Nous te demandons seulement de faire un dernier effort :  
Remets cette brochure dans l'enveloppe ,affranchis là à 14 centimes et retourne là à l'envoyeur .

C'est peu pour toi ,beaucoup pour nous .

Cela nous épargnera de reprendre ce travail fastidieux de notes de rédaction ,de ronéotage ,d'assemblage et d'expédition. Un devoir de vacances pour les camarades restés à Paris en ce mois de juillet 1969 ,principalement des travailleurs .

Si nous l'avons fait ,c'est que nous pensons que ,derrière la confusion apparente ,des idées essentielles étaient brassées et que beaucoup se posaient les mêmes problèmes: leur discussion peut aider chacun à comprendre et à progresser .

Si tu penses comme nous et que tu conserves ce travail ,il faut que tu ailles plus loin : prends la plume et écris ;prends la parole et discute avec ceux à qui tu l'auras fait lire .

C'est en participant et en créant soi même ,si modestement que ce soit ,que commence l'émancipation .

Tu as dû remarquer que les participants à la rencontre ont convenu d'un certain travail et d'une contribution financière A ceux ci ,nous rappelons qu'I C O doit devenir l'effort et l'échange de tous ;aux autres qu'ils sont tout autant concernés par ce qui doit être et rester la plus largement possible un travail commun .

## Ce que nous sommes, ce que nous voulons

*Ce texte ne constitue pas un programme ou une plate-forme d'action, il constitue le point, d'une discussion permanente entre tous les camarades d'I.C.O. chacun peut le remettre en question. En tout ou partie.*

Le but de notre regroupement est de réunir des travailleurs qui n'ont plus confiance dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, partis et syndicats.

Les expériences que nous avons faites nous ont montré que les syndicats actuels sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation.

Ils servent d'intermédiaires sur le marché du travail, ils utilisent les luttes pour des buts politiques, ils sont les auxiliaires de toute classe dominante dans un Etat moderne.

Nous pensons que c'est aux travailleurs de défendre leurs intérêts et de lutter pour leur émancipation.

Travailleurs parmi d'autres, nous essayons de nous informer mutuellement de ce qui se passe dans nos milieux de travail, de dénoncer les manœuvres syndicales, de discuter de nos revendications, de nous apporter une aide réciproque.

Dans les luttes, nous intervenons comme travailleurs et non comme organisation pour que les mouvements soient unitaires et pour cela, nous préconisons la mise sur pied de comités associant de façon active le plus grand nombre de travailleurs, nous défendons des revendications non hiérarchisées, et non catégorielles capables de faire l'unanimité des intéressés. Nous sommes pour tout ce qui peut élargir la lutte et contre tout ce qui tend à l'isoler. Nous tentons par des liaisons internationales de savoir aussi quelle est la situation des travailleurs dans le monde et de discuter avec eux.

Tout cela nous mène à travers les problèmes actuels à mettre en cause toute la société d'exploitation, toutes les organisations, à discuter de problèmes généraux tels que le capitalisme d'Etat, la hiérarchie, la gestion bureaucratique, l'abolition de l'Etat et du salariat, la guerre, le racisme, le socialisme, etc. Chacun expose librement son point de vue et reste entièrement libre de l'action qu'il mène dans sa propre entreprise. Nous considérons comme essentiels les mouvements spontanés de résistance à tout l'appareil moderne de domination alors que d'autres considèrent comme essentielle l'action des syndicats et des organisations.

Le mouvement ouvrier est la lutte de classe telle qu'elle se produit avec la forme pratique que lui donnent les travailleurs. Ce sont eux seuls qui nous apprennent pourquoi et comment lutter ; nous ne pouvons en aucune façon nous substituer à eux ; eux seuls peuvent faire quelque chose. Nous ne pouvons que leur apporter des informations au même titre qu'ils peuvent nous en donner, contribuer aux discussions dans le but de clarifier nos expériences communes et, dans la mesure de nos possibilités, que leur fournir une aide matérielle pour faire connaître leurs luttes ou leur condition.

Nous considérons que ces luttes sont une étape sur le chemin qui conduit vers la gestion des entreprises et de la société par les travailleurs eux-mêmes.

## informations correspondance ouvrières

Correspondance : **P. BLACHIER**, 13 bis, rue Labois-Rouillon - PARIS-19<sup>e</sup>  
Abonnement : **Un an** - 12 numéros : Régime intérieur **10 F** - Extérieur **13 F**  
Versements : **I.C.O.**, c.c.p. **20.147-54 PARIS**

RONEOTE à l'adresse ci-dessus - Le Directeur de Publication : **P. BLACHIER**.